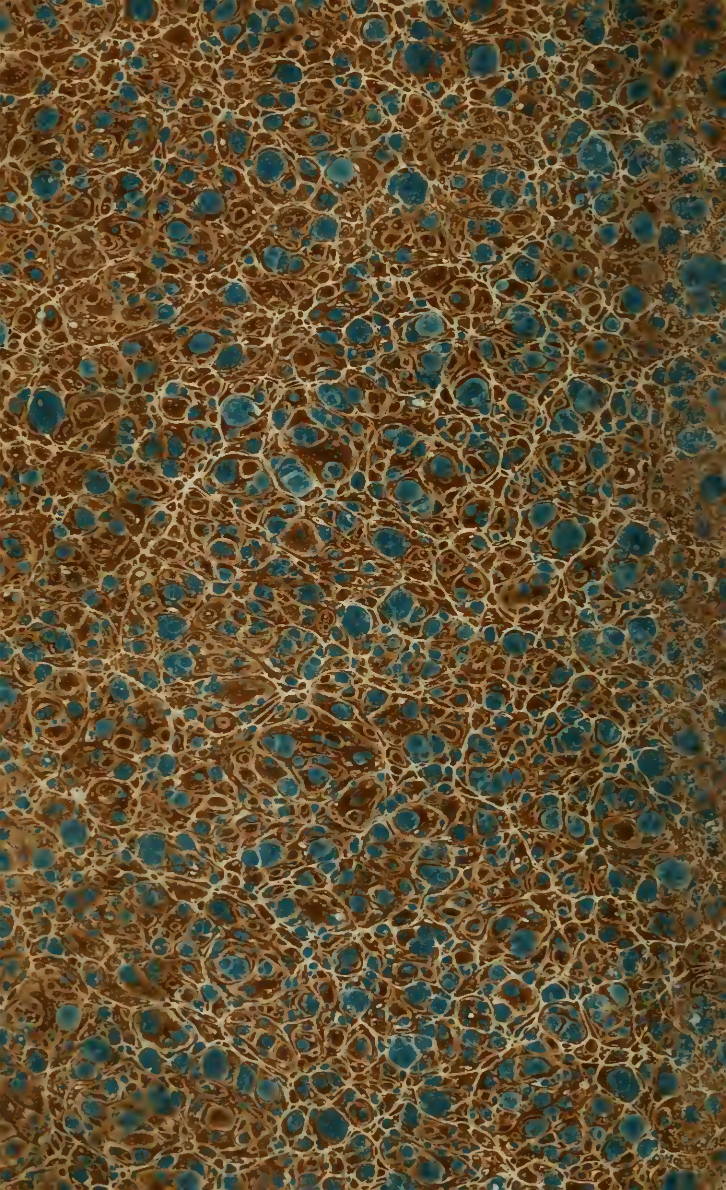
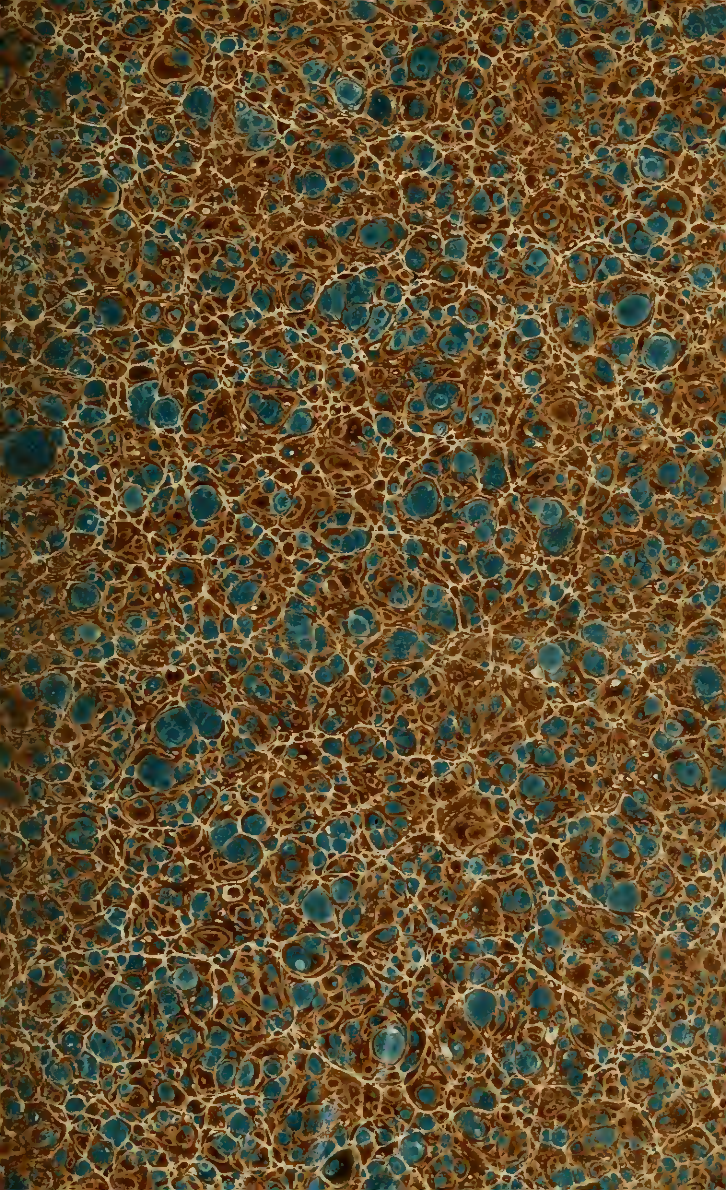

3 1761 08266117 4





PETIT

THÉATRE DE SALON

VERSAILLES. — IMPRIMERIE CERF, RUE DU PLESSIS, 59.

ÉMILE DELAUNAY

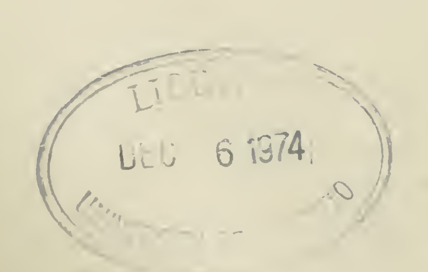
PETIT
THÉATRE DE SALON

PROVERBES

Il ne faut tenter personne.
Les Cordonniers de Madame d'Ervilly.
Une Bouderie.
L'habit ne fait pas le moine.
Il ne faut pas mettre tous ses œufs...
Un Prince Allemand.

PARIS
FERDINAND SARTORIUS, ÉDITEUR
27, RUE DE SEINE, 27

1864


DEC 6 1974

A MON AMI

ANTONIN PRÉVOST-ROUSSEAU

Compositeur, Artiste et Poète

IL NE FAUT
TENTER PERSONNE

PROVERBE EN UN ACTE

PERSONNAGES :

MONSIEUR.
MADAME.
UNE FEMME DE CHAMBRE.

IL NE FAUT TENTER PERSONNE

Le théâtre représente la chambre de Monsieur. Porte au fond ; au second plan, à gauche, une autre porte donnant dans la chambre de Madame. Un bureau, un piano, une petite table avec un échiquier, fauteuils et canapés.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME.

Au lever du rideau, madame travaille auprès de la cheminée, sur laquelle est posée une lampe allumée.

MADAME. Oui... j'ai eu tort de lui tendre ce piége... Il est si bon, si empressé pour moi... si facile à tous mes capri-

ces... Depuis deux ans que nous sommes mariés, m'a-t-il jamais causé la moindre peine?... Oh! c'est mal!... C'est bien mal... Aussi c'est la faute de madame de Villeneuve... Hier, pendant sa visite, elle m'a mise au supplice... Je lui parlais de mon bonheur. « — Eh!... ma chère!... êtes-vous bien sûre d'être heureuse?... Votre jeune mari ne vous a été fidèle jusqu'ici que parce qu'aucune séduction n'est venue le surprendre; son amour est un conscrit qui n'a pas encore vu le feu.— Quoi, lui dis-je, le supposeriez-vous capable?... — Moi, ma belle, je ne suppose rien; mais tous les hommes sont les mêmes. Avec eux c'est toujours la fable du renard devenu berger :

Il reprend sa première trace
A la première occasion.

» Mon Dieu, il vous est bien facile, après tout, de vous assurer si je dis vrai. C'est demain le jour du Mardi-Gras, donnez à ce mari incomparable, en prenant soin, bien entendu, de changer votre écriture et de ne pas signer votre billet, rendez-vous au bal de l'Opéra. Voulez-vous parier une discrétion qu'il ira?... » J'ai eu la faiblesse de relever son défi, et mon pauvre Georges a reçu, aujourd'hui, par la poste, à son ministère de la marine, ces quelques mots :

« Monsieur,

» Trouvez-vous ce soir, à minuit et demi, sous l'horloge du foyer de l'Opéra, je serai en domino rose avec un nœud noir, soyez en domino noir avec un nœud rose. »

Et j'ajoutai :

« Vous écrire ceci, à vous qui possédez une femme jolie, gracieuse, spirituelle, et dont je vous sais tendrement

aimé, n'est-ce pas vous dire que je joins toutes ces qualités à l'attrait du mystère. »

J'étais si bien persuadée que la première chose qu'il ferait en rentrant de son bureau, serait de me montrer cette lettre, que je riais d'avance de toutes les plaisanteries dont j'allais l'accabler. Mais quand j'ai vu que bien loin de me parler de ce rendez-vous, il était gai, content, et ne faisait nullement attention à ma tristesse ; combien alors je regrettai d'avoir écouté cette petite coquette de madame de Villeneuve... (Un silence.) Après tout, je ne sais pourquoi je me tourmente. Il aura probablement pris cette lettre anonyme pour une mystification, et, sentant que c'était une chose dont il n'était pas convenable de m'entretenir, il n'aura pas voulu m'en parler... Cependant il est sorti aussitôt après le dîner ?... Oh !... Il sera allé, comme tous les soirs, fumer son cigare sur le boulevard. (On entend la porte cochère qui se ferme.) Le voici qui rentre !... Il ne se doute pas que je suis dans sa chambre. S'il a loué un domino, il ne manquera pas de venir ici... Comme le cœur me bat !...

SCÈNE II

MADAME, MONSIEUR.

MONSIEUR. (Il entre avec un paquet noir sous le bras. Apercevant Madame, à part.) Ma femme !

MADAME, à part. Lui !.. Au moins, faisons tout pour le retenir.

MONSIEUR, haut. Je te croyais dans ta chambre !... Tu ne

songes donc pas à ta toilette... Quel costume as-tu choisi?

MADAME. Que veux-tu que je fasse d'un costume?

MONSIEUR. Comment!... Mais tu sais bien que nous allons ce soir au bal de madame d'Argy... Tu vois, moi, j'ai loué un domino noir. Je ne suis pas fâché d'intriguer un peu ton amie de pension, la sémillante madame de Villeneuve.

MADAME. Pardon, mon ami, je ne te comprends pas... N'as-tu pas écrit toi-même, hier, à madame d'Argy que j'étais malade et que nous n'assisterions pas à son bal?

MONSIEUR. Ah!... J'ai écrit que... Je l'avais complétement oublié.

MADAME. Comme c'était aimable à toi de ne vouloir aller nulle part ce jour-là!... (Lui tendant la main.) Je te remercie de ton bon souvenir.

MONSIEUR, à part, très-étonné. De mon souvenir! (Haut, en lui prenant la main.) Quelle charmante petite main!

MADAME. Tu t'étais donc rappelé que c'était aujourd'hui l'anniversaire du jour où nous nous sommes vus pour la première fois?

MONSIEUR, à part. Du diable si je m'en doutais. (Haut, lui baisant la main.) Chère Amélie!

MADAME. Pour moi, il m'eût été tout à fait impossible de sortir ce soir. Je me sens réellement souffrante... (Un silence.) Si tu tiens absolument à aller à ce bal, je ne voudrais pas...

MONSIEUR. Ah! tu sais comme on s'amuse chez madame d'Argy... On ne va là que pour le coup d'œil.

MADAME. Ses bals sont magnifiques. Cependant n'eût-il pas été charmant de passer notre chère soirée, là, tous les deux, bien seuls? Nous aurions causé du passé... et enfin (baissant les yeux) de l'avenir.

MONSIEUR, à part. Si encore je n'avais pas pris de billet, ni loué ce domino !

MADAME. Regarde... notre échiquier est tout dressé.

MONSIEUR. A propos, j'ai réfléchi sur la dernière partie que tu m'as gagnée hier... Sais-tu que si, au lieu de découvrir mon roi, j'avais avancé ma reine, j'aurais peut-être...

MADAME. Cela n'empêchait pas le mat au coup suivant. Tu as le droit d'être fier de ton élève ; c'est elle maintenant qui te donne des leçons.

MONSIEUR. Quelle plaisanterie !... Tu me donnes des leçons, toi ?

MADAME. Mais certainement, Monsieur !

MONSIEUR. C'est ce que nous allons voir, Madame ! (A part.) Au diable l'Opéra !

MADAME. Ainsi... tu restes ?

MONSIEUR. Est-ce que l'on peut quitter une femme aussi gentille que toi.

MADAME. Mon bon Georges ! (Battant des mains.) Quel bonheur !

(Ils approchent la table auprès du feu et se mettent à jouer.)

MONSIEUR. A nous deux, mon pro esseur... Tu peux commencer !... Je ne sais quelle idée j'avais d'aller à ce bal. Ce sera une cohue !... Et puis il fait un temps !...

MADAME. En effet, il pleut à verse... A la reine !

MONSIEUR. On est si bien chez soi !... Je plains les malheureux qui se croient obligés, parce que c'est mardi-gras, d'aller au bal de l'Opéra... Les vois-tu d'ici monter en fiacre avec leurs parapluies.

MADAME. Il faut se respecter bien peu pour aller aujourd'hui à ces bals-là... Au roi !...

MONSIEUR. Aussi, qui est-ce qui y va?

MADAME. Veux-tu me permettre de recommencer?

MONSIEUR. Non... non... c'est joué.

MADAME. Eh bien, échec au roi!

MONSIEUR. Ah! saperlotte! mon roi est malade.

MADAME. Tu es mat, mon pauvre ami.

MONSIEUR. C'est cependant vrai. (A part.) Mais qui peut m'avoir écrit?

MADAME. Je vais te donner ta revanche.

MONSIEUR, à part. Ma foi, je n'y tiens plus. (Il se lève. Haut.) Eh mais!... je ne me trompe pas... Oui!... c'est bien aujourd'hui...

MADAME, se levant. Qu'as-tu donc?

MONSIEUR, se parlant à lui-même. Quel ennui!... Je ne peux cependant pas me dispenser d'y aller.

MADAME. Où veux-tu donc aller, mon ami?

MONSIEUR. Au bal que donne ce soir mon ministre, parbleu!... C'est encore heureux que j'y aie pensé.

MADAME. Comment!... Tu vas...

MONSIEUR. Mon Dieu, ma chère enfant, je suis désolé de te quitter ainsi, mais c'est une corvée que je ne peux esquiver... Mon directeur m'a fait comprendre que le ministre n'avait pas été sans remarquer que je n'avais paru à aucune de ses soirées. Celle-ci est la dernière de la saison. Il faut absolument que j'y fasse acte de présence.

MADAME, à part. Ah! le menteur! (Haut.) Que c'est désagréable!

MADAME, le faisant asseoir auprès d'elle. Non... reste!... Tiens, je ne sais ce que j'ai ce soir, mais je me sens toute triste.

MONSIEUR. Tu penses bien que je ne vais faire qu'entrer et sortir.

MADAME. Je t'en prie, Georges, mon ami, ne me quitte pas !...

MONSIEUR, à part. Se douterait-elle ?

MADAME, à part. Mon Dieu !... comment faire pour le retenir?... (Haut.) Veux-tu que je te joue une mélodie de Schubert... Tu sais, celle que tu aimes tant... On va servir le thé; si tu veux fumer en le prenant... Oh ! cela ne me gênera pas...

MONSIEUR. Y penses-tu?... me faire prendre une pareille habitude... (Se levant.) Il est minuit.

MADAME, tristement. Tu veux donc y aller ?

MONSIEUR. Puisque je ne puis faire autrement.

MADAME, lui prenant la main. Mon ami.

MONSIEUR. Tu n'es pas raisonnable,

MADAME. Je t'en supplie !

MONSIEUR, sérieux. Amélie! — Cette insistance devient... (Il regarde la pendule.)

MADAME. Oh ! ne craignez rien... vous arriverez à temps... chez le ministre.

MONSIEUR. Il faut que je m'habille...

MADAME. Voulez-vous que je sonne pour qu'on vous apporte votre costume... officiel ?

MONSIEUR. Non, merci.

MADAME. Suis-je de trop chez vous? (Monsieur se tait. En s'en allant.) Oh ! je n'aurais jamais cru cela de lui !!...

MONSIEUR. Amélie !

(Madame sort.)

SCÈNE III

MONSIEUR, seul.

Ah çà! devinerait-elle que?... — C'est impossible! — Comment pourrait-elle savoir que j'ai reçu cette lettre? Elle m'est arrivée par la poste, et à mon bureau encore.. Diable d'intrigue!... — Cette chère enfant s'en va fâchée... Elle était si contente tout-à-l'heure... Je ne sais vraiment pas quelle idée j'ai d'aller à l'Opéra; ce ne peut être qu'une mystification. — Car, enfin, je ne vois personne dans notre société qui puisse me donner un pareil rendez-vous... Il n'y aurait que cette petite évaporée de madame de Villeneuve... A son dernier bal, que d'attentions elle a eues pour moi!— Pendant que je la faisais valser, comme elle me lançait des regards brûlants!... Et cette main laissée dans la mienne quand je la reconduisais à sa place... Après tout, il lui est bien permis d'avoir un caprice, ce pauvre de Villeneuve est si laid et si mal tourné. (Il s'habille, tout en parlant, devant la glace.) Je ne suis pas non plus un Adonis... mais enfin, pour un homme de quarante-deux ans... Je ne sais pas pourquoi j'en accuse trente-cinq, je suis certain que l'on ne m'en donne pas plus de trente... J'ai l'œil vif, la bouche agréable, la taille bien prise... — Parbleu! c'est elle qui a écrit ce billet... Mais comment n'ai-je pas trouvé cela tout de suite, ce n'était cependant pas si difficile à deviner. D'abord il n'y avait qu'à regarder l'écriture... il ne faut pas être sorcier pour voir que ces pattes de mouche... Eh, mais! c'est singulier... — Il me semble reconnaître... — Est-ce que ce serait Amélie! (Ouvrant une papeterie.) C'est le même papier, le même

parfum, la même cire... Oui, c'est son écriture qu'elle a essayé de contrefaire... Comment! c'est elle, avec son petit air ingénu, qui me joue un tour pareil! (Il écrit tout en parlant.) Mais où allais-je donc m'imaginer que c'était madame de Villeneuve. C'est une coquette, et de la pire espèce... une coquette sentimentale. Elle ne peut rien dire sans se pâmer. Comme cela va bien avec son embonpoint et son nez retroussé. (Se levant.) Il est inutile de garder ce domino.

(Il ôte son domino, le pose sur une chaise, prend son chapeau et sort.)

SCÈNE IV

MADAME, elle sort de sa chambre.

Il est parti! Vous aviez raison, madame de Villeneuve, c'est l'occasion seulement qui lui avait manqué. Ainsi il accepte un rendez-vous à l'Opéra... J'ai prié, supplié, rien n'y a fait... Ceci est très-grave. Quelle confiance désormais puis-je avoir en lui. dans chacune de ses paroles je supposerai un mensonge... Ah! malheureuse que je suis, je sens que je deviens jalouse... L'ingrat!... moi qui ne vois que lui au monde, qui évite avec tant de soin tout ce qui pourrait ressembler à une légèreté .. Et ne doit-il pas en être ainsi... ne croirais-je pas avoir manqué à la foi jurée le jour où j'aurais donné prise au moindre soupçon... Mais quelle chose légère est-ce donc que le cœur de l'homme!

SCÈNE V

MADAME, LA FEMME DE CHAMBRE.

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant. Un commissionnaire vient d'apporter cette lettre pour Madame; il attend la réponse.

MADAME, à part. Qui peut m'écrire à pareille heure? (Regardant la signature.) Édouard, ici! (Haut, à la femme de chambre.) C'est bien; je vous appellerai.

(La femme de chambre sort.)

(Lisant.) « Amélie, vous serez bien surprise de lire mon nom au bas de cette lettre. Je vous expliquerai tout... mais il faut que je vous voie à l'instant, ou il arrivera un grand malheur!... Je comptais vous trouver chez madame d'Argy... On m'a appris que vous étiez malade, que votre mari n'était pas auprès de vous; cependant je sais qu'il est bon, dévoué, d'une fidélité à toute épreuve... Êtes-vous heureuse, au moins?... Il faut que je vous voie!... Je pars demain... J'ai quitté le bal comme un fou... je n'ai pas même pris le temps d'ôter mon domino... J'attends votre réponse avec la plus vive anxiété!... Ma vie est entre vos mains! Amélie! Amélie! devais-je vous retrouver mariée à un autre! »

(Elle essuie une larme.)

Pauvre Édouard! je savais bien qu'il n'était pas heureux! Moi seule j'avais su deviner tout ce que son air insouciant cachait de sombre tristesse et de mélancolie. Je savais ce que je devais penser de cette espèce d'indifférence qu'il affectait toujours avec moi... Quel amour insensé!... Si je le laisse

partir sans lui adresser un seul mot de consolation, il n'écoutera que son désespoir... Il me le dit lui-même, sa vie est entre mes mains. Quoi! je serais cause... Non, c'est impossible!

(Elle court à sa papeterie et écrit ce mot qu'elle prononce :)

« Venez. »

(Elle cachète son billet et sonne.)

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant. Madame?

MADAME. Voici la réponse.

(La femme de chambre sort.)

Que vois-je! — Ce domino! C'est donc vrai, il est allé chez le ministre... Et moi qui le soupçonnais!... Qu'ai-je fait! Peut-être est-il encore temps. (Appelant.) Julie!

LA FEMME DE CHAMBRE. Madame?

MADAME. Courez vite après ce commissionnaire. Il ne peut pas être loin.

LA FEMME DE CHAMBRE. Oh! Madame, il est parti... Je viens de le voir passer dans la cour.

MADAME. C'est bien.

(Julie sort.)

J'étais folle... Ce n'est pas possible. Édouard ici! dans ce costume!... à pareille heure!... Non!... je ne peux pas le voir. Ciel! c'est lui!

(Elle va pour entrer dans sa chambre; un domino noir entre précipitamment par la porte du fond et s'écrie en tombant à genoux aux pieds de Madame :)

Amélie! Amélie!... — Dieu! votre mari!

(Il se lève et se précipite dans la chambre de Madame.)

MADAME, frappant à la porte de sa chambre. Mais c'est ma

chambre ! Édouard !... je t'en supplie... Il pousse le verrou... Édouard !... au nom du ciel !... Il ne m'entend pas... (Apercevant son mari qui entre par le fond en toilette de bal. A part.) Je suis perdue !

(Elle tombe sur le canapé.)

SCÈNE VI ET DERNIÈRE

MADAME, MONSIEUR.

MONSIEUR. Comment, ma chère amie, tu m'as attendu ? Du reste, tu le vois, je n'ai fait qu'une simple apparition. Regarde-moi, tu n'es plus fâchée, n'est-ce pas ?... A propos, je viens d'apprendre une nouvelle qui te fera plaisir, ton cousin Édouard *est ici*.

MADAME. Ah ! Édouard est...

MONSIEUR. Oui, il est arrivé hier à Paris... Si nous étions allés au bal de madame d'Argy, nous l'y aurions rencontré. Je suis certain qu'en ce moment le gaillard fait tourner la tête à plus d'une jolie femme, un enseigne de vingt-deux ans qui vient de gagner la croix en Cochinchine... peste ! c'est séduisant ! d'autant plus qu'il a des traits charmants, une vraie figure de demoiselle... ce pauvre de Villeneuve ! (Il se rapproche de l'échiquier.) Mais où as-tu donc vu que j'étais mat, viens donc jouer, s'il te plaît.

MADAME, à part. Quelle faute !

MONSIEUR. Il faisait une chaleur dans les salons du ministère, c'était à n'y pas tenir... A la dame !... Eh ! mais, j'y

pense, je ne t'ai pas raconté l'aventure qui m'est arrivée aujourd'hui. Lis cette lettre, tu vas bien rire.

MADAME. Non, plus tard, pas en ce moment.

MONSIEUR. Il n'y a que deux lignes, je vais te la lire :

« Monsieur, trouvez-vous...

MADAME. Puisque tu y tiens absolument. (Elle prend la lettre. La rendant.) C'est une mystification.

MONSIEUR. Parbleu! c'est assez facile à voir... mais le plus plaisant, c'est ce compliment à ton adresse qu'on est tout étonné de trouver là... (Lisant et montrant à madame ce qu'il lit.)

« Une femme gracieuse, jolie, spirituelle...

(Riant.) Ah ! ah ! ah ! ah !... Eh bien, tu ne ris pas... A qui est-ce de jouer ?

MADAME. Je ne sais...

MONSIEUR. C'est à toi, je viens de faire à la reine.— Quand on pense qu'il y a des gens qui seraient assez naïfs pour prendre au sérieux une lettre pareille... J'en ai connu de cette force là. — Mais à quoi penses-tu donc, Amélie? Retire donc ton cavalier, tu vois bien qu'il ne peut pas rester là.

MADAME. Mon Dieu ! je ne sais où le mettre... (A part.) Quel supplice !

MONSIEUR. Le fait est que la position est embarrassante.— Mais non, tu n'es pas au jeu. — Restons-en là.

MADAME. Mais pardon, mon ami, je...

MONSIEUR. Non, tu es fatiguée...

MADAME. Mon Dieu! j'ai un peu mal à la tête, mais...

MONSIEUR. Eh bien, tu vas prendre une tasse de thé, voilà justement l'eau qui bout; je vais aller dans ta chambre chercher la boîte à thé.

(Il se lève.)

MADAME, le retenant. Il est inutile de te déranger, je n'en prendai pas.

MONSIEUR, cherchant à se dégager. Si fait.

MADAME, même jeu. Non, réellement cela me ferait du mal.

MONSIEUR. Eh bien soit, mais moi tu me permettras bien...

(Il se dirige vers la porte.)

MADAME. Je t'en supplie, n'entre pas.

MONSIEUR. Comment! tu ne veux pas que j'entre dans ta chambre?

MADAME, suppliante. Georges!

MONSIEUR. Que signifie ceci?

MADAME, le retenant. Mon ami! au nom du ciel!

MONSIEUR. Laissez-moi. (Il la repousse.)

MADAME. Elle tombe sur le canapé. A part. Que va-t-il se passer! Mon Dieu ayez pitié de moi! (Apercevant un billet sur la cheminée.) Ce billet! Il comptait y aller, il a voulu me rendre la pareille... je respire! Il n'y a personne là! (Se mettant en travers la porte de sa chambre.) Georges! je t'en conjure!

MONSIEUR. J'ai peur de comprendre!

MADAME. Que veux-tu dire?

MONSIEUR. Vous le savez bien.

MADAME. Grand Dieu! supposerais-tu?...

MONSIEUR. Il est inutile de feindre.

MADAME. Ainsi c'est sérieusement que vous parlez?

MONSIEUR. Il me semble que je n'ai pas l'air de plaisanter... (A part.) Pauvre petite!

MADAME. Oh!... un pareil affront!... c'est indigne! (Elle se

retire vers la cheminée.) Entrez, monsieur! (Partant d'un éclat de rire.) Ah! ah! ah! ah!... Eh bien, entre donc...—Mon pauvre ami, tu n'es pas ingénieux et tes inventions ne te font guère honneur.

MONSIEUR. Comment! tu savais que... et tu me laisses jouer cette comédie...mais voyez donc la petite rusée... Oh! mais tu en remontrerais à Scapin, toi!...

MADAME. Vous ne vous ménagez pas non plus les compliments. (Lisant et lui montrant ce qu'elle lit.) « Je sais que votre » mari est bon, dévoué, d'une fidélité à toute épreuve... »

MONSIEUR. Oh! pour cela...

MADAME. En effet, je ne doute pas que vous n'ayez loué ce domino pour aller chez madame d'Argy; mais que comptiez-vous faire de ce billet d'Opéra?

MONSIEUR, à part. Étourdi! (Haut.) Amélie, pardonne-moi... mais aussi pourquoi me tenter.

MADAME. C'est vrai, *il ne faut tenter personne.*

(Elle lui tend la main. Monsieur y dépose un baiser. La toile tombe.)

FIN DE IL NE FAUT TENTER PERSONNE.

LES CORDONNIERS

DE

MADAME D'ERVILLY

PETIT TABLEAU

PERSONNAGES :

OLIVIER.
AMÉLIE D'ERVILLY.
PIVERT, prétendu d'Amélie.
FOLLEMPEIGNE, amoureux de Rose.
BAPTISTE, domestique de Pivert.
ROSE, femme de chambre de Mme d'Ervilly.

La scène se passe dans la propriété de madame d'Ervilly, à quelques lieues de Tours.

LES CORDONNIERS

DE MADAME D'ERVILLY

Le théâtre représente un salon élégamment meublé. Porte et fenêtres au fond. A droite et à gauche autres portes. Au second, à gauche, une grande armoire. Un canapé, table, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

AMÉLIE, OLIVIER.

AMÉLIE, entrant, suivie d'Olivier. Enfin, monsieur, c'est une persécution, partez, je vous en supplie... On est très-méchant en province... Vos assiduités, déjà fort remarquées,

finiront par me compromettre... Je ne vous ai donné aucun droit...

OLIVIER. Comment, aucun droit!... Je n'avais pas l'honneur de vous connaître, madame, j'étais parfaitement heureux et insouciant... J'arrive à Trouville, nous sommes dans le même hôtel, à la même table, à côté l'un de l'autre... je vous trouve charmante, je vous le dis, vous acceptez en souriant mon compliment... depuis ce temps, je vous aime à en perdre la tête!

AMÉLIE. Voilà un amour bien prompt à se déclarer!

OLIVIER. Eh! madame!... tout va si vite aujourd'hui!... le char que maintenant conduit l'amour est un train de grande vitesse... Enfin, madame, après avoir été votre cavalier-servant pendant quinze jours, j'obtiens de vous la permission de vous accompagner jusqu'à votre terre, et je n'ai garde de ne pas en profiter.

AMÉLIE. Je vous en suis très-obligée... regretteriez-vous votre voyage?

OLIVIER. Il dépend de vous, madame, que je m'en félicite toute ma vie. Vous savez combien je vous aime et quelle est ma position... Ex-capitaine aux voltigeurs de la garde; j'ai de la fortune, une belle place au ministère de la guerre, je suis...

AMÉLIE. Je sais que vous m'offrez une position très-honorable.

OLIVIER. Mais en quoi, madame, ai-je le malheur de vous déplaire?

AMÉLIE. Je n'ai pas dit que vous me déplaisiez, monsieur... mais je ne veux pas me remarier.

OLIVIER. Comment!... vous attendez que je sois éperduement épris de vous pour me dire cela! — Mon congé est

expiré depuis huit jours, madame... je me suis exposé à la disgrâce du ministre!...

AMÉLIE. Eh monsieur! ce n'est pas ma faute, voilà assez longtemps que...

OLIVIER. Pardon, madame, c'est de votre faute! je ne vous aime pas... je vous adore!... je vous demande votre main, vous ne pouvez plus me renvoyer... Si vous vouliez en agir ainsi, il fallait être sotte, laide, borgne, bossue, bancale, et avoir cinquante-trois ans!

AMÉLIE. Pour la dernière fois, monsieur, cessons cette comédie... je me suis fiée à votre délicatesse, à votre honneur...

OLIVIER. C'est assez, madame, je pars.

AMÉLIE. Mais voilà huit jours que vous partez, et vous êtes toujours-là!

OLIVIER. Il est neuf heures et demie... le train passe à dix heures zéro cinq... Adieu, madame. (Il prend son chapeau.) Je vous rends responsable de tous les malheurs qui vont arriver, je vais tomber malade, devenir fou, me faire écraser par un omnibus, et provoquer en duel la première personne qui va me regarder de travers... Adieu, madame!

AMÉLIE. Adieu, monsieur.

(Olivier sort.)

OLIVIER, revenant brusquement. Je vous adore, madame!

(Il sort.)

SCÈNE II

AMÉLIE, seule.

Pauvre garçon!... mais vraiment il est insupportable! (Elle regarde à la fenêtre.) Quelle imprudence et quelle légèreté j'ai commise d'aller seule aux bains de mer!... (Ecoutant.) Enfin, voilà le chemin de fer qui part... Il était temps!... Le prétendu que mon père m'annonce par cette lettre doit arriver aujourd'hui même, si je ne me trompe pas...

(Lisant.)

« Ma chère Amélie, retenu par ma goutte, je t'annonce pour jeudi, 15, »

(S'interrompant.) Aujourd'hui, c'est bien cela.

(Continuant.) « La visite de M. Pivert, que j'avais espéré pouvoir te présenter moi-même, et sur le compte duquel j'ai les meilleurs renseignements. Rien n'est plus difficile, dans le monde, ma chère enfant, que la position d'une veuve de vingt-cinq ans, surtout si elle est jolie. Le mariage est presqu'alors un devoir. Le monsieur qui va venir te rendre visite est un honnête homme, un excellent cœur, et, ce qui ne gâte rien, un membre de l'Institut... C'est un de nos naturalistes les plus remarquables... S'il peut te plaire, c'est un parti convenable sous tous les rapports. Il se présentera sous prétexte de te donner de mes nouvelles, et de t'apporter quelques fleurs de mon petit jardin... »

SCÈNE III

AMÉLIE, OLIVIER.

OLIVIER, entrant vivement avec sa valise. Ouf! j'ai encore manqué le train.

AMÉLIE, cachant sa lettre. J'en étais sûre!

OLIVIER. Ne craignez rien, madame, je prendrai l'*express* de midi trente-sept.

AMÉLIE. Et vous êtes venu l'attendre ici?

OLIVIER. Ah! madame!... ne me reprochez pas le seul instant où il m'est encore donné de vous voir.

AMÉLIE. Je vous cède la place.

OLIVIER. C'est moi qui me retire, madame... Mais, prenez garde, je ne serai pas plus tôt parti que vous me regretterez...

AMÉLIE. Ah! rassurez-vous!...

OLIVIER. Qui sait? — La femme est inconstante...

AMÉLIE, se retirant. Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

OLIVIER, lui rendant son salut. Madame, je suis votre très-humble serviteur.

(Amélie sort par la droite.)

SCÈNE IV

OLIVIER, puis BAPTISTE.

OLIVIER, seul. Non, morbleu, je ne partirai pas! Les absents ont toujours tort. Je ne veux pas que mon roman finisse d'une manière aussi sotte...

BAPTISTE, entrant, il est en livrée et tient un gros bouquet à la main. Madame d'Ervilly, s'il vous plaît? — Eh, mais! .. Je ne me trompe pas... monsieur Olivier !... mon ancien cap'-taine !

OLIVIER. Comment, c'est toi, mon vieux Baptiste!... Que diable viens-tu faire ici ?

BAPTISTE. Mon cap'taine se porte bien à ce que je vois! (Soupirant.) Ah! où est le temps où j'étais le brosseur de mon cap'taine !

OLIVIER. Tu n'es donc pas heureux, mon pauvre garçon ?

BAPTISTE. Ah !... quand on a été attaché à monsieur pendant sept ans, on a beau être bien... ça n'est plus ça!

OLIVIER. Vraiment!

BAPTISTE. Ce n'est pas que là oùsque je suis on aie beaucoup à astiquer, mais c'est si triste, là-dedans! Ah! malheur!... m'sieur Pivert, mon maître, est un... Comment qu'il dit ça? (Cherchant.) Un ornipo... ornicorlo... Ah! un ornitorloge. Voilà!... Enfin, il passe son temps à empailler des bêtes et n'a jamais le plus petit mot pour rire... tandis

que mon cap'taine!... Ah! quel temps!... Heureusement que monsieur Pivert va se marier. Qui sait! le mariage, qui rend si triste les gens qui sont gais, rendra peut-être gai mon maître, qui est si triste... C'est ce qui m'amène ici.

OLIVIER. Et quel rapport a ton arrivée ici avec son mariage?

AMÉLIE, entr'ouvrant le porte de droite. A part. Comment!... Il est encore là! Quel est ce domestique, et que peut-il lui vouloir?

(Elle écoute.)

BAPTISTE. Mais, comment, je viens chez sa future!

OLIVIER. Sa future?

BAPTISTE. Mais oui, mon cap'taine. Madame d'Ervilly attend mon maître aujourd'hui; ils ne se sont jamais vus et doivent avoir ensemble une première entrevue. C'est le père de madame qui fait le mariage... Mais voilà que M. Pivert est retenu à Paris par un envoi de coqs de gruyère, c'est pour offrir au jardin... (cherchant) d'animation, d'inanition... enfin, vous savez, ce jardin où l'on marie des animaux qui ne se sont jamais vus...

OLIVIER. Laisse-là tes bêtes et tâche de parler sérieusement. Tu dis que madame d'Ervilly attend ton maître aujourd'hui?

BAPTISTE. Mais oui, mon cap'taine, puisque c'est elle qu'il épouse... à preuve que...

OLIVIER. Madame d'Ervilly va épouser ce monsieur Pivert qu'elle ne connaît pas!... et moi!... Ah! je comprends, maintenant, pourquoi l'on tenait tant à me voir parti!

BAPTISTE, à part. Qu'est-ce qu'il a donc?

3.

OLIVIER. Ah ! c'est ainsi !

BAPTISTE. Eh bien, quoi donc qu'il y a, mon cap'taine ?

OLIVIER. C'est cela, la coquette se moquait de moi... Oh ! je saurai bien ! Oui !... Il faut que je me venge... Mais, comment !... Quel tour pourrais-je donc bien lui jouer ?... Ah! Quelle idée ! Baptiste ! avance à l'ordre !

BAPTISTE, faisant le salut militaire. Mon cap'taine !

AMÉLIE, à part. Que va-t-il lui dire ?

OLIVIER. Tu es bien certain que madame d'Ervilly ne connait pas ton maître, monsieur...?

BAPTISTEE. Pivert... mais non, mon cap'taine qu'ils ne se connaissent pas que je vous dis... à preuve que Monsieur m'a dit de bien regarder Madame pour lui dire comment elle est. Il sait que je m'y connais, il veut avoir mon goût avant de...

OLIVIER. Quelqu'un t'a-t-il vu entrer ici ?

BAPTISTE. Je n'ai encore vu ici que mon cap'taine et moi. à preuve que...

OLIVIER. Très-bien... Tiens, voici pour toi.

(Il lui donne de l'argent.)

BAPTISTE. Oh ! mon cap'taine...

OLIVIER. Veux-tu entrer à mon service?

BAPTISTE, joyeux. Si je veux entrer au service de mon cap'taine !... Mais, tenez, je ne veux pas vous tromper, je ne suis pas encore bien guéri de ma malheureuse passion... (Il fait le geste de boire.) Et comme c'est pour cela que dans le temps, mon cap'taine se fâchait contre moi... je...

OLIVIER. Cela ne fait rien... Prends encore ces vingt francs... Si tu me sers avec zèle ta fortune est faite.

BAPTISTE. Ainsi, à partir d'aujourd'hui j'entre au service de mon cap'taine?

OLIVIER. Oui, mon garçon.

BAPTISTE. Mais pour le quart-d'heure, quelle est la consigne?

OLIVIER, regardant si personne ne l'entend et sans voir madame d'Ervilly toujours cachée. Eh bien, Baptiste, mon brave, tu vas tout simplement remplacer monsieur Pivert auprès de cette dame.

AMÉLIE, à part. Qu'entends-je!... Oh!... c'est indigne!

BAPTISTE. Comment, mon cap'taine veut que je?...

OLIVIER. Tu dois connaître tout aussi bien que ton maître les manières du grand monde... Je parie que tu sauras faire la cour mieux que lui...

BAPTISTE. Oh! pour cela oui!... mais ce costume...

OLIVIER. Tu as à peu près ma taille, j'ai ton affaire... n'as-tu pas faim?

BAPTISTE. Mais vraiment si, et surtout soif!

OLIVIER. Parfaitement. Je vais te mener à mon hôtel, je t'y ferai servir à déjeuner comme pour moi... Emporte ton bouquet... Ah! madame d'Ervilly!

BAPTISTE, en s'en allant. Enfin, je vais toujours commencer par bien déjeuner.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

AMÉLIE, puis ROSE.

AMÉLIE, seule. Très-bien, monsieur Olivier !... Ah ! c'est ainsi que vous comptez vous venger !... le moyen dont vous vous servez ne vous fait guère honneur... Une pareille mystification !... Oh! je n'aurais jamais cru cela de lui !

(Elle sonne.)

ROSE, entrant. Madame a sonné ?

AMÉLIE. Où étiez-vous tout à l'heure ?

ROSE. Dans la lingerie, madame.

AMÉLIE. Vous n'avez pas vu un domestique en livrée ?

ROSE. Non, madame; comment qu'il s'appelle ?

AMÉLIE. Enfin, vous ne l'avez pas vu?

ROSE. Non, madame... C'est tout ce que madame avait à me dire.

AMÉLIE. Oui. (A part.) Je ne sais comment lui demander cela. (Haut, à Rose qui s'en va.) A propos, que devient donc votre futur, monsieur Follempeigne ? On ne le voit plus?

ROSE. Madame oublie qu'elle lui a défendu de venir me voir tant que nos bans ne seraient pas publiés...

AMÉLIE. En effet, il abusait un peu trop de la permission que je lui avais donnée de venir vous voir... Il n'était jamais dans sa boutique... il aurait fini par perdre toutes ses pratiques. Mais, qui retarde donc ainsi votre mariage ?

ROSE. Madame veut-elle que je lui dise la vérité?

AMÉLIE. Sans doute.— N'est-ce donc pas votre habitude?

ROSE. Eh bien, tenez, madame, je ne suis qu'une fille du pays, c'est vrai... Mais depuis que madame m'a fait l'honneur de me prendre pour femme de chambre et de m'emmener avec elle l'hiver dernier à Paris... eh bien, je suis devenue ambitionneuse.

AMÉLIE. Voyez-vous ça?

ROSE. Oui, j'ai réfléchi. Un petit cordonnier comme ça, ce n'est pas une position, voyez-vous... D'abord monsieur Follempeigne est trop porté pour la boisson, et puis ça n'a pas reçu d'inducation, ça n'a jamais sorti de son trou de village.

AMÉLIE. En effet, le pauvre homme n'a pas les manières des beaux messieurs de Paris... Moi, ma fille, je ne suis pas aussi ambitieuse que vous... Ainsi j'attends, en ce moment, un de nos élégants du jour qui vient, avec l'agrément de mon père, me demander en mariage... eh! bien, je vous assure que si vous vouliez le recevoir à ma place, vous me rendriez un véritable service.

ROSE. Madame dit cela pour s'amuser.

AMÉLIE. Non, je parle sérieusement... Pour certaines raisons que je n'ai pas besoin de vous faire connaître, je désire que vous passiez pour moi aux yeux de cette personne. Venez, je vais vous donner une de mes robes.

ROSE. Comment?... madame veut que?..

AMÉLIE. Si vous voulez être discrète, je me souviendrai de ce service... mon Dieu, qui sait!... vous plairez peut-être à monsieur Pivert... c'est le nom de la personne dont vous allez recevoir la visite.

ROSE. Je vais recevoir une visite, moi?... ici? dans votre salon?

AMÉLIE. Venez, vous n'avez que le temps de faire votre toilette.

ROSE, à part. Comment! maintenant c'est moi qui vais recevoir les visites! Ah bien! si je m'attendais à celle-là, par exemple!...

AMÉLIE. Venez vite.

(Elles sortent.)

SCÈNE VI

FOLLEMPEIGNE.

(Il entre doucement par la porte du fond et s'avance sur le devant de la scène en regardant si personne ne le voit.— Il tient un bouquet à la main.)

Ah! pauvre Follempeigne! le sais-tu où que tu vas... dis? le sais-tu?... —Parle?... Qu'as-tu fait de tes pratiques, malheureux?... Tu chaussais toutes les belles dames du pays et maintenant tu ne travailles plus que dans le vieux, tu es tombé dans le ressemelage, tu raccommodes des sabots! tu t'es deshonoré!... Hélas! il me restait encore madame d'Ervilly... un coup de pied superbe!... mais elle aussi m'a

chassé de sa maison... si elle me trouvait ici elle me ferait jeter par la fenêtre... Ah! Rose trop perfide! t'as plus d'épines pour ton n'amant que ces innocentes fleurs qui sont la parure de nos bocages, lorsque le zéphir vient au printemps répandre leur parfum, et que les petits oiseaux... Quelqu'un!... Où me cacher, mon Dieu!... Ah! cette armoire!

(Il se cache dans l'armoire.)

SCÈNE VII

BAPTISTE.

(Il entre en chancelant comme un homme aviné. Il a une mise ridicule et tient un bouquet à la main.)

Madame, permettez... Personne! (Après avoir regardé si personne ne l'entend.) En v'là z'une drôle de commission que mon cap'taine m'a donnée là de remplacer M. Pivert auprès de cette dame. Comme c'est commode pour moi... Ah bien! si je sais que lui dire à celle là!... Enfin, c'est égal, il m'a fait faire un bon déjeûner... Hum! ça va bien!... Allons, Baptiste, mon bonhomme, des manières z'et surtout des formes. Voilà z'une occasion de te produire dans le beau monde, il faut te distinguer... Qu'on voie que t'en a mené plus d'une à la baguette! Ah! brigand que tu es!... en as-tu fait de ces victimes! Non, là, j'ai des remords... (Se regardant dans la glace.) Le diable m'emporte si je me reconnais moi-même. (Il trouve le plumeau et se met à épousseter.) Ce n'est pas tenu ici!... pouah! quelle poussière! Ah! voilà madame!

SCÈNE VIII

BAPTISTE, ROSE.

(Rose est en grande toilette. Baptiste apercevant Rose, lui offre le plumeau. Rose se met à rire, il s'aperçoit de son erreur et va chercher son bouquet.)

BAPTISTE. Madame, j'ai l'honneur... Je suis monsieur Pivert, l'ami de votre père ; vous savez, le futur que vous attendez aujourd'hui.

ROSE, à part. Dieu le bel homme!... (Haut en faisant la révérence.) Je suis bien le vôtre. Si on s'asseyait ?

BAPTISTE. O belle dame ! devant vous ? jamais je ne me permettrai...

(Il va se planter derrière le canapé où Rose s'est assise, et met sous son bras une serviette qu'il trouve sur une chaise. Rose se retourne pour le chercher ; il met la serviette dans sa poche et vient s'asseoir près d'elle sur le canapé, en étendant son bras par dessus son épaule.)

ROSE, se retirant. Oh monsieur ! pas si vite, je vous prie... Ce n'est pas avec une dame du monde comme moi qu'on prend de ces manières-là... Comme vous y allez, vous ! Ah bien !... vous m'apportez des nouvelles du père ? On dit que le bonhomme souffre de la goutte.

BAPTISTE. Mais non, madame, si elle lui faisait mal, il serait peut-être assez raisonnable pour s'en passer... pour moi ça ne m'a jamais rien fait.

ROSE, s'éventant. Moi, je préfère l'huile de noyaux ou le parfait amour.

BAPTISTE. Oh! moi, maintenant, je siffle, le matin, un litre de blanc, histoire de s'refaire le tempérament.

ROSE, jouant de l'éventail. Comment que vous trouvez le pays?

BAPTISTE. C'est un bon endroit, le vin n'y est qu'à huit et il est fièrement meilleur que celui de chez nous. C'est pas à comparer. Voyez-vous, le nôtre, comme ça, il n'a pas l'air méchant... c'est du petit bleu, quoi!... mais c'est z'un vin qu'est traître!... ah! malheur!

ROSE, à part. A-t-il de l'esprit c't'être là! (Haut.) Vous en avez de c'te chance, vous, d'habiter ainsi toujours Paris... On dit qu'il y a au jour d'aujourd'hui de très-belles places?

BAPTISTE. Mais z'oui... il y a la place de l'Odéon, la place Saint-Sulpice, la place du Palais-Royal...

ROSE. Vous aimez à rire, je vois ça...

BAPTISTE. Mais vous n'engendrez pas non plus la mélancolie, vous!... Vous n'êtes pas comme ces dames qui dînent chez monsieur Pivert... (Se reprenant.) Chez nous, que ça vous a un air pour vous demander tant seulement une assiette... Oui, vous avez un minois qui m'revient... aussi, foi de Baptiste, je n'irai pas par quatre chemins pour vous dire que j'ai z'un sentiment pour vous, et que je suis venu de Paris tout exprès pour vous faire z'une déclaration. Hum!... écoutez... (Il prend son bouquet et se met à genoux.) Me v'là à la position du premier rang. Écoutez-moi ça : Belle dame, je suis monsieur Pivert, un ornitorloge qui...

ROSE. Comment que vous dites ça?

BAPTISTE. Ah! voyez-vous, c'est pas facile à prononcer, faut être z'un savant comme moi... enfin c'est z'un état comme on n'en voit qu'à Paris... tenez, v'là ce que c'est...

il y en a qu'achètent des poulets pour les manger, qu'on les envoie quelquefois finir à la cuisine, n'est-ce pas?... Eh bien, c'est pas ça; un ornitorlogiste... quand il achète un poulet, lui, c'est pour lui fourrer de la paille dedans... Enfin, je vous adore! (Apercevant Pivert.) Mon maître! (Il se lève.) Où me cacher?... Ah! cette armoire! (Apercevant Follempeigne.) Complet!... Ah! cette chambre!

(Il oublie son bouquet sur la table.)

ROSE, à Baptiste qui s'enferme. Mais quoi donc que vous avez?

SCÈNE IX

ROSE, PIVERT.

(Pivert a vu toute cette scène.)

PIVERT, un bouquet à la main. Je vous dérange, madame?

ROSE, naïvement. Pas du tout, monsieur, en quoi donc?

PIVERT, à part. A la bonne heure!... voilà ce qui s'appelle de l'aplomb...

ROSE. Eh bien, quand vous me regarderez, après?

PIVERT. Pardon, à qui ai-je l'honneur de parler?

ROSE. Je suis madame d'Ervilly... Est-ce que vous venez aussi pour me faire la cour, vous? (Pivert va pour ôter son paletot. Elle se lève.) Si monsieur veut que je l'aide à ôter son paletot?

PIVERT. Madame, je ne souffrirai pas!... (A part.) Ce ton, ces manières! comment, c'est là madame d'Ervilly!

ROSE. Si monsieur veut me dire son nom?

PIVERT. Baptiste Pivert.

ROSE. Vous!

PIVERT. Mais oui, madame, pourquoi cet étonnement?

ROSE. Allons donc, il sort d'ici. (A part.) Il y en a donc deux, madame ne m'avait pas dit cela.

PIVERT. Monsieur Pivert sort d'ici?... ce monsieur qui lorsque je suis arrivé était à vos genoux, qui a laissé-là son bouquet, et s'est enfui dans cette chambre?

ROSE. D'abord, il n'était pas à mes genoux...

PIVERT. Comment, pas à vos genoux?

ROSE. Non!

PIVERT. Non? — Oh! madame!

ROSE. Eh bien! c'était mon cordonnier, là. Etes-vous content?

(Baptiste qui avait entr'ouvert la porte au mot de cordonnier pousse un gros rire d'ivrogne et referme brusquement la porte. — Rose part d'un grand éclat de rire.)

PIVERT. Que signifie tout cela! (A Rose qui rit toujours.) En vérité, madame, je ne vous comprends pas de rire ainsi de l'insolence de ce malotru, de ce grossier... j'étais loin de m'attendre à une pareille réception!... C'est donc pour me mystifier que l'on m'a fait venir ici?... Voyons, madame, quel est cet homme? Répondez.

ROSE, riant toujours. Puisque je vous dis que c'est mon cordonnier.

PIVERT. Cet homme qui a pris mon nom est votre?... —

mon Dieu, madame, permettez-moi de vous faire remarquer tout ce que votre rire a de blessant pour moi.

ROSE, riant toujours. Ah! ma foi tant pis! — Je ne peux pas m'en empêcher.

PIVERT. Oh! je veux connaître l'insolent! (Allant à la porte.) Ouvrez, monsieur!... Répondrez-vous?

(Il pousse violemment la porte et entre.)

FOLLEMPEIGNE. (Il sort de l'armoire et tombe aux genoux de Rose.) Rose, qué que c'est que tout ça veut dire? je sis trop jaloux, vois-tu!... Pourquoi que t'es belle comme ça? t'es donc devenue une princesse?

ROSE. Oui, que je suis une princesse.... Mais vous, que faisiez-vous là-dedans.... Ah! bien en voilà d'une autre!... Voulez-vous bien vous sauver!...

FOLLEMPEIGNE. Ah! tu me méprises, tu m'renies... Non, tu ne sais pas ce que c'est que l'amour de Follempeigne! Oh! Rose! t'as plus d'épines pour ton n'amant que ces innocentes fleurs que le printemps!...

PIVERT, revenant. Personne! Il aura sauté dans le jardin! (Apercevant Follempeigne aux genoux de Rose.) Un autre!

FOLLEMPEIGNE. Quelqu'un!

(Il rentre dans son armoire.)

PIVERT, à Rose. Et celui-là, est-ce aussi votre cordonnier?

ROSE, riant de plus belle. Mais, oui que c'est mon cordonnier, eh bien, après?

PIVERT. Comment après?... Où suis-je tombé! A-t-on jamais vu une maison pareille!

(On sonne.)

ROSE, à part. C'est madame qui me sonne.... je vais tout

lui dire. Je ne sais pas ce que vient faire ici ce monsieur ?... (Haut). Monsieur, je vous souhaite le bonjour.

PIVERT. Bonjour, madame.

(Rose sort.)

SCÈNE X

PIVERT, seul.

Comment ?... C'est là madame d'Ervilly ? Cette jeune dame dont on vante partout l'élégance et la distinction, qui passe pour une vertu accomplie.... Jolie vertu, ma foi, car enfin je les ai vus tous les deux. L'un est dans cette armoire et l'autre... celui qui m'a volé mon nom, a sauté par la fenêtre. (Regardant par la fenêtre.) Eh mais !... Je ne me trompe pas, c'est lui ! Oh ! il faut que j'en aie le cœur net...il ne sera pas dit qu'on se jouera ainsi de moi sans que... A nous deux monsieur l'insolent.

(Il sort par le foud avec son bouquet.)

SCÈNE XI

AMÉLIE, puis FOLLEMPEIGNE.

AMÉLIE, entrant par la gauche. Que viens-je d'apprendre? Monsieur Pivert est ici !... Il vient d'être reçu par Rose qui

s'est fait passer pour moi... Mon Dieu que c'est désagréable !... La facheuse idée que j'ai eue là !... Que va penser de moi ce monsieur et comment le détromper ?... Je ne sais vraiment que faire ! Quelle position !

FOLLEMPEIGNE, entr'ouvrant l'armoire. Personne ! profitons de l'occasion... Ouf ! j'ai chaud ! j'éprouve le besoin d'aller me rafraîchir. (Il sort doucement. Apercevant madame d'Ervilly). Madame d'Ervilly !... je suis perdu !

(Il se renferme dans l'armoire.)

AMÉLIE. Quelqu'un dans mon armoire ! Qui êtes-vous? sortez, monsieur !... Voulez-vous bien sortir !

FOLLEMPEIGNE son bouquet à la main, sortant de l'armoire. Pardonnez à une malheureuse victime de l'amour...

AMÉLIE. Comment, misérable, vous vous permettez !...

FOLLEMPEIGNE, pleurant. Je suis-t-un traître, un propre à rien, quoi ! Vous, vous êtes une grande dame... vous n'êtes pas comme mams'elle Rose.... vous savez ce que c'est que le sentiment !... vous compatissez aux faiblesses de l'humanité !

AMÉLIE. Voulez-vous bien vous retirer !

FOLLEMPEIGNE, pleurant toujours. Oui ! faites-moi chasser comme un misérable que je suis ! faites-moi jeter par la fenêtre !... je ne demande pas mieux ; c'est ce que je mérite... mais avant, laissez-moi épancher dans votre sein...

AMÉLIE. Faut-il que je sonne ?

FOLLEMPEIGNE, tombant à ses genoux. Pitié ! ah pitié, madame, pour les égarements d'un cœur trop épris, mais qu'est encore sensible au charme séducteur de la vertu.... Non, ne retirez pas votre main !... mais plaignez-zun infortuné pour qui vo-

tre Rose a plus d'épines que ces innocentes fleurs dont le zéphyr !.. (Sanglottant.) Oh ! oui, madame, que je sis z'à plaindre !

(Il lui baise la main.)

AMÉLIE. Que faites-vous ? l'insolent ! (Apercevant Pivert.) Ciel ! ce monsieur ! Ah ! mon Dieu, mon Dieu !

(Follempeigne jette son bouquet sur la table, il se sauve par la porte du fond et tombe sur Pivert qu'il manque de renverser.)

SCÈNE XII

AMÉLIE, PIVERT.

PIVERT, toujours son bouquet à la main. Le butor !... (A Amélie.) Je vous dérange madame ?

AMÉLIE. Non, monsieur, c'était...

PIVERT. Votre cordonnier, n'est-ce pas ?

AMÉLIE. Justement, monsieur.

PIVERT. Parbleu ! c'est convenu !

AMÉLIE. Que voulez-vous dire ? monsieur. Douteriez-vous ?

PIVERT. Nullement ; comment donc !... Je l'ai vu vous prendre mesure... en vous baisant les mains.

AMÉLIE. D'abord, monsieur, sachez que cet individu ne me baisait pas les mains... (A part.) Je ne sais plus ce que je dis...

PIVERT. Comment, il ne vous baisait pas les mains ?

AMÉLIE. Non, monsieur.

PIVERT. Non?

AMÉLIE, appuyant. Non!

PIVERT. Ah ça! pour qui me prenez-vous?

AMÉLIE. Pardon, monsieur, je ne me trompe pas, vous êtes bien monsieur Pivert?

PIVERT. Du moins, je devrais l'être; mais madame d'Ervilly m'ayant assuré que je me trompais... Cependant, voilà une lettre de monsieur son père... qui prouve que... — Je ne devais arriver que demain et j'avais envoyé mon domestique... (A part.) Mais, au fait, où est-il passé, lui?

AMÉLIE. Oui, je sais, monsieur... une méprise fâcheuse... J'ai bien des excuses à vous faire... Mon Dieu! il y a bien un peu de ma faute... Je vais tout vous dire... Mais, je vous en supplie, monsieur, promettez-moi le secret... Je serais désolée que cette aventure vînt aux oreilles de mon père... Sachez donc que...

PIVERT. Permettez, madame... A qui ai-je l'avantage de parler?

AMÉLIE. Vous avez l'honneur de parler à madame d'Ervilly. Veuillez m'écouter, je vous en prie, vous allez tout savoir...

PIVERT. Vous? madame d'Ervilly?

AMÉLIE. Oui, monsieur... Veuillez m'écouter un instant...

PIVERT. Ah ça! et l'autre? celle qui a deux cordonniers... car, ici, c'est une spécialité...

AMÉLIE, piquée. Monsieur... ce langage!

PIVERT. Eh! madame, prenez-le comme il vous plaira!

AMÉLIE. Monsieur!...

PIVERT, déposant son bouquet sur la table à côté des deux autres. Madame, je dépose mon bouquet à côté des autres... je

pars!... Mais je ne m'en irai pas d'ici sans avoir trouvé le drôle qui m'a pris mon nom,.. S'il tombe sous ma main... malheur à lui!

SCÈNE XIII

AMÉLIE, puis OLIVIER.

AMÉLIE, seule. Ah! je suffoque de colère et de dépit! Une pareille insulte!... Ah! pourquoi n'ai-je pas écouté M. Olivier?... pourquoi l'ai-je laissé partir?... S'il était resté ici, tout cela ne serait pas arrivé!... Je comprends, après tout, son dépit... il m'aimait tant!... Ah! je sens maintenant combien son appui me manque!...

OLIVIER entrant, à part. Comment cela s'est-il passé? (Apercevant Amélie, qui pleure.) Amélie! qu'avez-vous?... Oh! pardon, madame!...

AMÉLIE. Ah! c'est vous, monsieur?

OLIVIER. Je l'ai essayé en vain, madame!... Non, je n'ai pu m'éloigner de vous.

AMÉLIE. Vous aviez raison, monsieur... (Baissant les yeux.) il est possible que je vous eusse regretté.

OLIVIER. Qu'entends-je!... C'est vous qui parlez ainsi?... Vous m'aimez donc?

AMÉLIE, lui tendant la main. Ne partez pas!

OLIVIER, tombant à ses genoux et lui baisant la main. Chère Amélie!

SCÈNE XIV

Les Mêmes, PIVERT.

PIVERT. Encore un cordonnier!... Après tout, cela ne fait que quatre. (A Olivier, qui se lève.) Mon Dieu, que je ne vous dérange pas... Je vous en prie, continuez donc à prendre mesure à madame.

AMÉLIE. Monsieur!...

OLIVIER. Monsieur... que signifie!... Que voulez-vous ici?

PIVERT. Oh! rien!... plus rien!... (A part.) Je l'échappe belle! (Haut à Amélie.) Je demanderai seulement à madame si elle peut me dire enfin ce qu'est devenu le premier cordonnier... celui qui a pris mon nom.

AMÉLIE. Eh monsieur! cherchez-le vous-même!

PIVERT. Parbleu, vous, madame, vous avez bien autre chose à faire. Peste! on ne perd pas son temps, ici!

OLIVIER. Monsieur!... ce langage...

PIVERT. Ne s'adresse pas à vous, monsieur, mais à madame.

OLIVIER. Monsieur, c'est à ma femme, ou du moins à celle qui le sera bientôt, que vous avez l'honneur de parler... et je ne souffrirai pas...

PIVERT. Ah! vous épousez madame, je vous en fais mon compliment!

AMÉLIE. Oui, monsieur, vous pourrez dire à mon père, quand vous retournerez à Paris, que j'ai été insultée par une personne qui n'a pas voulu m'entendre, mais que j'ai trouvé un protecteur, et, je l'espère... (Tendant la main à Olivier.) un bon mari.

PIVERT, à part. Et surtout un mari commode.

SCÈNE XV

LES MÊMES, BAPTISTE.

BAPTISTE, annonçant. Il est en livrée. Madame est servie!

PIVERT, à Baptiste. Ah ça, où étais-tu, toi? et que fais-tu là?

BAPTISTE. Je sers mon maître.

PIVERT. Qui ça? ton maître...?

BAPTISTE, désignant Olivier. Mais, monsieur...

PIVERT. Et moi?...

BAPTISTE. Ah! vous, monsieur Pivert... Eh! bien, tenez, à vous parler franchement, je m'ennuyais chez vous comme si vous m'aviez déjà empaillé... Ma foi, j'ai retrouvé mon cap'taine, et comme il m'a promis que je pourrais boire tant que je voudrais...

OLIVIER. Comment, maraud!

BAPTISTE, à Olivier. Mon cap'taine, c'est pour rire... c'est à

seule fin de lui expliquer la chose... (A Pivert.) Et puis... (Montrant Rose.) v'la mams'elle Rose qu'a z'un sentiment pour moi, et si monsieur et madame veulent bien consentir à notre mariage...

AMÉLIE. Très-volontiers.

OLIVIER. Certainement. (A Baptiste.) Je me charge de ta dot.

PIVERT, à Baptiste. Reste ici, si tu veux, je ne te regretterai pas. Cependant, je ne voudrais pas m'en aller sans connaître celui qui a pris mon nom...

BAPTISTE. Pour moi, je ne le connais pas.

AMÉLIE, bas à Olivier. Moi, je le connais... Savez-vous que c'était bien mal ce que vous vouliez faire là... Une pareille ruse !...

OLIVIER, de même. Pardonnez-la, car c'est peut-être à elle que je devrai mon bonheur.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, FOLLEMPEIGNE.

FOLLEMPEIGNE, à moitié gris. Pardon... l'aimable socié-liété !... Je suis une malheureuse victime de l'amour...

AMÉLIE, à Baptiste. Chassez ce misérable ! (Baptiste le pousse.)

FOLLEMPEIGNE. Ah ! Rose, t'as plus d'épines pour t'n'amant que ces fleurs innocentes... Oh ! amour, je suis ta victime !... (Il sort.)

AMÉLIE, à Pivert. Monsieur, veut-il me faire l'honneur de rester à déjeuner chez moi, (Appuyant.) chez madame d'Ervilly ?

PIVERT. Je commence à y comprendre quelque chose... Très-volontiers, madame. J'ai perdu mon nom, mon domestique et ma future ; mais, Dieu merci, je n'ai pas encore perdu l'appétit.

(On passe dans la salle à manger, la toile baisse.)

FIN DES CORDONNIERS DE MADAME D'ERVILLY.

UNE BOUDERIE

BLUETTE EN UN ACTE ET EN VERS

PERSONNAGES :

CLÉMENCE.
MARCELLE.
LÉON.
FONTAINE.

La scène se passe de nos jours, à quelques lieues de Paris, dans la propriété de M. Fontaine.

UNE BOUDERIE

Le théâtre représente une terrasse conduisant à un grand jardin. A gauche, un pavillon avec perron ; dans le lointain, un paysage pittoresque. La nuit commence à venir.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉON, CLÉMENCE.

(Ils sortent du pavillon et restent un instant sur le perron.)

LÉON.

Eh quoi ! vous nous quittez lorsque l'aï pétille?...

CLÉMENCE.

Oui. — Je ne peux souffrir ces dîners de famille

5.

Qui n'en finissent plus, et je ne comprends pas
Que vous preniez plaisir à tous ces longs repas.

LÉON.

Vous n'aimez point, ma tante, à causer politique.

CLÉMENCE.

J'aime mieux écouter le chant mélancolique
Que la nuit fraîche et pure exhale dans les bois.

LÉON, à part.

La voilà repartie.

(Haut.)

Entendez-vous la voix
De mon oncle ?

CLÉMENCE.

Il se croit toujours à la tribune.
Éloignons-nous d'ici, tout ce bruit m'importune,
Votre bras, mon neveu.

(Ils descendent le perron.)

LÉON.

Voulez-vous vous asseoir
Dans ce fauteuil ?

CLÉMENCE.

Merci.

(Elle s'assied.)

Comme il fait beau ce soir !

Que l'air est transparent ! Dans la forêt obscure
Les ruisseaux et les nids, tout chante et tout murmure.
Qu'il est doux d'aspirer, quand tombe la fraîcheur,
De ces foins en monceaux la saine et bonne odeur,
Et d'entendre tinter, aux collines prochaines,
La cloche des troupeaux, errant sous les grands chênes;
Tout charme mon oreille, et ce beau soir d'été
Dans mon âme répand sa calme volupté.
Je me sens rajeunie.

LÉON.

Eh! quel âge, ma tante,
Pensez-vous donc avoir?

CLÉMENCE.

Mais, mon ami, j'ai trente
Et quelques printemps.

LÉON.

Vous?

CLÉMENCE.

On ne le croirait pas.

LÉON.

Oh! certainement non!

CLÉMENCE, avec un soupir.

Le temps marche à grands pas!

LÉON.

Vous moquez-vous? le temps vous effleure de l'aile;

Il vous fait chaque jour plus charmante et plus belle,
Et, loin de tempérer dans vos yeux cette ardeur,
Qui jadis de mon oncle a su toucher le cœur,
Il n'a jamais voulu sur votre front limpide ,
Imprimer en passant l'injure d'une ride.

CLÉMENCE, à part.

Il est charmant !

LÉON.

Votre âme a la sérénité
De ce beau soir.

CLÉMENCE, avec modestie.

Léon !

LÉON.

Oui, dans leur pureté,
Les flots bleus de ce lac ont moins de transparence ;
Enfin, il est en vous un charme si...

SCÈNE II

LES MÊMES, FONTAINE, sortant du pavillon.

FONTAINE, appelant.

Clémence !

CLÉMENCE, à part.

Ah ! pourquoi mon mari l'a-t-il interrompu !

FONTAINE.

Ton café refroidit, ma chère ; allons, viens-tu ?

CLÉMENCE.

Quel supplice !

FONTAINE.

Vraiment, tu n'es pas raisonnable
Au moment du dessert, quoi ! tu quittes la table
Et tu laisses Marcelle en faire les honneurs.

(A Léon.)

Pourquoi ne viens-tu pas goûter à mes liqueurs ?
J'ai là certain cognac...

LÉON.

Non, laissez, je vous prie,
Je n'ai besoin de rien.

FONTAINE.

Viens-tu, ma chère amie ?

CLÉMENCE.

Dieu ! que vous m'ennuyez !

FONTAINE.

Mais enfin, nos parents...
Si nous les laissons seuls ne seront pas contents.

CLÉMENCE, à Fontaine.

Comment, encor !

(Elle lui tourne le dos. A Léon, en lui montrant la campagne.)

Qu'il est doux de rêver et de lire
Dans ce livre de Dieu qu'en poète j'admire !
Que j'aime à contempler ces vastes horizons,
Ces rochers, ces ravins, ce lac, ces frais gazons
Fuyant sous ce bois sombre, et ces fertiles plaines,
Et ces riants coteaux... J'aime ces voix lointaines
Que l'on entend monter en sons clairs et joyeux
Dans le calme du soir... Voyez-vous dans les cieux
Ce nuage qui passe...

FONTAINE.

Eh ! laisse ton nuage...

CLÉMENCE.

Oh ! quel esprit grossier !

FONTAINE.

Mais...

CLÉMENCE.

Par vous, ce langage
Ne peut être compris.

FONTAINE.

Mais enfin, nos parents
Pourraient bien...

CLÉMENCE.

Plus un mot!... Je vais des parfums pénétrants
Que répandent les fleurs quand tombe la rosée,
Enivrer longuement mon âme reposée;
Et, dans l'ombre des bois, au bord de frais ruisseaux;
Loin de vos sots discours écouter les oiseaux...

FONTAINE.

Clémence!

CLÉMENCE.

Laissez-moi. (Elle sort.)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins CLÉMENCE.

FONTAINE, à Léon.

Nous te prêtons à rire.

LÉON.

Mais point. (A part.) Je n'y tiens plus!

FONTAINE.

En vérité, j'admire
Ce que peuvent les vers pour fausser les esprits.

LÉON.

Vous avez, croyez-moi, trop méconnu le prix
De cet état charmant qu'on nomme le veuvage.

FONTAINE.

Je le sais parbleu bien, et c'est pourquoi j'enrage ;
Ma femme, à dire vrai, n'a pas un mauvais cœur,
Ses quarante-quatre ans lui font beaucoup d'honneur,
Elle a quelques attraits, elle est spirituelle ;
Enfin, je lui sais gré d'aimer un peu Marcelle.
Mais depuis qu'on la voit donner dans ce travers
De viser à l'esprit et de faire des vers,
Je suis, mon cher Léon, très-malheureux en somme.

LÉON.

Vous?

FONTAINE.

Parbleu ! Comprends-tu que l'on condamne un homme,
Que toujours Lamartine a fait bâiller d'ennui,
A trouver bons les vers qu'on publie aujourd'hui ?
Et n'est-il pas plaisant que l'on me fasse un crime
De ne point tourmenter, pour rencontrer la rime,
Le bon sens dont toujours j'ai su faire grand cas ?
Traînant le même char, il reste dans l'ornière
Quand l'un tire en avant, l'autre tire en arrière.

LÉON, à part.

La peste ! il parle bien.

FONTAINE.

Mais changeons de sujet.

Parle-moi franchement, n'as-tu pas le projet
De nous quitter bientôt, si j'en crois...

LÉON.

Sur mon âme,
Le ministre...

FONTAINE, l'interrompant.

Jamais, assurément, ma femme
Ne te pardonnera de nous quitter ainsi.

LÉON.

Mon oncle, permettez...

FONTAINE.

N'es-tu pas bien ici ?

LÉON.

Mais...

FONTAINE.

Non. Tu ne peux pas nous quitter de la sorte,
Ou l'on dira partout qu'on t'a mis à la porte.

LÉON.

Permettez-moi...

FONTAINE.

Dix-sept ans, de l'esprit, des vertus,
Et quelque chose enfin comme vingt mille écus
En bons biens.

LÉON, élevant la voix.

Mais je dois retourner aux Finances,
Le ministre le veut.

FONTAINE, même jeu.

De plus des espérances
Magnifiques, ma sœur...

LÉON, criant.

Et cela dans deux jours.

FONTAINE.

Je ne dirai plus rien, si tu parles toujours.

LÉON.

Mon oncle, en vérité, de moi vous voulez rire,
C'est vous qui...

FONTAINE.

Parle donc.

LÉON.

On ne peut rien vous dire.

FONTAINE.

Que d'affaires!

LÉON.

Non.

FONTAINE.

Eh?

LÉON.

Vous n'écoutez jamais.

FONTAINE.

Je ne soufflerai mot.

LÉON.

Eh bien, je vous disais
Que...

FONTAINE.

Ta façon d'agir est vraiment fort étrange !
Un beau jour tu m'écris : ma cousine est un ange;
Elle est douce, naïve, et sa simplicité
Prête un charme de plus à sa jeune beauté ;
Nous avons, je le crois, le même caractère,
Elle aime peu le monde et n'est point trop légère ;
Aussi, d'un seul regard nous nous sommes compris;
L'un de l'autre déjà nos cœurs se sont épris,
Ou du moins, j'ai cru lire, en l'âme de Marcelle,
Un tendre sentiment qui pour moi se révèle.
Ta lettre, en finissant, me demandait sa main :
De suite on te répond : nous t'attendons demain ;
Viens passer avec nous quelques jours en famille.
Je te vois arriver, je vois encor ma fille
Offrir à ton baiser un front, dont la rougeur
Ne décelait que trop le trouble de son cœur ;
Et, sous ton long regard qui déjà l'intimide,
Baisser, pour te cacher quelqu'aveu bien timide,
Ses yeux bleus. Dès ce jour, en voyant les carrés
De mes plus belles fleurs au pillage livrés,
Je compris ce que peut devenir un parterre,
Auquel un amoureux a déclaré la guerre.

Mon pauvre jardinier, dont tu causais l'effroi,
Tremblait à chaque instant pour ses rosiers du roi...
Tu ne trouvais alors nulle rose assez belle
Pour en parer le soir les cheveux de Marcelle;
Alors, assis tous deux dans l'ombre des bosquets,
Vous aimiez à former les plus charmants projets;
Et le soir, qui tombait des collines prochaines,
Vous retrouvant encor causant sous les grands chênes,
Vous ramenait ici par un étroit chemin,
Plein d'oiseaux et de fleurs, une main dans la main...
Tandis que maintenant pour une bagatelle,
Du matin jusqu'au soir vous vous cherchez querelle;
Mais je serais bien sot d'attendre plus longtemps;
Et j'irai, dès demain, faire afficher vos bans.
Cela vous remettra d'accord.

LÉON.

C'est à merveille;
Moi, je vais, de ce pas, commander ma corbeille.

(Il descend la terrasse.)

FONTAINE.

Léon?

LÉON.

Mon oncle?

FONTAINE.

Eh quoi! tu partirais ainsi?

LÉON.

Je ne saurais rester un jour de plus ici.

Votre fille a, mon oncle, un si bon caractère,
Que je m'en vais ce soir : elle me désespère
Avec son air moqueur, ses discours médisants ;
A lui faire la cour on perdrait tout son temps.

FONTAINE.

Bon ! tu prends pour l'effet d'un manque de tendresse,
Quelques légers défauts de sa vive jeunesse.

LÉON.

Non, non, je la connais, il est pour moi certain
Qu'elle garde son cœur en me laissant sa main ;
Mais ce n'est pas ainsi que je la veux pour femme ;
A ses plus doux attraits je préfère son âme.

FONTAINE.

Mais je...

LÉON.

N'espérez pas que ses vingt mille écus
Me feront oublier qu'elle ne m'aime plus.

FONTAINE.

Mais je te dis...

LÉON.

J'aurai cette délicatesse,
De refuser sa main quand je perds sa tendresse ;
Je ne suis pas de ceux qui, par un bon contrat,
Vont placer leur amour en rentes sur l'état,
Et n'ai que du mépris pour tout ce tripotage
Qu'on appelle aujourd'hui faire un beau mariage.

FONTAINE.

Pour nous, ce que tu dis n'est pas très-obligeant,
Et je l'ai lu déjà dans l'*Honneur et l'Argent.*

(Appuyant.)

Tu sais que dans le temps, — il faut qu'on te le dise —
A mon ami Martin ma fille était promise.

LÉON, avec ironie.

Un notaire !

FONTAINE, à part.

Il le faut rendre heureux malgré lui.

(Haut.)

N'épouse pas qui veut un notaire aujourd'hui.
Or, mon ami Martin doit encor son étude,
Je n'ai qu'à dire un mot, — j'en ai la certitude, —
Pour que de ta cousine il retombe amoureux ;
Voilà ce que j'appelle un homme sérieux !

LÉON.

Quoi ! vous consentiriez ?...

FONTAINE.

Il est actionnaire
Du canal de Bourgogne.

LÉON.

Épouser un notaire !

FONTAINE.

Il a des intérêts dans les lins Maberly,
Dans l'Union des gaz.

(Appuyant.)

C'était un bon parti.
Malgré ses cinquante ans, il eût rendu Marcelle
Très-heureuse.

LÉON.

Eh ! mon Dieu ! que ne l'épouse-t-elle !

FONTAINE.

Il en est temps encore et j'irai, dès demain,
En toucher quelques mots à mon ami Martin ;
Moins que toi, je l'espère, il sera difficile.

(A part.)

Sur mes deux amoureux, je puis être tranquille.

LÉON.

Quoi, mon oncle ?...

FONTAINE.

A causer je reste trop longtemps
Et je vais au salon retrouver nos parents.

(Il sort.)

SCÈNE IV

LÉON, seul, à Fontaine qui s'en va.

Eh! qui diable vous dit que je ne veux pas d'elle?

(Remontant la scène.)

Ils s'entendent donc tous pour me chercher querelle.
De son monsieur Martin me croit-il donc jaloux ?
Ma foi, c'est fort bien fait. C'était le seul époux
Qui pouvait convenir à ma chère cousine.
Sans doute, il n'est plus jeune, il a l'humeur chagrine,
Il est froid, compassé, méthodique, ennuyeux,
Il interrompt les gens d'un ton sententieux,
Pour dire une sottise ou quelque platitude;
Mais chacun le recherche, il possède une étude.
Épouser un notaire, est-il un sort plus doux?
D'une fille, aujourd'hui, veut-on être l'époux ?
On met un habit noir, on va trouver son père,
Et l'on dit ces trois mots : Monsieur, je suis notaire.
— Ah! monsieur, touchez là, ma fille, dès ce jour,
Malgré vos cinquante ans, vous donne son amour.
Morbleu! c'est une honte, et...

SCÈNE V

LÉON, MARCELLE.

MARCELLE.

Tu n'es pas aimable
De t'en aller avant qu'on ne quitte la table.
Il faut pour ses parents avoir quelques égards.
J'ai pendant le repas épié tes regards.
Oh ! je le vois bien, va, tu me gardes rancune.
Dis-moi, que fais-tu là ?

LÉON.

Je regarde la lune.

MARCELLE.

Tu ne peux donc jamais être de bonne humeur ?

LÉON.

Vous ne pouvez donc pas, sans prendre un air moqueur,
Me parler un instant ?

MARCELLE.

Quel mauvais caractère !

LÉON.

Je ne sais pas pourquoi vraiment je délibère
Si longtemps pour partir ?

MARCELLE.

Vous partez?

LÉON.

Dès ce soir.

MARCELLE.

Quand aurons-nous, monsieur, l'honneur de vous revoir?

LÉON.

Je ne sais, loin d'ici je vais me mettre en quête
D'une femme qui m'aime et ne soit pas coquette.

(Il va pour sortir.)

MARCELLE.

Et moi prendre un mari qui ne soit pas jaloux.

LÉON, revenant.

Une femme qui soit d'un caractère doux.

MARCELLE.

Un mari qui jamais ne se mette en colère.

LÉON, revenant.

Une femme qui soit empressée à me plaire.

MARCELLE, à Léon qui s'en va.

Et vous allez?

LÉON.

En Chine.

MARCELLE.

En Chine ! C'est bien loin,
Et je tremble pour vous.

LÉON.

Ne prenez pas ce soin !

(Revenant.)

Au notaire Martin je cède ici la place.

MARCELLE.

Martin ! que veux-tu dire? explique-toi, de grâce.

LÉON.

Votre père, Marcelle, à la ville, demain...

MARCELLE.

Doit rendre une visite à son ami Martin ;
Après...

LÉON.

Comment, après ?

MARCELLE.

Oui ?

LÉON, s'en allant.

Je pars pour la Chine.

MARCELLE.

Adieu, mon cher cousin.

LÉON.

Adieu, chère cousine.

(Il sort.)

SCÈNE VI

MARCELLE, seule.

Pauvre Léon ! Pourquoi l'ai-je ainsi tourmenté ?
Il s'en va furieux, jaloux et dépité.
Je l'ai fait trop souffrir par ma coquetterie...
S'il partait néanmoins, s'il quittait sa patrie
Et s'éloignait de moi pour ne plus revenir ?...
J'aurais dû, je le sens, ici le retenir ;
Ne m'eût-il pas suffi d'une seule parole ?
Pauvre Léon ! — Vraiment, je suis méchante et folle.

(Elle s'assied et regarde le jardin.)

Dans ces hauts châtaigniers, quand nous étions petits,
Nous grimpions tous les deux pour dénicher des nids ;
Nous voulions vivre alors sous un toit de feuillages,
Dans un lointain pays, comme de vrais sauvages.
Ne rentrant au logis qu'à l'heure du dîner,
Dans les vergers voisins nous allions butiner.
Étions-nous bons amis ! — Il m'appelait sa femme,
Nous avions mêmes jeux, même désirs, même âme,
Nous formions entre nous mille projets charmants

Qui devaient s'accomplir quand nous serions plus grands...
Cette sotte querelle à présent me chagrine!

(Apercevant Léon.)

Tiens, te voilà déjà revenu de la Chine?

SCÈNE VII

MARCELLE, LÉON.

LÉON.

Oui, Marcelle, c'est moi. J'ai manqué le départ;
Mais *l'express* doit passer dans une heure au plus tard,
Et...

MARCELLE.

Tu partiras...

LÉON.

Oui.

MARCELLE.

Pour la Chine?

LÉON.

Peut-être.
D'agir comme il me plaît ne suis-je pas le maître?
Irai-je en Amérique, en Chine? je ne sais;
Mais je veux près de vous ne revenir jamais.

MARCELLE.

Par nos Français, la femme en Chine s'apprivoise;
Mariez-vous en Chine avec une Chinoise.
D'ailleurs, sans vous flatter, vous avez, mon cousin,
Tout ce qu'il faut pour faire un joli mandarin :
Vous êtes bachelier, c'est un précieux titre :
De la Chine bientôt, vous deviendrez l'arbitre.
Coupez donc vos cheveux, une touffe suffit;
Contre une robe jaune échangez votre habit.
Ah ! vous serez charmant, peint sur la porcelaine !

LÉON.

Marcelle, vous raillez.

MARCELLE, à part.

Il me fait de la peine;
Il ne faut pas non plus trop le désespérer.
Oh ! comme il a l'air triste ! Il faut tout réparer.

LÉON.

Adieu, Marcelle, adieu, de partir voici l'heure.

MARCELLE.

Mon cher Léon !

LÉON.

Marcelle ?

MARCELLE.

Un seul instant demeure.

LÉON, s'en allant.

Vous ferez mes adieux à ceux que j'ai connus.

MARCELLE, allant à lui.

Quoi sérieusement ?

LÉON.

Ah ! tu ne m'aimes plus !

MARCELLE.

Mais je t'aime toujours. Peux-tu bien, je te prie,
Te fâcher à ce point d'une plaisanterie ?
Veux-tu faire la paix ? Vois, je te tends la main.

LÉON.

Laissez-moi.

MARCELLE.

Mon ami !

LÉON.

Mais ce monsieur Martin,
Ce notaire ?...

MARCELLE.

Jaloux ! — tu peux être tranquille ;
Si mon père demain l'amène de la ville,
C'est pour notre contrat.

LÉON.

Il se pourrait ! Pourquoi
Me tourmenter toujours ? C'est donc plus fort que toi !

MARCELLE.

Suis-je donc si méchante ?

LÉON.

Oh ! tu n'es pas trop bonne !
Mais reçois ce baiser, c'est mon cœur qui le donne.

(Ils s'embrassent.)

MARCELLE.

J'entends quelqu'un. Adieu. Je vais à nos parents
Procurer du boston les plaisirs innocents.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

LÉON, CLÉMENCE.

LÉON.

Ma tante !

CLÉMENCE, sans voir Léon

Des grands bois j'ai suivi la lisière.
Le clair de lune bleu qui baignait la clairière,
Remplissait les chemins de rêveuses clartés.

LÉON, à part.

Elle parle à la lune.

CLÉMENCE, elle s'assied sur un banc.

Oh ! pures voluptés !

LÉON, à part.

La lune a le bonheur de ne pouvoir entendre
Ce que chacun lui dit d'amoureux et de tendre ;
Sans quoi, pour éviter ces discours ennuyeux,
Elle fuirait bien vite à l'autre bout des cieux.

CLÉMENCE, apercevant Léon.

C'est vous, Léon ? — Venez, que près de vous j'admire
Cet infini des cieux qui doucement m'attire.
Pour contempler le ciel il est doux d'être deux !
Comme moi, je le sais, vous êtes amoureux
Des sublimes beautés dont mon âme est éprise.
Ah ! Léon, jusqu'ici, seul vous m'avez comprise !

LÉON.

Du compliment je suis on ne peut plus flatté ;
Mais il est par mon oncle un peu mieux mérité.

CLÉMENCE.

Mon mari ? Laissez donc. C'est un excellent homme,
Mais son lourd prosaïsme à chaque heure m'assomme.
Peu m'importe, après tout, qu'il n'ait aucun défaut,
Si son esprit ne peut jamais aller bien haut.
Pour l'élever à moi vainement je travaille,
A peine s'il m'écoute et souvent même il bâille.
Ah ! mon neveu, pour moi c'est un mortel ennui
Que d'avoir pour époux un homme comme lui.

LÉON.

Ma tante, permettez. — Laissez-moi le défendre.
Si vous le vouliez bien vous pourriez le comprendre.
Que lui reprochez-vous ? De n'aimer point les vers.
Mais comme lui je hais ces cerveaux à l'envers,
Tous ces fades auteurs que le bon sens déteste,
Et que chacun doit fuir à l'égal de la peste ;
Tous ces petits rimeurs sans génie et sans art,
Et dont la seule muse est souvent le hasard.
Il n'est pas soucieux d'accroître le grand nombre
De ceux qui font rimer le mot *sombre* avec *ombre*.
A-t-il tort ? — Il chérit nos excellents auteurs
Autant qu'il aime peu leurs sots imitateurs.
Comme vous il se plaît, c'est moi qui vous l'assure,
Au spectacle enchanteur de la belle nature.
Surtout, il est sensible aux nobles sentiments
Qui sont de notre esprit les plus saints aliments ;
Car vous n'ignorez pas que chaque âme d'élite
Garde en elle toujours sa poésie écrite ;
Dans ce livre secret, mon oncle, à sa façon,
Sait lire en demeurant fidèle à la raison.

CLÉMENCE.

En vain vous défendez un oncle prosaïque ;
De connaître les gens cependant on se pique.
Marcelle est comme lui.

LÉON, avec vivacité.

C'est un esprit charmant.

CLÉMENCE.

Je vous croyais brouillés ?

LÉON.

Non pas, assurément.

CLÉMENCE, avec dédain.

Et vous épouserez cette petite fille?

LÉON.

Ma tante, pourquoi pas? l'esprit dont elle brille,
Sa beauté, sa jeunesse et cent dons précieux
Me rendront, je l'espère, un mari très-heureux.

CLÉMENCE, avec ironie.

Oh! vous serez surtout un époux fort commode,
Fort sage, très-discret, tout à fait à la mode.

LÉON.

Ma tante, en vérité, je suis un peu surpris
D'un semblable discours.

CLÉMENCE, très-piquée.

Que vous avez compris.

LÉON.

Moi, pas le moins du monde. A la pauvre Marcelle
Vous êtes bien sévère.

CLÉMENCE.

Eh! qui vous parle d'elle!
Mais, voici mon mari.

SCÈNE IX

Les Mêmes, FONTAINE, MARCELLE.

FONTAINE, à Léon.

Que tu me fais plaisir !
Marcelle m'a tout dit, tu combles mon désir ;
Je craignais qu'un caprice, un fol enfantillage,
Ne vînt faire manquer cet heureux mariage.

MARCELLE.

Quant à moi, je promets de ne plus disputer,
Pourvu que mon cousin, trop prompt à s'emporter,
Ne m'attaque, selon sa coutume constante.

LÉON, à Marcelle.

Tu commences déjà ?

FONTAINE, à Léon.

Léon !

(A Marcelle.)

Tais-toi, méchante !
Que de peine, mon Dieu ! pour les mettre d'accord.
Je veux, comme Marcelle, aussi faire un effort,
Être un poète afin de complaire à Clémence.
C'en est fait, dès ce soir, à rêver je commence.

Les pieds dans la rosée, allons dans ces grands bois
Ouïr du rossignol l'harmonieuse voix...
Mais ce n'est pas, je crois, assez d'être poète;
Je veux être berger. Demain, je prends houlette.

CLÉMENCE.

Mon ami, vous raillez.

(Regardant Fontaine tendrement.)

Je n'exige pas tant.
Mais voici sur ce point quel est mon sentiment :
Si l'on veut qu'un mari rende sa femme heureuse,
Suffira-t-il qu'il ait une âme généreuse,
Un cœur noble et qu'il soit actif, intelligent,
Et sache avec honneur gagner beaucoup d'argent?...
Que l'on vante partout ses mœurs et son mérite,
Sa femme pour cela le tiendra-t-elle quitte
De ce que veut le cœur?... Non pas, en vérité!...
Il faut un peu de charme à la réalité.
Sur le tissu grossier, qui compose la vie,
Il faut, comme un fil d'or, semer la poésie;
Sans elle le bonheur nous lasse et nous déplaît,
Et le luxe lui-même à nos yeux semble laid.

FONTAINE.

Ma foi, très-bien parlé.

(A part.)

Ma femme est éloquente,
S'anime-t-elle ainsi!... vraiment elle est charmante!

(Haut.)

Je suis de ton avis, reçois mon compliment...

CLÉMENCE, à part.

Comme il me regarde aujourd'hui tendrement!

FONTAINE, à part.

Malgré ses quarante ans Clémence est encor belle.

CLÉMENCE, à part.

Mon mari n'est pas mal.

LÉON, prenant la main de Marcelle.

O ma chère Marcelle!

FIN DE UNE BOUDERIE.

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE

OPÉRETTE-PROVERBE EN UN ACTE.

Musique de M. A. Prévost-Rousseau

PERSONNAGES.

FILOCHE, notaire.
DE MERCY, capitaine au 70e.
BAYARD, prétendu de Louise.
LOUISE, fille de Filoche.
BAPTISTE, domestique de Filoche.

La scène se passe de nos jours à Château-du-Loir, près de Tours, dans la propriété de Me Filoche.

(La partition paraîtra sous peu.)

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE

Le théâtre représente un jardin. Pavillon à gauche avec un perron. Dans le fond, une terrasse donnant sur la campagne. A droite, au second plan, une grille servant d'entrée à la propriété de Me Filoche. Chaises et table rustiques.

Il ne fait pas encore jour.

SCÈNE PREMIÈRE

BAYARD.

(Il est enveloppé d'un grand manteau de voyage et porte un large feutre rabattu sur ses yeux. Il chante en s'accompagnant sur la guitare.)

Déjà l'aurore a blanchi ta fenêtre,
Un vent léger soulève ton rideau...

(*Il éternue*).

8

(*A part*). Eh ! mais, je sens au froid qui me pénètre,
Que je me suis enrhumé du cerveau.

(*Haut*). Sur la prairie on voit flotter la brume.
La fleur s'entrouvre en parfumant les airs,
Et les oiseaux commencent leurs concerts.

(*Il éternue*).

(*A part*). Faire sa cour avec un pareil rhume!

Refrain.

Quand le zéphyr balance les lilas ;
Aux doux rayons de sa lumière pure,
Quand le soleil éveille la nature,
Ange, pourquoi ne t'éveilles-tu pas ?

Au fait, c'est vrai, pourquoi ne s'éveille-t-elle pas? (Il se mouche avec bruit.) Diable de rhume! me voilà bien... Quand on pense qu'il n'est que six heures!... Hier, mon futur beau-père m'écrit qu'il m'attend aujourd'hui à dix heures... heure militaire... pour déjeuner et causer du contrat... Impossible de prendre le train de onze heures cinquante-cinq, je ne serais arrivé ici qu'à midi soixante-trois. Je prends donc l'*express*, et je tombe à Château-du-Loir, à trois heures du matin... Deviens ce que tu peux... (Il éternue.) Diable de rhume!... Je ne peux parvenir à réveiller le propriétaire du *Lion d'Or*, la seule auberge de la ville... La nuit était belle ; j'avise un employé de la gare, je le prie de m'indiquer la demeure de maître Filoche, j'arrive, je saute par dessus la haie, avec la légèreté d'un homme qui a fréquenté pendant un an le gymnase Triat, je retire ma guitare de ma valise, et, me voilà, soupirant d'amour... (Il éternue.) Diable de rhume ! — sous les fenêtres de ma fiancée... que je ne con-

nais pas... C'est notre première entrevue... Qui sait? Elle est peut-être brune de peau avec des cheveux rouges... cela s'est vu... — tandis que ma petite cousine Marie!... n'y pensons plus! On n'épouse pas qui l'on veut quand on a une charge de cent mille francs à payer. (Il éternue.) Diable de rhume! (S'asseyant sur un banc.) Il faut avouer que mon idée est assez originale... Je dois bien l'intriguer avec ce chapeau enfoncé sur le nez, ce manteau sombre et cette guitare... A seize ans, on a l'esprit romanesque. Elle ne verra pas en moi Alexandre Bayard, greffier assermenté, près le tribunal de première instance de la Seine; mais Almaviva, Roméo, don Juan; un de ces beaux cavaliers qui passent leurs nuits au clair de lune... sous le balcon d'une belle... une guitare à la main, une échelle de soie dans la poche... Brrrrr!... Il ne fait pas chaud. (Il éternue de toutes ses forces. La persienne s'entrouvre.) Cette fois je ne me trompe pas; c'est elle!

(*Chantant sur sa guitare.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Réveille-toi, voici l'heure charmante
Où les oiseaux célèbrent leurs amours.

(*Il éternue.*)

(*A part.*) Ah! sacrebleu! la chose est peu plaisante,
Et j'en ai là pour plus de quinze jours!...

(*Reprenant le motif.*)

(*Haut.*) Le jour descend dans la grande avenue,
Et sur la mousse, où l'ombre traîne encor,
Le gai soleil glisse ses rayons d'or.

(*Il éternue.*)

(*A part.*) Même en chantant il faut que j'éternue!...

Air.

En attendant le jour,
Je veux en troubadour,
Te peindre mon amour,
Ma blonde !
Les étoiles des cieux
Brillent moins que tes yeux,
Rien n'est plus merveilleux
Au monde !

Idole de mon cœur,
D'une grenade en fleur,
Ta bouche a la couleur
Vermeille !
Le sultan si vanté,
N'a jamais possédé,
Dans son sérail, beauté
Pareille !

Un jour il le saura,
Alors il enverra
Ses forbans de Zara
Te prendre !
Mais ne pouvant t'avoir,
Au seuil de ton manoir,
Tu le verras un soir
Se pendre !

Refrain.

Quand le zéphyr balance les lilas,
Aux doux rayons de sa lumière pure,
Quand le soleil éveille la nature,
Ange, pourquoi ne t'éveilles-tu pas ?

SCÈNE II

BAYARD, FILOCHE, DOMESTIQUES.

(Filoche entre par le fond un sabre à la main; il est suivi de ses domestiques qui sont armés de fusils de munition.)

FILOCHE ET LES DOMESTIQUES.

Le voici!
Oui, c'est lui,
C'est bien lui
Qui fait ce tintamarre.
Du manant
Qu'à l'instant
Vivement
Chacun { de vous / de nous } s'empare.

FILOCHE.

Holà qui vive !

BAYARD

Ami !
(*A part.*) Ma foi ce ne peut être
Que le garde champêtre.

FILOCHE.

Que viens-tu faire ici ?

BAYARD, *à part.*

Je ne sais que lui dire.
(*Haut.*) Je viens...

FILOCHE.

Tu viens ?

BAYARD, *à part.*

Tàchons de ne pas rire.

(*Il s'accompagne sur sa guitare.*)

Je viens, dans ces beaux lieux,
Contempler les étoiles
Qui passent dans les cieux,
Comme de blanches voiles!

FILOCHE.

Quoi ! l'on m'insulte, on m'outrage ?
Rien ne résiste à la rage
Qui vient s'emparer de moi !
Oui, je veux, à l'instant même,
Punir ton audace extrême ;
Insolent, prends garde à toi.

BAYARD.

Que de bruit ! que de tapage !
Ils vont mettre, je le gage.
La maison tout en émoi.
Le danger devient extrême,
Sauvons-nous à l'instant même,
Il faut prendre garde à moi !

LES DOMESTIQUE.

Nous allons, à l'instant même,

Punir ton audace extrême,
Insolent, prends garde à toi !

(César veut se sauver, les domestiques l'arrêtent.)

FILOCHE.

A l'instant, et sans plus attendre,
Qu'on le conduise à la prison ;
On saura bien lui faire rendre
Ce qu'il a pris dans la maison.

BAYARD.

Je n'ai rien pris, je vous assure...

FILOCHE.

Nous verrons !

BAYARD, *à part.*

Maudite aventure !

FILOCHE.

Cette valise ?

BAYARD.

Elle est à moi.

FILOCHE.

C'est bien, devant le commissaire
Tu t'expliqueras...

BAYARD.

Sur ma foi,
Vous êtes tous fous !

SCENE III

LES MÊMES, LOUISE, sur le perron.

LOUISE.

Eh! mon père!
Quel est ce bruit ?

FILOCHE ET LES DOMESTIQUES.

Nous sommes fous !

BAYARD, *à part.*

Son père! vite sauvons-nous!

ENSEMBLE.

FILOCHE, *le poursuivant.*

Quoi ! l'on m'insulte, on m'outrage
Rien ne résiste à la rage
Qui vient s'emparer de moi!...
Oui, je veux à l'instant même,
Punir ton audace extrême,
Insolent, prends garde à toi!

BAYARD, *se sauvant.*

Cachons-lui notre visage,
Ou bien ce beau mariage
Sera manqué, je le voi...
Mon imprudence est extrême,

Sauvons-nous à l'instant même,
Il faut prendre garde à moi.

LOUISE, *sur le perron.*

D'où vient ce bruit, ce tapage ?

(*A Filoche.*)

On n'a jamais vu, je gage,
Un notaire tel que toi.
Ton imprudence est extrême,
Allons, rentre à l'instant même,
Je le veux, obéis-moi.

LES DOMESTIQUES, *courant après Bayard.*

Comme il cache son visage!
C'est un voleur, je le gage,
C'est un voleur, sur ma foi!

(*A Bayard.*)

Nous allons à l'instant même,
Punir ton audace extrême,
Insolent, prends garde à toi!

(*Bayard se sauve en emportant sa valise et sa guitare. Fausse sortie.*)

SCÈNE IV

LOUISE, seule.

Eh! mon Dieu! qu'est-il encore arrivé, et que veut dire tout ce bruit?... C'est un fait que mon père ne peut pas passer une seule nuit tranquillement. Au moindre bruit, il fait mettre tout le monde sur pied et le voilà en patrouille...

Mais, qui peut venir ainsi chanter sous mes fenêtres une guitare à la main ?... Il n'y a qu'à nous qu'il arrive de pareilles aventures !...

(Bayard entre par la droite avec sa valise et sa guitare.)

SCÈNE V

LOUISE, BAYARD, FILOCHE, Les Domestiques.

BAYARD, tout effaré. Où me cacher ? .. Où fuir ?... De grâce, mademoiselle.... les voilà !

(Il se sauve.)

FILOCHE, LES DOMESTIQUES, à la poursuite de Bayard.

Par ici !
Le voici !
C'est bien lui,
C'est l'homme à la guitare.
Du manant,
Qu'à l'instant
Vivement,
Chacun { de vous / de nous } s'empare !

(Ils sortent du même côté que Bayard. Le jour est tout à fait venu.)

SCÈNE VI

LOUISE, seule.

Eh quoi! c'est mon Lindoro que l'on poursuit ainsi!... Mais qui cela peut-il être?... Je m'y perds!... Je suis persuadée que mon cher papa n'est pas fâché de ce petit événement... Il y a si longtemps qu'il ne lui est rien arrivé!... Mon Dieu, qu'il est peu raisonnable!... Eh puis, quelle idée de ne vouloir me marier qu'à un militaire... Un homme qui fumera, qui passera toutes ses soirées au café... Il m'emmènera loin d'ici, il me faudra quitter ma riante vallée du Loir, cette maison où je suis née,... où j'ai été si heureuse!...

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

O mes vallons ! ô mes bois enchantés !
O mes prés verts ! mes chers solitudes !
Je vous préfère aux pompeuses cités,
Bruyant séjour des grandes multitudes ;
Leur vain plaisir ne vaut pas vos douceurs ;
Point de repos, à peine on y respire !
Que j'aime mieux mes sentiers pleins de fleurs,
Et mes bosquets où la brise soupire !
Des grands bois
Douces voix
Onde pure !
Prés charmants,
Pleins d'encens,
O nature !

Sois toujours
Mes amours.

DEUXIÈME COUPLET.

Qu'irai-je faire au sein de vos cités ?
Si doucement ici passe ma vie!
Je ne veux pas de leurs félicités,
Leur vain éclat ne me fait pas envie,
Dans les salons que de discours menteurs,
Devant on flatte et derrière on déchire...
— Que j'aime mieux mes sentiers pleins de fleurs
Et mes bosquets où la brise soupire !
Des grands bois
Douces voix !
Onde pure!
Prés charmants,
Pleins d'encens,
O nature !
Sois toujours
Mes amours.

Et il me faudra quitter tout cela!... Oh! ce militaire! je sens déjà que je le déteste!... Et dire qu'il va être ici dans un instant!

SCÈNE VII

LOUISE, BAYARD.

BAYARD. Il entre en se retournant pour voir si on ne le suit pas. Il tient sa valise d'une main et sa guitare de l'autre. Il a ôté son manteau et est en élégante tenue de campagne. Mademoiselle, un seul mot!

LOUISE, voulant se retirer. Monsieur !...

BAYARD. Je suis Alexandre Bayard...

LOUISE. Comment? Le jeune homme auquel mon père?...

BAYARD. A écrit, oui, mademoiselle, celui qui...

LOUISE, riant. Ah ! ah ! ah !... Et mon père qui vous poursuit le sabre à la main... Il faut convenir aussi, monsieur, que votre façon de vous présenter est un peu singulière.

BAYARD. C'est vrai... Arrivé cette nuit, par l'*express*, à trois heures cinquante-trois, et l'aubergiste du *Lion d'Or* n'ayant pas voulu m'ouvrir... j'ai eu la fâcheuse idée de...

(Il montre sa guitare.)

LOUISE. Idée bien fâcheuse, en effet... Nos domestiques vous ont vu... Cette aventure va se répandre... et comme à Château-du-Loir personne n'échappe à la médisance... les jeunes filles surtout !... Dieu sait tout ce que l'on dira !

BAYARD. Croyez, mademoiselle...

LOUISE. Et mon père qui se lève au milieu de la nuit... Il va avoir froid, tomber malade, et tout cela par votre faute...

BAYARD. Mais...

(Il éternue.)

LOUISE. Non, monsieur, non !

BAYARD. Je suis... (Il éternue.) (A part.) Diable de rhume !

LOUISE. Permettez-moi de me retirer, monsieur... L'air est frais ce matin, et je craindrais en restant ici plus longtemps de m'enrhumer... autant que vous l'êtes.

(Elle rentre dans le pavillon.)

SCÈNE VIII

BAYARD, puis FILOCHE, BAPTISTE ET LES AUTRES DOMESTIQUES.

BAYARD, seul. Comment?... elle me laisse là?... elle ne me dit pas d'entrer!... cela commence bien!... Mon futur beau-père me prend pour un voleur et veut me faire assommer par ses domestiques, et sa fille se moque de moi!... Décidément, mon idée n'était pas heureuse... Les voici!...

(Il cache sa guitare et sa valise sous un banc.)

FILOCHE, à ses domestiques. Peloton, halte!... Front!... Portez armes!... Reposez armes!

BAYARD, à part. C'est donc un corps-de-garde, ici?

FILOCHE. Ouf!... je n'en puis plus... Quelle course!

BAYARD, saluant. N'est-ce pas à monsieur Filoche?...

FILOCHE, sans voir Bayard. Où a-t-il pu passer?... Toutes les issues étaient gardées.

BAYARD, même jeu. N'est-ce pas à monsieur Filoche que j'ai l'honneur de parler?...

FILOCHE, même jeu. Ah! drôle!... Si jamais je te tiens, je te!...

(Il fait un geste avec son sabre.)

BAYARD, à part. Eh bien, il est aimable mon beau-père... cela promet. (Haut.) Monsieur Filoche!...

FILOCHE. Monsieur, je ne puis m'occuper d'affaires en ce

moment; adressez-vous à mon lieutenant... je veux dire à mon maître clerc...

BAYARD. Je suis Alexandre Bayard.

FILOCHE. Le fils de mon meilleur ami! mon futur gendre!... Pardon!... une méprise... Je regrette beaucoup, monsieur, de ne pas m'être trouvé là pour vous recevoir, mais je ne vous attendais pas si tôt, et une alerte que nous avons eue cette nuit... Ah! brigand! si jamais tu me tombes sous la main!

(Il fait un geste menaçant.)

BAYARD, à part. Quel homme!

FILOCHE. Permettez-moi de faire rompre les rangs à mes hommes, et je suis tout à vous. (Aux domestiques.) L'appel est à dix heures. A midi, le premier bataillon du soixante-dixième de ligne doit passer en ville, et, comme il est plus que probable que je logerai au moins un sous-lieutenant, qu'on prépare tout pour le recevoir. (A Baptiste.) Quant à toi, Baptiste, veille à l'ordinaire.

BAPTISTE. Soyez tranquille, mon capitaine... Le rata sera soigné.

FILOCHE, à Bayard. Ce sera charmant, nous allons être trois officiers à table...

BAYARD. Trois?

FILOCHE. Sans doute... vous, moi,... et l'autre.

BAYARD, à part. Du diable, si j'y comprends quelque chose.

FILOCHE, aux domestiques. Rompez les rangs, marche!... A l'occasion du passage des troupes, vous recevrez chacun une ration de vin.

LES DOMESTIQUES. Vive le capitaine!

(Ils sortent.)

BAYARD, à part. Que veut dire tout cela? (Haut.) Pourquoi donc vous appellent-ils capitaine?

FILOCHE. Ce sont d'anciens militaires, qui, par habitude de caserne.... me donnent un titre que, du reste, j'ai longtemps porté.

BAYARD. Ah! vous avez servi?

FILOCHE. Dans la garde nationale de Paris, de 1830 à 1848, époque où le renversement de l'ordre social amena le licenciement des compagnies de grenadiers, — licenciement contre lequel, — j'ose le dire, — je crus devoir protester en donnant ma démission... Votre père fit comme moi... Nous étions de la même promotion... Que de bonnes gardes nous avons montées ensemble aux Tuileries! Nous dînions à la table du roi!... C'était là le bon temps! Aussi, lors de mon dernier voyage à Paris, lorsque nous nous rencontrâmes, Alexandre et moi, voulûmes-nous déjeûner ensemble pour parler de notre vie de garnison. (Il s'assied à cheval sur une chaise) C'est là, chez Véfour, tout en sablant une bouteille de champagne, qu'il m'annonça qu'il avait un fils à marier. — Eh mais! — lui dis-je, — mon vieux camarade, si vous avez un fils, moi j'ai une fille... cent mille francs comptant et des espérances : une vieille tante sans enfant. — Mais voilà notre affaire, — me dit-il aussitôt... — Eh! bien, mon cher Alexandre, envoyez-moi ce garçon-là, qu'on le voie... Cela pourra peut-être s'arranger... s'il n'est pas trop mal... — Et, soit dit sans vous flatter, — à part la barbe qui vous manque complétement — on en voit de plus laids que vous.

BAYARD. Vous êtes bien bon.

FILOCHE. Au surplus, ma fille n'est pas difficile... L'entretien en resta là, et je n'y pensais plus depuis longtemps... lorsqu'hier, en lisant votre nom dans le *Moniteur de l'Armée*...

BAYARD, très-étonné. Vous avez lu mon nom dans le *Moniteur de l'Armée?*

FILOCHE. Parbleu! — me dis-je, — voilà un garçon qui fera son chemin... Ce doit être un fameux lapin! J'en parle à Louise, je mets ma lettre à la poste, et vous voilà!... un peu fatigué, peut-être?... Mais, qu'est-ce qu'une nuit passée en chemin de fer pour vous, qui avez dormi tant de fois sur la dure, n'ayant pour draps que la neige qui tombe... Ah! je sais ce qu'il en est... j'ai passé par là.

BAYARD. Eh! mon Dieu, oui! (A part.) Je ne sais que lui dire.

FILOCHE. Nous sommes-nous réveillés souvent sans savoir où nous coucherions le soir!

BAYARD. Hélas! (A part.) Si j'y comprends quelque chose!

FILOCHE. Bien heureux encore quand on nous donnait le temps de casser une croûte et d'avaler un verre de chnic... A propos, n'êtes-vous pas passé dans une compagnie d'élite!

BAYARD. En effet, monsieur, j'ai l'honneur de faire partie de la chambre.

FILOCHE. De la chambre!... De quelle chambre?

BAYARD. De la chambre des greffiers assermentés près le tribunal de première instance de la Seine...

FILOCHE. Ah ça! est-ce que vous ne seriez pas militaire?

BAYARD. Mais non, puisque je suis greffier assermenté près le...

FILOCHE. Mais le Bayard du *Moniteur de l'Armée?*... le héros de Magenta et de Palestrino?...

BAYARD. N'a jamais été moi.

FILOCHE, à part. Ma fille entrer dans la robe!... jamais!... Un greffier!... Et Alexandre qui ne m'en dit rien!... (Haut.) Mon Dieu, monsieur, je regrette beaucoup que... Mais je

croyais l'avoir dit à Alexandre : ma fille ne veut épouser qu'un militaire.

BAYARD. Ah! mademoiselle votre fille ne veut...

FILOCHE. Que voulez-vous?... bon sang ne peut mentir... Mais aussi, pourquoi diable! taillé comme vous l'êtes et avec un nom comme le vôtre, ne vous êtes-vous pas fait soldat?

BAYARD. C'est la vocation qui m'a manqué. J'en ai toujours eu si peu pour le métier des armes, que je n'ai même jamais voulu faire partie de la garde nationale.

FILOCHE. Et quelles raisons donniez-vous pour refuser ainsi vos services à la patrie?

BAYARD. Aucunes... On m'envoyait billets sur billets, on me citait devant le conseil de discipline, on me mettait en prison; rien n'y faisait... J'étais incorrigible... Mais maintenant, Dieu merci! on me laisse en paix.

FILOCHE, très-sérieux. Monsieur, il ne m'appartient pas de qualifier votre conduite... Permettez-moi seulement de vous dire que si j'avais eu autrefois, dans ma compagnie, un grenadier comme vous, les choses ne se seraient pas passées si tranquillement. (Il fait un geste avec son sabre.) (A part.) Si jamais ce pékin-là épouse ma fille! (Haut.) Qu'y a-t-il?

BAPTISTE. Pardon, excuse, capitaine... C'est un sergent-fourrier du 70e qui demande à vous parler... Il dit qu'il vient pour le logement du capitaine adjudant-major qui est arrivé avec l'avant-garde.

FILOCHE. Un capitaine adjudant-major! (A Bayard.) Monsieur, le service avant tout.

(Il sort suivi de Baptiste.)

SCÈNE IX

BAYARD, seul.

BAYARD, seul. Comment!... il me laisse là, avec ma valise... Ah! mais il commence à me donner sur les nerfs, cet homme-là... Ce n'est pas un notaire... c'est un turco... (Il ouvre sa valise.) Aussitôt que je reçois sa lettre, je dévalise Boissier, je me ruine en gants Jouvin... les voilà! quatre francs soixante-quinze la paire, avec les tirets... je passe la nuit en chemin de fer, je m'enrhume, Dieu sait comme!... et, je ne me suis pas plutôt présenté, que l'on me reçoit d'un : « Ah! vous n'êtes pas militaire!... Mais, alors, que venez-vous faire ici? Ma fille ne voudra jamais de vous. » (Se retournant du côté par lequel est sorti Filoche.) Morbleu! capitaine! il fallait me le dire plus tôt... C'est fâcheux! mademoiselle Filoche est charmante. Elle a tout pour elle : une belle taille, de beaux yeux, une belle dot : cent mille francs comptant, et des espérances... une vieille tante sans enfant!... Remettons ma guitare dans ma valise; l'effet est produit... C'est égal, ma petite cousine Marie est mieux qu'elle!... Ah! pourquoi faut-il que j'aie ma charge à payer!... Chère Marie!... que d'heureux moments j'ai passés près d'elle!... Je la vois encore le soir de mon départ... c'étaient mes dernières vacances d'étudiant... je ne devais plus la revoir!... J'étais caché dans le jardin, elle était à sa fenêtre. Comme elle paraissait triste, tandis que je lui adressais ces adieux :

(Il chante en s'accompagnant sur sa guitare.)

Marie, adieu ! je vais partir !
Mais ne crains pas que je t'oublie,
Je garde, en mon âme ennoblie,
Comme un parfum, ton souvenir,
Marie, adieu ! je vais partir !...

Je retourne au pays latin;
Ce soir peut-être es-tu rêveuse,
Mais demain tu seras joyeuse,
Rien ne ternit ton gai matin...
Je retourne au pays latin !

LOUISE, sortant du pavillon. Comment ! c'est encore lui !

(Elle se met à rire.)

BAYARD, sans voir Louise.

Je pars le cœur plein de regrets !
— Je n'ai pas osé te le dire,
Enfant, tu n'aurais fait qu'en rire,
Mais je sens là que je t'aimais...
Je pars le cœur plein de regrets !

(Il met sa guitare dans sa valise.)

SCÈNE X

BAYARD, LOUISE, puis BAPTISTE.

LOUISE, à part. Mais c'est charmant ce qu'il dit-là... Pauvre garçon, comme il m'aime déjà ! (Haut.) Monsieur !

BAYARD. Mademoiselle !

LOUISE. Que faites-vous donc là?... Vous ne songez pas à partir, je pense?...

BAYARD. Il est inutile que je reste ici plus longtemps... je ne suis pas militaire!

LOUISE, avec joie. Quoi? Vous n'êtes pas militaire?

BAYARD. Hélas! non.

LOUISE, à part. Et moi qui croyais... (Haut. Baissant les yeux). Je suis loin de partager les goûts de mon père, monsieur.

BAYARD. Comment! il se pourrait!... mais alors?...

LOUISE, à Baptiste. Que voulez-vous?

BAPTISTE. Monsieur désire parler à mademoiselle.

LOUISE. C'est bien... (A Bayard.) Mille pardons, monsieur. (A Baptiste.) Vous allez porter la valise de monsieur dans la chambre bleue. On déjeunera ici.

(Elle sort.)

BAPTISTE, prenant la valise. Si monsieur veut me suivre.

BAYARD, à part. Je reste!... La partie n'est pas perdue.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI

DE MERCY. Il est en tenue de route et entre par la grille.

RÉCITATIF.

La charmante villa! — Ces bois, ces eaux courantes,
Ces bosquets pleins d'oiseaux et ces fleurs odorantes,

Tout vient, en ce séjour, du calme et du bonheur
Retracer à mes yeux le spectacle enchanteur !

CAVATINE.

Ah ! comme je voudrais,
En ces asiles frais
Cacher ma vie.
O douces voluptés !
J'aurais à mes côtés
Femme jolie ;
Et plus tard des bambins...
J'irais tous les matins, —
Plaisir insigne ! —
Chasser quelques perdreaux,
Ou, dans ces belles eaux,
Tendre ma ligne.
Que je vivrais content !
Jamais aucun tourment,
Aucune peine...
Loin de moi les ennuis,
Les tracas, les soucis
D'un capitaine...

SCÈNE XII

DE MERCY, LOUISE, BAYARD, FILOCHE.

FILOCHE. Où est-il ?... Ah ! le voilà... Soyez ici le bien venu, capitaine... C'est un jour heureux pour moi que celui où je puis donner l'hospitalité à un des héros de Magenta et de Solférino !...

DE MERCY, *s'inclinant*. Monsieur !...

FILOCHE, présentant Louise. Ma fille.

DE MERCY, Mademoiselle !... (A part). Charmante !

FILOCHE. Le fils d'un de mes anciens amis.... Monsieur Bayard, greffier assermenté près le.... (A Bayard). Comment dites-vous ça ?

BAYARD. Près le tribunal de première instance de la Seine.

(De Mercy s'incline. Les domestiques apportent le déjeuner.)

LOUISE. Mon père, nous sommes servis. (A de Mercy et à Bayard.) Si ces Messieurs veulent prendre place...

FILOCHE. A table, capitaine. — Il n'y a rien de tel qu'un bon déjeuner après une longue étape.

BAYARD. C'est bien vrai !

FILOCHE. Est-ce que vous en savez quelque chose !... un greffier.

BAYARD, à part. Flattons son tic. — (Haut,) Ce n'est pas comme vous, capitaine. (A de Mercy.) Ah ! Monsieur, celui-ci en a vu de rudes !...

DE MERCY, à Filoche. Monsieur a servi ?...

FILOCHE. Oui, monsieur... Dans la garde nationale de Paris, de 1830 à 1848, époque où le renversement de l'ordre social, amena le licenciement des compagnies de grenadiers ; —licenciement contre lequel j'ose le dire,— je crus devoir...

LOUISE. Mon père, le déjeuner va être froid....

FILOCHE. C'est vrai... A table !

QUATUOR.

FILOCHE.

Allons, qu'on se mette à table !
Il faut, en convive aimable,
Pendant ce joyeux festin,
Faire honneur à mon bon vin.

Qu'on vous verse du Laffitte,
Du Pomard, du Chambertin,
Les heures passent si vite
Quand on a le verre en main !

BAYARD, DE MERCY.

Allons, mettons-nous à table,
Il faut, en convive aimable,
Pendant ce joyeux festin,
Faire honneur à son bon vin.
Qu'on nous verse du Laffitte,
Du Pomard, du Chambertin ;
Les heures passent si vite
Quand on a le verre en main !

LOUISE, *à part.*

Ce capitaine semble aimable,
Sa figure est très-agréable,
Mais il est soldat. — C'est certain
Qu'il doit aimer beaucoup le vin.
Qu'on lui verse du Laffitte,
Du Pomard, du Chambertin ;
Les heures lui passent vite
Quand il a le verre en main.

FILOCHE.

Du brave capitaine, ici, voilà la place,
C'est la place d'honneur.

DE MERCY.

Monsieur, je vous rends grâce.

FILOCHE.

Ma fille auprès de lui. Le greffier se mettra
Où bon lui semblera.

REPRISE DE L'ENSEMBLE

FILOCHE, BAYARD, DE MERCY.

Allons, mettons-nous à table, etc.

LOUISE.

Ce capitaine semble aimable, etc.

DE MERCY. Quel charmant pays que le vôtre, Monsieur... des coteaux chargés de vigne, des bois, des prairies... J'ai fait ce matin une route délicieuse.

FILOCHE. Oui, le pays est agréable... Vous offrirai-je encore de ce paté ?

DE MERCY. Non, je vous remercie... Et quelle charmante habitation que la vôtre !.. Quel calme ! quel silence !.. Que vous devez vivre heureux ici, et que j'envie votre sort !...

FILOCHE. C'est plutôt le vôtre qu'il faut envier, capitaine. C'est si beau de faire marcher à son commandement toute une compagnie. (Prenant le ton du commandement.) Peloton, Halte ! Front !... A droite alignement. Fixe !... Eh puis, il y a la gloire, on marche à travers la mitraille, on plante le premier le drapeau sur la brèche et l'on rentre dans sa patrie avec un bras ou une jambe de moins, mais couvert de lauriers !.. Voilà des émotions... On se sent vivre !

BAYARD, à part. Quel homme !...

DE MERCY, à Louise. Monsieur votre père y met un feu...

LOUISE, à de Mercy. Il est toujours ainsi.

BAYARD, à Filoche. Je ne suis pas de votre avis, capitaine. Je préfère me passer de lauriers, dont je n'ai que faire, et conserver mes bras et mes jambes, dont je me sers tous les jours.

FILOCHE. Est-ce que vous pouvez avoir une opinion là-dessus, vous, un greffier.

DE MERCY. Eh! monsieur, la vie militaire n'est pas toujours aussi plaisante qu'on se l'imagine... On s'en lasse quelquefois bien vite.

FILOCHE. Sans doute, il y a des garnisons qui sont monotones ; mais en guerre... quelle vie!... En Italie, par exemple... Voilà une campagne!

LOUISE. Que mon père a suivie avec attention! Il avait acheté une carte de la Lombardie et des petits drapeaux montés sur des épingles qu'il plaçait ici et là, selon les nouvelles que lui apportait son *Moniteur de l'Armée.*

FILOCHE. C'est vrai, et j'ose dire, capitaine, que nous avons assisté à de grandes journées... A Magenta, par exemple, Quelle bataille!

AIR.

Au son des tambours, des clairons,
Voyez, dans cette plaine immense,
Défiler tous ces escadrons...
Le général en chef s'avance :
« — Soldats il faut vaincre ou mourir ! »
— C'est le signal ! — Le canon tonne ;
On voit les rangs se dégarnir!...

(*Imitant le canon et la fusillade.*)

Boum, boum! — Pif, paf... Chaque colonne
Vomit la flamme et les éclairs !
Ecoutez ces cris de carnage!
L'obus éclate dans les airs.
Jamais, morbleu, pareil tapage
Ne s'est fait au fond des enfers !

(*Imitant le tambour et la trompette.*)

Ran plan plan, ran plan — quelle gloire!

Ta, tra, ta ta — sur ce plateau,
Voyez flotter notre drapeau !
Victoire !

(*Élevant son verre.*)

A l'armée française, qui porte partout dans les plis de son drapeau la civilisation et le progrès!!!... A l'invincible 70e de ligne ! A notre immortelle garde nationale, gardienne incorruptible des destinées de la patrie!

(Tous se lèvent pour boire.)

DE MERCY. Bravo, bravo !

BAYARD. Parbleu, mon capitaine, il n'y a que vous pour raconter une bataille, vous en parlez comme si vous y aviez pris part... Je croyais tout à l'heure entendre les balles siffler à mes oreilles. . Brrr !... Comme je n'aimerais pas faire la guerre.

FILOCHE. Parbleu, vous !... un greffier ! (Tous se lèvent. A de Mercy.) Si vous voulez venir, capitaine, nous prendrons le café au billard. J'ai certain cognac... du 1820 ! Voulez-vous un *londrès* ?

DE MERCY. Non, merci. J'ai là ma pipe.

LOUISE, à part. Quels goûts !... Et j'aurais épousé un militaire !

FILOCHE, à Bayard, remettant dans sa poche son porte-cigares. Vous ne fumez pas, vous?

BAYARD. Je vous rends grace.

FILOCHE. Et sans doute vous ne prenez pas de café ?

BAYARD. Excusez-moi, capitaine, je n'en prends jamais... il me fait mal.

FILOCHE. Comment savez-vous qu'il vous fait mal, si vous n'en prenez jamais? Vous ne savez pas non plus jouer au billard; c'est convenu. Vous n'avez que faire de venir avec

nous. Promenez-vous dans le potager. Vous verrez mes melons, ils sont magnifiques.

BAYARD, à part. C'est toi qui es magnifique.

FILOCHE, à de Mercy. Capitaine, offrez donc le bras à ma fille.

DE MERCY, offrant son bras à Louise. Mademoiselle !

LOUISE. Monsieur ! (A Bayard.) A bientôt, monsieur Bayard. (A part.) Pauvre garçon !

(Ils sortent.)

SCENE XIII

BAYARD, puis BAPTISTE.

BAYARD, seul, regardant sa montre. Il est onze heures, le train passe à onze heures trente-sept, je n'ai que le temps de me rendre à la gare... Allons prendre ma valise... J'en ai assez comme cela. Quel voyage ! (Remontant la scène.) Eh bien, non, morbleu, je ne partirai pas ! Il ne sera pas dit que ce diable d'homme m'aura fait venir tout exprès de Paris pour me faire admirer ses melons... Au surplus, pourquoi partirais-je ? Rien, n'est perdu. Mademoiselle Filoche semble me voir ici avec plaisir, du moins, elle me l'a donné à entendre... Tout à l'heure encore, ce geste, ce regard ! Décidément je reste, et je veux aujourd'hui même amener le capitaine Filoche à m'accorder la main de sa fille. Mais comment ?... Au fait, quelle idée !... Oui, c'est cela même !... Ah ! l'on croit que parce que je suis greffier, je ne suis pas brave. (A Baptiste, qui dessert la table.) Dites-moi donc, mon ami, n'est-ce pas vous qui vous appelez Baptiste ?

BAPTISTE. Oui, Monsieur.

BAYARD. C'est vous qui avez porté ma valise dans ma chambre ?

BAPTISTE. Oui, monsieur... Si je puis être utile à monsieur...

BAYARD. Très-utile, Baptiste.

BAPTISTE. Monsieur a un service à me demander ?

BAYARD. Oui, certes, et pour vous prouver l'importance que j'y attache, prenez ceci.

(Il lui donne de l'argent.)

BAPTISTE. Monsieur n'avait pas besoin...

BAYARD. Répondez-moi franchement. Monsieur Filoche, votre maître, vous fait-il lever quelquefois la nuit pour faire des rondes dans son parc?

BAPTISTE. S'il nous fait lever ! On voit bien que monsieur ne connaît pas monsieur. C'est comme à la caserne, ici. Jamais on ne dort tranquillement, et pas plus tard que cette nuit...

BAYARD, à part. Je sais ce qu'il en est. (Haut.) Alors vous devez avoir, pour faire patrouille, des sabres, des pistolets...

BAPTISTE. Nous avons tout un arsenal dans le corps-de-garde. C'est la maison du jardinier qui est le corps-de-garde. Ça vous fait rire, mais c'est comme ça.

BAYARD. Très-bien. Voici ce dont il s'agit : Vous allez avoir l'obligeance d'ouvrir ma valise avec cette clef, vous prendrez une paire de pistolets et deux sabres, vous y mettrez ces armes, vous la fermerez, et me l'apporterez ici. Est-ce bien compris ?

BAPTISTE. Deux sabres et deux pistolets ! Oh ! monsieur! il vous passe de bien mauvaises idées dans la tête...

10.

BAYARD. Faites vite, et surtout que personne ne se doute!...

BAPTISTE. Oui, monsieur! (A part, en s'en allant.) Bien sûr qu'il va se passer ici des choses!...

BAYARD. Ah! je ne suis pas brave! — C'est ce que nous allons voir.

SCÈNE XIV

BAYARD, DE MERCY.

DE MERCY, dans le fond, sans voir Bayard. L'aimable personne! Que de grace, d'élégance!.. Et jolie!... Des yeux admirables, un teint d'une fraîcheur! — Ah! si je m'écoutais, je crois que j'en deviendrais amoureux... Il est inutile d'y songer, demain je serai loin d'ici, et, dans quelques jours, je n'y penserai peut-être plus... D'abord, elle n'aime pas les militaires, elle vient de me le dire... Bah! j'ai de la fortune, je donnerais ma démission. Oui, mais il est trop tard, ce prétendu... Eh! eh! qui sait? on pourrait peut-être trouver un moyen pour renvoyer ce monsieur Bayard à son greffe. (Apercevant Bayard.) Le voici!

BAPTISTE, entrant avec la valise. Voici la valise de monsieur. (Bas à Bayard.) Ils y sont!

BAYARD, de même. Merci. (Apercevant de Mercy, à part.) Il arrive à propos.

DE MERCY, à part. S'en irait-il? (Haut.) Vous partez, monsieur?

BAYARD. Hélas, monsieur! Il le faut bien.

DE MERCY. Comment cela?

BAYARD. J'espérais, en venant ici, obtenir la main de mademoiselle Filoche. C'était une entrevue, mais ce maudit notaire me refuse sa fille qui, entre nous soit dit, ne demanderait pas mieux que de m'épouser, sous prétexte que je ne suis pas militaire.

DE MERCY. Vous n'aviez pas prévu cette difficulté.

BAYARD. Il m'avait pris pour je ne sais quel Bayard dont il avait lu le nom dans le *Moniteur de l'Armée*. Je ne peux cependant pas m'engager.

DE MERCY. Ah! c'est fâcheux, mademoiselle Filoche est jolie!

BAYARD. Monsieur, c'était une affaire superbe! Cent mille francs et des espérances — une vieille tante sans enfants!...

DE MERCY. Le fait est qu'une vieille tante sans enfants...

BAYARD. Je vois bien à qui en a ce diable d'homme. Ce n'est pas encore tant parce que je ne suis pas militaire qu'il me refuse la main de sa fille, mais parce qu'il ne me croit pas brave... Entre nous, il n'a pas tout à fait tort.

DE MERCY. Il n'est pas absolument nécessaire d'être brave...

BAYARD. Pour être greffier, oui; mais pour épouser mademoiselle Filoche, il faut l'être ou du moins le paraître. Si je pouvais lui persuader que j'ai tout autant que lui l'humeur belliqueuse...

DE MERCY. Ce serait difficile.

BAYARD. En vous provoquant devant lui, par exemple. Ah! monsieur, quel service vous me rendriez! Un officier tel que vous. Vous comprenez...

DE MERCY. L'idée est assez originale. Mais si mademoiselle

Filoche vient à apprendre... Vous serez perdu dans son esprit...

BAYARD. Je lui dirai que c'était une petite scène arrangée d'avance entre nous pour obtenir le consentement de son père.

DE MERCY. Très-bien... mais si monsieur Filoche veut que nous nous battions... il ne plaisante pas, lui !

BAYARD. Nous nous donnerons rendez-vous au bois de Meudon... il y a par là un restaurant excellent.

SCÈNE XV

Les Mêmes, LOUISE, FILOCHE.

DE MERCY, apercevant Louise et Filoche. A part. Mademoiselle Filoche !... Ma foi! c'est lui qui l'a voulu. (Bas à Bayard.) Allons, Monsieur, puisqu'il vous plaît ainsi; voici monsieur Filoche... mais n'allez pas trop loin.

BAYARD, de même. Soyez tranquille.

(Sans voir Louise.)

DUO.

Si vous croyez me faire peur,
Vous vous trompez ! — Car je déclare
Que je suis un très-grand sabreur.

DE MERCY.

Vous ?

BAYARD.

Moi.

FILOCHE, *avec étonnement en apercevant Bayard.*

Bayard !

BAYARD.

Un ferrailleur!

DE MERCY.

Pour un greffier la chose est rare.

BAYARD.

Je vais vous mettre à la raison,
Ce que je dis n'est pas risible,
Oui, je suis un homme invincible,
Si vous voulez une leçon,
Je vais vous la donner terrible !

DE MERCY.

Eh ! quoi! me mettre à la raison!
Vraiment la chose est trop risible,
Je veux de vous, homme invincible,
Je veux bien prendre une leçon,
Mais je ne la crois pas terrible.

FILOCHE.

Lui parler de cette façon !
C'est vraiment incompréhensible.
Mais qui l'aurait cru si terrible ?
Pour lui donner une leçon,
Ce doit être un homme invincible.

LOUISE.

Il veut le mettre à la raison,

Voyez comme il est irascible,
Moi qui le croyais si paisible !
Pour parler de cette façon,
Ce doit être un homme terrible.

DE MERCY, *à Bayard.*

De vous, une leçon ?

BAYARD.

De moi !

DE MERCY.

Je veux la prendre.

BAYARD.

Je vais vous la donner ici sans plus attendre.

LOUISE.

Messieurs ! que faites-vous?

FILOCHE.

Je reviendrai bientôt,
Mais je vais vous chercher, messieurs, ce qu'il vous faut.

BAYARD.

Ce sont peines inutiles,
J'ai là tous mes ustensiles,
Je ne voyage jamais
Sans avoir mes pistolets,
Mes sabres et mes fleurets.
Voyez plutôt !

(*Il ouvre sa valise.*)

FILOCHE *et* DE MERCY.

Quel arsenal!

FILOCHE, *à Bayard.*

Je vous admire!

BAYARD, *à de Mercy qui rit.*

Monsieur, dans un instant, tous deux nous allons rire.

ENSEMBLE.

BAYARD.

Je vais vous mettre à la raison,
Mon jeu, monsieur n'est pas risible,
Car je suis un homme invincible,
Si vous voulez une leçon,
Je vais vous la donner terrible.

FILOCHE.

Lui parler de cette façon!
C'est vraiment incompréhensible.
Mais qui l'aurait cru si terrible?
Pour lui donner une leçon,
Ce doit être un homme invincible.

DE MERCY.

Eh! quoi me mettre à la raison!
Vraiment la chose est trop risible;
Je veux de vous, homme invincible,
Je veux bien prendre une leçon,
Mais je ne la crois pas terrible.

LOUISE.

Il veut le mettre à la raison,
Voyez comme il est irascible !
Moi qui le croyais si paisible !
Pour parler de cette façon,
Ce doit être un homme terrible.

LES DOMESTIQUES, *accourant avec des armes.*

Quel est ce bruit ? — Capitaine,
Avez-vous besoin de nous?

FILOCHE.

En ces lieux qui vous amène!
A l'instant retirez-vous.

LES DOMESTIQUES, *en se retirant.*

Quel est ce bruit dans la maison?
Vraiment, c'est incompréhensible ;
Il s'y passe, c'est bien visible,
Nous en avons tous le soupçon,
Quelque chose de bien terrible.

(*Ils sortent.*)

FILOCHE, *à Bayard.*

Pour mieux écarter le soupçon,
Venez, Bayard, dans ma demeure.

BAYARD, *à de Mercy.*

Pour vous donner votre leçon,
Je vais revenir tout à l'heure.

DE MERCY.

A bientôt, sans barguigner.

BAYARD.

Ici, même.

DE MERCY.

Nous allons nous aligner.

BAYARD.

Joie extrême!
A bientôt!

DE MERCY.

A bientôt!
Il le faut!

FILOCHE, BAYARD *et* DE MERCY.

A bientôt.

(Filoche et Bayard sortent.)

SCÈNE XVI

DE MERCY, LOUISE.

(Louise s'assied sous l'arbre et travaille à sa broderie.)

DE MERCY, à part. Comme il y va !

LOUISE. Je n'y comprends rien, mais à quel propos vous a-t-il ainsi cherché querelle ?

DE MERCY. Que sais-je !.. Un mot dont je m'étais permis de rire, je crois...

LOUISE. Il paraissait si doux, si paisible.

DE MERCY. Il ne faudrait pas le juger sur le contenu de sa valise... venir ici avec des sabres et des pistolets !... C'est un homme de précaution !

LOUISE. Je ne veux pas l'épouser... un duelliste ! grand Dieu !

DE MERCY. Le fait est qu'avec un mari comme celui-là vous n'auriez jamais un moment de repos... Eh puis, croyez-moi, il ne serait pas bon pour Monsieur votre père d'avoir un gendre aussi querelleur... Au contraire, il lui en faudrait un, ami du repos, d'humeur paisible, et dont la société douce et tranquille calmerait ses instincts belliqueux.

LOUISE. C'est vrai.

DE MERCY. Il lui faudrait un gendre qui, orphelin, sans famille, le considérerait comme son père, ne vous éloignerait pas de cette maison où vous êtes née et dont vous êtes la joie et l'ornement.

LOUISE. Hélas! je ne le connais pas celui dont vous me parlez!...

DE MERCY. Si, Mademoiselle, vous le connaissez...Celui-là ne vous a entrevue qu'un instant... comme dans un songe, mais pendant cet instant vous lui êtes apparue, belle, charmante, parée de tant de grâces et de tant d'attraits... et pourtant si simple et si modeste, qu'il a senti pénétrer dans son cœur un amour, qui aurait pu faire le charme de sa vie... mais qui en fera le désespoir!

LOUISE, se levant et laissant échapper sa broderie. Monsieur!

DE MERCY. Oh! ne craignez rien de cet aveu!... Oui, j'ai eu tort... Je n'ai pu rester maître de mon secret... Mais, que vous importe, Mademoiselle!.. (Avec tristesse.) Demain, je serai loin d'ici, et vous ne penserez plus à moi.

LOUISE, baissant les yeux. Monsieur!

DE MERCY. Oh! je sais toute l'aversion que vous avez pour mon uniforme... un militaire cela fume, cela va au café... c'est vrai, mais c'est le désœuvrement et l'ennui qui en sont cause... Après tout, il ne faut pas trop leur en vouloir, ils sont si heureux, en se mariant, de faire à leur fiancée de si légers sacrifices.

LOUISE. Est-il bien certain que vous ne passeriez pas toutes vos soirées au café?

DE MERCY. Moi!.. Mais je n'y vais jamais... je reste toujours chez moi.

LOUISE. Vraiment?.. Et qu'y faites-vous donc?

DE MERCY. De la tapisserie.

LOUISE, riant. Ah! ah! ah! ah!... Vous dites cela pour plaisanter?..

DE MERCY. Je parle sérieusement, et, tenez, la preuve, c'est que j'ai là dans ma poche une paire de pantoufles que je fais pour un de mes camarades... C'est la douzième, tous les capitaines du régiment vont bientôt en avoir... La voici.

(Il tire une tapisserie de sa poche.)

DUO.

LOUISE.

Cette tapisserie,
Monsieur, sans flatterie,
Est faite on ne peut mieux ;
Vraiment, je le confesse,
Je n'ai point cette adresse.
Le point est merveilleux.

DE MERCY, *à part.*

Mon Dieu, qu'elle est jolie!
Je n'ai, je le parie,
Jamais vu plus beaux yeux!...
Beauté, candeur, jeunesse,
Je ressens votre ivresse,
O pouvoir merveilleux !

LOUISE.

Reprenez votre ouvrage,
Il est fait à ravir.

DE MERCY.

Hélas ! je vais partir !
Mais votre douce image,
Dont mon cœur s'enivra,
En tous lieux me suivra!

LOUISE.

Pourquoi partir ?... Restez encore

DE MERCY.

Eh quoi ! c'est vous qui m'en priez ?

LOUISE.

Vous aviez dit que vous m'aimiez ?

DE MERCY.

De tout mon cœur je vous adore.

LOUISE.

Eh ! bien, de votre affection,
Oui, qu'une promesse m'assure.

DE MERCY.

Laquelle ?

LOUISE.

Devinez.

DE MERCY.

Je jure
De donner ma démission.

(*Louise lui tend la main, que de Mercy baise.*)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

DE MERCY.

C'est elle qui m'en prie,
Quittons l'infanterie,
Habitons ces beaux lieux.
(*A part.*) O charmante maîtresse !
Je te verrai sans cesse,
Quel bonheur radieux !

LOUISE.

C'est moi qui vous en prie,

Quittez l'infanterie,
Ici vous serez mieux.
(*A part.*) J'ai reçu sa promesse;
Je pourrai, douce ivresse,
Toujours vivre en ces lieux.

DE MERCY. O mademoiselle, que je suis heureux !

LOUISE. Mais, d'abord, obtenez le consentement de mon père.

DE MERCY. Je cours le lui demander.

LOUISE. Mais ce duel ?

DE MERCY. Soyez sans inquiétude... Monsieur Bayard me fera des excuses.

LOUISE. Il faut être prudent. Un homme qui voyage avec des sabres et des pistolets !

DE MERCY. Le voici.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, BAYARD.

BAYARD, à Louise. Ah ! Mademoiselle !... Monsieur votre père est dans l'admiration !... Il m'a donné à entendre... (à part.) L'affaire est conclue... Cent mille francs et le trousseau. (A de Mercy.) Capitaine, que je vous serre la main, vous venez de me rendre un fameux service.

DE MERCY, retirant sa main. Je vous ai rendu un service ?... Lequel ?

BAYARD. Mais, tout à l'heure, en me permettant...

DE MERCY. Que vous ai-je permis ?... Je ne vous comprends pas, Monsieur.

BAYARD. C'est trop de délicatesse et je veux faire connaître à Mademoiselle... Oui, Mademoiselle, c'est à Monsieur que nous devrons notre bonheur... Vous savez que monsieur votre père...

(Louise se lève.)

DE MERCY. Il est inutile de continuer... Vous voyez bien que mademoiselle ne vous écoute pas.

BAYARD. Pardonnez-moi, ce que je dis à mademoiselle ne peut que l'intéresser... Vous savez que monsieur votre père... (Louise se dirige vers le fond.) Mademoiselle!... De grâce!... un seul mot!

LOUISE, d'un air de mépris. Un duelliste!

BAYARD. Par pitié, écoutez-moi!

(Elle sort.)

SCÈNE XVIII

DE MERCY, BAYARD, puis FILOCHE.

BAYARD. Moi, un duelliste!... Grand Dieu! (Poursuivant Louise.) Je vous en conjure, écoutez-moi... Comment? Elle s'en va!... Elle ne se retourne même pas!... Ah! maudite invention!... Et cet abominable Filoche qui veut absolument que nous nous battions, là, sur l'heure...

DE MERCY. Il a raison, autant vider notre petite affaire tout de suite...

BAYARD. Comment! vous aussi!... mais vous savez bien que tout cela n'est que pour rire et que...

DE MERCY. Non, monsieur, la chose est plus sérieuse que

vous ne le pensez... Je vous avais prévenu de ne pas aller trop loin... Vous n'en avez tenu aucun compte.... Mademoiselle Filoche a été témoin de la scène la plus ridicule, la plus inconvenante....

BAYARD. Mais.

DE MERCY. S'il ne s'agissait que de moi... Mon Dieu, cela pourrait peut-être passer, mais j'appartiens à un corps qui se trouve offensé dans ma personne... Mettez-vous à ma place... Enfin, il faut nous battre.

BAYARD. Moi ! me battre avec vous !

DE MERCY. Je ne suis pas si terrible... Qu'ai-je encore eu?... Cinq ou six duels... Il est vrai que je m'en suis toujours assez bien tiré, mais qu'est-ce que cela prouve?...

BAYARD. Ce que cela prouve !... Si vous croyez me rassurer... Songez donc que je suis un homme de plume, que je n'ai jamais tenu une arme de ma vie.

DE MERCY. Mais votre malle en est pleine.

BAYARD. Elles ne sont pas à moi, je les ai prises à monsieur Filoche.

DE MERCY. Ceci est votre affaire.

BAYARD. Mon Dieu ! — Je ne sais plus où donner de la tête... Voulez-vous que je vous fasse des excuses !

SCÈNE XIX

LES MÊMES, FILOCHE.

FILOCHE, *arrivant avec deux sabres d'abordage sous le bras*. Des excuses !... Qui parle ici de faire des excuses ! (*A Bayard.*) Ce

n'est pas vous, je suppose. (Se frottant les mains.) J'ai renvoyé mes domestiques; la grille est fermée... Personne ne peut nous déranger... Vous allez pouvoir tricoter tranquillement avec ces aiguilles-là.

BAYARD, à part en prenant le sabre que lui présente Filoche. Il appelle cela une aiguille !

FILOCHE, bas à Bayard. Dites-moi, ménagez-le un peu.

DE MERCY. Allons, Monsieur, en garde !

FILOCHE, à Bayard. Mais qu'avez-vous donc ? On dirait que vous tremblez...

BAYARD, s'asseyant sur un banc. Je ne sais pas ce que j'ai, mais je ne me sens pas bien... J'aurai mangé trop de pâté de foie gras... le fait est, qu'il était exquis... Où vous fournissez-vous ?

FILOCHE. Chez Chevet.

BAYARD. C'est bien le marchand de comestibles le mieux approvisionné de tout Paris... Dernièrement il avait à sa devanture un brochet long comme cela ; il pesait quarante livres. Cela a été mis dans les journaux.

DE MERCY. Monsieur, quand il vous plaira, je vous attends.

FILOCHE. Oui, oui, il faut en finir.

BAYARD, à part. Je voudrais bien m'en aller ! (Haut.) Quelles sont les conditions du duel ?

DE MERCY. Mais c'est à mort, je présume !

BAYARD. A mort !.. Je le suis déjà !

(Il retombe sur le banc. De Mercy se met à rire.)

FILOCHE, à Baptiste qui entre. Que viens-tu faire ici ?

BAPTISTE. C'est une lettre qui vient d'arriver pour monsieur Bayard... Il y avait dessus très-pressée, alors je me suis dit...

FILOCHE. C'est bien, va-t-en.

BAPTISTE, à part, en s'en allant. Je savais bien qu'il allait se passer des choses !.. quelle maison !...

BAYARD, ouvrant la lettre. C'est de mon père !.. Messieurs vous permettez. (Lisant à part.)

« Mon cher ami,

» Romps vite avec les Filoche, ta cousine Marie vient
» d'hériter de cent mille francs de son vieil oncle Mathieu.
» Tout le monde est dans la joie. Viens vite, on t'attend. »

(A part.) L'oncle Mathieu qui est mort ! Quelle chance!... O ma chère Marie ! (Haut.) Messieurs, une affaire imprévue m'appelle immédiatement à Paris, si vous le voulez bien, nous remettrons la partie à une autre fois.

DE MERCY. C'est impossible.

FILOCHE. Vous ne pouvez pas vous en aller maintenant. Attendez donc.

BAYARD, à Filoche. Est-ce que cela vous regarde ?... De quoi diable vous mêlez-vous ? Vous voulez qu'on se batte... (Lui remettant son sabre.) Tenez, amusez-vous avec monsieur.

FILOCHE. Monsieur, vous êtes un insolent.

BAYARD. Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer... (A part en s'en allant.) Allons reprendre ma chère guitare.

FILOCHE, à Bayard qui s'en va. Vous êtes un lâche et je vous refuse ma fille !

BAYARD, de loin. Gardez-la pour vous. (Filoche veut se précipiter sur lui.)

SCÈNE XX

DE MERCY, FILOCHE, LOUISE, puis BAYARD et BAPTISTE.

DE MERCY, retenant Filoche. Laissez-le tranquille.

FILOCHE. Que je garde ma fille !.. l'insolent !.. Comme si j'étais embarrassé de trouver un gendre...

DE MERCY. Ah ! Monsieur, dites un mot et je deviens le vôtre.

FILOCHE, à Louise. Quoi !.. Tu consentirais ?...

LOUISE, baissant les yeux. Mon père, j'obéirai à votre volonté.

FILOCHE, Mais je suis enchanté que tu l'épouses... Un capitaine-adjudant-major !

DE MERCY. Je ne le serai plus ; je demande ma démission.

LOUISE. Oui, mon père, nous vivrons ici près de vous, nous ne vous quitterons jamais.

FILOCHE. J'aurais préféré qu'il restât militaire... Il serait devenu colonel. Te vois-tu à la tête d'un régiment !...Quand nous serions entrés au jardin des Tuileries, les sentinelles nous auraient présenté les armes... Présentez armes ! une... deux...

(Il fait le mouvement de présentez armes.)

DE MERCY. Je n'ai pas tant d'ambition... Je me contenterai d'être commandant des sapeurs-pompiers de Château-du-Loir...

FILOCHE. Touchez-là... Le soir au coin du feu je vous ra-

conterai mes campagnes de 1830 à 1848, époque où le renversement de l'ordre social amena le licenciement des compagnies...

LOUISE, à de Mercy. Et votre régiment qui part demain ?

DE MERCY. Je vais demander un congé illimité au colonel.

FILOCHE. Et dans quinze jours la noce.

FINALE.

Quel bonheur ! quelle ivresse !
Nous allons-nous } unir.
Vous allez-vous }
S'aimer, se voir sans cesse !
Ah ! quel doux avenir !

LOUISE.

Entendez-vous dans le lointain ?...

DE MERCY.

Oui, c'est le son d'une guitare.

FILOCHE.

C'est mon homme de ce matin...
Courons, que de lui l'on s'empare.

LOUISE, *retenant Filoche.*

De grâce, mon père, restez.

(*Bas à de Mercy*).

C'est monsieur Bayard. (*Haut.*) Ecoutez !

BAYARD, *derrière le théâtre.*

Marie, ô mes amours !
Mes charmantes amours !
Je t'aimerai toujours,
Ma brune !...

C'est pour toi, seulement,
Que j'irai, tendre amant,
Regarder, en chantant,
La lune !
Tra la la la, tra la la la...

LES DOMESTIQUES, *amenant Bayard, dans le costume de la scène première.*

Oui, c'est lui,
C'est bien lui,
C'est l'homme à la guitare !...

BAYARD, *il cache sa figure dans son manteau.*

Laissez-moi donc.

FILOCHE, *forçant Bayard à se montrer.*

Bayard
L'aventure est bizarre.
A nous deux, mon gaillard.

LOUISE.

Pardonnez-lui, mon père !

FILOCHE.

Je le veux bien, et pour te plaire
Je l'invite à ta noce.

BAYARD.

(*A part*). Attends-moi. (*Haut.*) Merci.

(*A Louise*).

Vous épousez un militaire ?

LOUISE.

Vous le voyez.

BAYARD.

Je crains pour vous.
Ils mangent tous leur patrimoine.

DE MERCY.

Vous vous trompez, rassurez-vous.
« *L'habit ne fait pas le moine.* »

FINALE.

Quel bonheur ! quelle ivresse !
Il faut nous réjouir !
Buvons, chantons sans cesse,
Livrons-nous au plaisir !...

FIN DE L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE.

IL NE FAUT PAS

METTRE TOUS SES OEUFS...

COMÉDIE-PROVERBE EN UN ACTE

PERSONNAGES :

DURAND.
MADAME DURAND.
LOUISE.
LUCIEN.
DUREMÈRE.
BAPTISTE.

La scène se passe à Paris, chez M. Durand

IL NE FAUT PAS METTRE

TOUS SES ŒUFS...

Le théâtre représente un cabinet richement meublé.

SCÈNE PREMIÈRE

BAPTISTE, DURAND.

BAPTISTE, *il apporte à déjeuner sur un plateau.* Si Monsieur veut déjeûner ?

DURAND. Merci, je ne prendrai que du thé.

BAPTISTE. Monsieur serait-il incommodé ?

DURAND. Mon dîner d'hier n'a pas bien passé.

BAPTISTE. Monsieur aura peut-être trop mangé?

DURAND. Nullement, Baptiste. C'était un dîner sans cérémonie... Je n'ai mangé que du jambon, de la perdrix aux choux, deux ou trois tranches de pâté de foie gras, la carcasse d'une excellente dinde truffée, la moitié d'un homard, je ne sais plus quoi encore... et je n'ai certainement pas bu plus de deux bouteilles de Bourgogne et une de Champagne... Tu vois bien que ce n'est pas cela qui peut m'avoir...

BAPTISTE. Au contraire !... Ah ! monsieur !... Tenez, moi, je me porte mieux que vous, n'est-ce pas? Eh bien, si j'avais avalé la moitié de tout ça... je serais en ce moment en route pour le royaume des taupes.

DURAND. Ah! ça, Baptiste,vous savez que je ne vous ai pris à mon service qu'à la condition que vous seriez toujours gai et de bonne humeur... Depuis quelque temps vous paraissez l'oublier... vous avez une mine allongée, et surtout une façon de vous exprimer!...

(Il déjeune.)

BAPTISTE, derrière sa chaise. Comment Monsieur veut-il que j'aie l'air joyeux?... Monsieur sait cependant bien que je viens tout récemment de perdre un oncle qui n'a rien laissé après lui... Ce que c'est pourtant que de nous !... Le bonhomme avait à peu près l'âge de Monsieur : cinquante-sept ans... Il était aussi vert et aussi solide que Monsieur... Qui l'aurait vu, lui aurait donné, — comme à Monsieur, — au moins encore dix ans à vivre... Ah bien, oui ! comptez donc là-dessus! Voilà qu'un beau matin on le trouve raide mort dans son lit... Il est vrai que la veille encore, il avait comme Monsieur...

DURAND, se levant. Va-t'en au diable avec ton *comme Monsieur* !... A-t-on jamais vu un animal pareil!... Donne-moi

ma canne et mon chapeau... Je vais sortir, l'air me fera du bien (A part.) Parbleu, je vais aller chez mon vieux camarade Corselet... M. Duremère, mon futur gendre, arrive aujourd'hui ; il faut que je me régale à dîner d'un pâté de foie de canard... Surtout, n'oublions pas l'œuf de Pâques de Célina... ce bracelet doit être enfin terminé... Et la Bourse ! c'est aujourd'hui la liquidation... Ne manquons pas d'y passer...

(Il sort.)

SCÈNE II

BAPTISTE, puis MADAME DURAND.

BAPTISTE, seul. Il s'assied dans le fauteuil de M. Durand et achève le déjeuner. Ça mange-t-il, ces maîtres !... Et puis quand on vient demander à madame ce qu'on doit faire pour le dîner de la cuisine... (Changeant de voix.) Mais, Baptiste, il doit vous rester encore du bœuf d'avant-hier... vous l'arrangerez avec quelques pommes de terre... (Haussant les épaules.) Si ça ne fait pas pitié !... (Il boit un grand verre de vin.) Hum ! Cela va mieux !

MADAME DURAND, entrant vivement. Eh bien, Baptiste, vous n'avez pas entendu sonner ?

BAPTISTE, se levant, à part. Madame !

MADAME DURAND. Que faisiez-vous donc là ?

BAPTISTE. Moi... madame... Oh ! rien ! une misère, une faiblesse d'estomac qui m'a pris tout à coup... Vous savez,

après le carême... Mais, que madame se rassure, ça ne sera rien.

MADAME DURAND. Que je vous y reprenne, et je vous enverrai vous soigner ailleurs que chez moi... Faites-y attention.

BAPTISTE. Oh ! madame ne voudrait pas !...

MADAME DURAND. Taisez-vous et allez ouvrir.

(Baptiste sort.)

SCÈNE III

MADAME DURAND, puis LUCIEN.

MADAME DURAND, seule. C'est incroyable !... les domestiques se permettent aujourd'hui des libertés...

BAPTISTE, annonçant. Monsieur Lucien Durand !

MADAME DURAND, lui tendant la main. Bonjour, Lucien. Tu n'es donc pas allé à ton ministère aujourd'hui ?

LUCIEN. Si fait, mais je m'en suis absenté un instant pour venir vous apprendre une nouvelle qui va vous faire plaisir.

MADAME DURAND. Laquelle?

(Elle tousse.)

LUCIEN. Vous êtes bien enrhumée !

MADAME DURAND. Ta cousine aussi ; nous avons pris froid toutes les deux, avant-hier, en sortant des Italiens... Il règne un vent dans ce vestibule !... Oh ! c'est peu de chose.

(Ils s'asseyent.)

LUCIEN. Mon oncle se porte bien?

MADAME DURAND. Ton oncle?... Ne m'en parle pas. Il n'est pas plus raisonnable qu'un enfant. Ne s'est-il pas donné hier une indigestion... Ah! quel pauvre homme j'ai là! mon Dieu!

LUCIEN. Est-il ici?

MADAME DURAND. Lui! Est-ce qu'il peut rester tranquille un instant. Il est allé, comme tous les jours, à la Bourse... Je ne sais pas quel métier il y fait; mais, depuis quelque temps, il n'en sort plus... Mais apprends-moi donc ta nouvelle!

LUCIEN. Vous vous rappelez, ma tante, que vous m'avez promis de m'accorder la main de Louise, le jour où je gagnerais trois mille francs à mon ministère...

MADAME DURAND. Sans doute; eh bien?

LUCIEN. Eh bien, ma tante, je les ai enfin, ces bienheureux appointements après lesquels j'ai tant soupiré! Oui, ce matin, il n'y a qu'un instant, mon directeur m'a fait appeler dans son cabinet et m'a annoncé que, sur sa proposition, je venais d'être nommé commis de première classe... Comme vous pensez, je n'ai pu attendre jusqu'à cinq heures...

MADAME DURAND. Pour venir me faire part de ton avancement... je t'en remercie... Tu sais tout l'intérêt que je te porte et combien je souhaitais pour toi cette promotion qui devait... si ton oncle ne s'était tout dernièrement imaginé de donner la main de sa fille...

LUCIEN. Qu'entends-je... Quoi! mon oncle?

MADAME DURAND. Eh! mon Dieu! oui... Ton oncle vient de s'engager, — et cela, sans me consulter, — avec le fils d'un de ses anciens amis, — le docteur Duremère, — un jeune

homme que l'on dit très-bien... Il a la plus belle clientèle de Tours... Nous l'attendons aujourd'hui pour dîner.

LUCIEN. Non, c'est impossible !... mon oncle ne voudra pas briser ainsi tout mon avenir !... mais vous, ma tante, j'ai votre promesse, vous ne m'abandonnerez pas?

MADAME DURAND. Tu sais bien que je n'ai aucun pouvoir sur l'esprit de mon mari.

LUCIEN. Pourquoi me dites-vous cela?... je sais ce qu'il en est...

MADAME DURAND. On voit bien que tu ne connais pas ton oncle... c'est bien le caractère le plus entier !... Oh! mon Dieu, devant le monde... je le sais bien, on le prendrait pour un mouton... mais dans son intérieur !... Il est d'un despotisme !... tu ne peux pas t'en faire une idée !...

LUCIEN. C'est bien, je me retire... jamais je ne me serais attendu...

SCÈNE IV

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE. Mère, la couturière demande à te parler...

MADAME DURAND. J'y vais. (A Lucien.) Tu dînes avec nous?

LUCIEN. froidement. Non, merci.

MADAME DURAND. A bientôt... Viens-tu, Louise?

LOUISE. Oui, mère.

(Madame Durand sort.)

SCÈNE V

LUCIEN, LOUISE.

LOUISE. Bonjour, Lucien.

LUCIEN, froidement. Bonjour.

LOUISE. Ah! ça, qu'as-tu donc?

LUCIEN. Rien.

LOUISE. Si fait, tu as quelque chose, voyons, parle, que t'est-il arrivé? Comment?... tu t'en vas? (Lucien va pour sortir). Lucien?

LUCIEN, s'arrêtant sur la porte. Mademoiselle!

LOUISE. Viens là... non, là... ici... près de moi... bien!

LUCIEN. Que me voulez-vous?

LOUISE. Encore!... Dis-moi donc ce que tu as?

LUCIEN. Pourquoi m'interroger?... vous le savez bien.

LOUISE. En vérité, je ne sais rien... que veux-tu dire?... explique-toi.

LUCIEN. Quoi! ignorez-vous que vos parents viennent d'accorder votre main à un médecin de Tours?...

LOUISE. C'est là ce qui te tourmente?

LUCIEN. Au fait, c'est vrai, j'ai tort... donner sa foi à un ami d'enfance, puis la reprendre parce qu'il se présente un parti beaucoup plus avantageux... il n'y a rien là après tout que de très naturel... ça se voit tous les jours.

LOUISE. La fleurette est mignonne!... Ainsi, voilà l'estime que tu fais de ma promesse?

LUCIEN. Qui m'assure que vous la tiendrez?

LOUISE. Oh rien!

(Elle pleure).

LUCIEN. Louise! pardon!

LOUISE. Laissez-moi.

LUCIEN. Reste, je t'en supplie!

LOUISE. Oh non!... Adieu! je ne veux plus te voir... tout est fini entre nous!

LUCIEN. Tiens, regarde, je suis à genoux.

LOUISE, se rapprochant. Douter ainsi de moi!

LUCIEN. Que veux-tu, je perds la tête.

LOUISE. C'est bien vrai!

LUCIEN. Il y a de quoi aussi... Comment! j'accours ici tout joyeux annoncer que j'ai enfin ma nomination... je m'attends à m'entendre dire ces mots charmants: Louise est à toi... pas du tout, on m'apprend froidement que l'on vient de t'accorder à un je ne sais quel monsieur Duremère...

LOUISE. Et toi, lui as-tu donné ton consentement à ce monsieur Duremère?... Non, n'est-ce pas?... Eh bien, qu'as-tu à craindre?

(Elle lui tend la main que Lucien baise).

LUCIEN. Tu m'aimes donc?

LOUISE, apercevant Baptiste qui entre, elle se dirige vers l'autre porte.

(Baissant les yeux.) Peut-être!

(Elle sort à gauche.)

SCÈNE VI

LUCIEN, BAPTISTE.

BAPTISTE. Comme cela me rappelle mon jeune temps.

LUCIEN. C'est toi! que le diable t'emporte! tu avais bien besoin...

BAPTISTE. Que Monsieur me pardonne... je suis venu interrompre, je le vois, un bien doux entretien. Ah! je sais ce que c'est, j'ai passé par là!... un amour contrarié!... Allez, monsieur Lucien, vous pouvez épancher vos peines dans ce sein-là!...

LUCIEN. Ce pauvre Baptiste!

BAPTISTE. Je ne comprends pas Monsieur et Madame de vous refuser la main de mademoiselle, à vous qu'ils ont élevé, qui êtes comme l'enfant de la maison... pour la donner à un grand Nicodème tout de noir habillé, et qui vous a une figure!... Ah! malheur!

LUCIEN. Ah ça tu l'as donc vu?

BAPTISTE. Il est là dans l'antichambre.... Si Monsieur voulait dire comme moi, je connais mon maître.... — Il en aura bien vite assez de son docteur Duremère, je vous en réponds.

LUCIEN. Mais que lui as-tu donc dit à ce monsieur?

BAPTISTE. Que monsieur Durand était malade, mais là ce qu'on appelle malade, enfin que c'était un homme perdu, quoi!

LUCIEN. Comment, Baptiste, vous vous permettez...

BAPTISTE. Que Monsieur veuille seulement ne pas me démentir, je prends tout sur moi....

LUCIEN, à part. Son idée n'est pas si mauvaise.... mon oncle est un peu poltron...et... (Haut.) Fais donc comme tu voudras.

BAPTISTE. Je vais faire entrer ce monsieur ?

LUCIEN. Prie-le de m'attendre ici, je reviens à l'instant.... le temps d'écrire deux mots à mon sous-chef. Je ne retournerai pas au bureau aujourd'hui.

(Il sort).

SCÈNE VII

BAPTISTE, DUREMÈRE.

BAPTISTE, ouvrant la porte du fond. Si Monsieur préférait attendre dans ce salon ?... mais j'en supplie, Monsieur... que Monsieur n'aie pas l'air devant ces dames de savoir !... Ah ! c'est que voyez-vous si elles venaient à apprendre que Monsieur est aussi mal, elles n'en auraient pas non plus pour longtemps celles-là !

DUREMÈRE, extérieur sévère. C'est bien, je vous remercie.

(Baptiste sort.)

SCÈNE VIII

DUREMÈRE, seul.

Je ne croyais pas que les espérances du côté paternel fussent aussi... (Il tire un carnet de sa poche.) Voyons, continuons notre inventaire...j'ai déjà vu l'antichambre, la salle à manger, maintenant le salon... (écrivant.) « Salon : un meuble composé de six pièces... » (Soulevant une housse.) Cela ne paraît pas trop mauvais... mettons 3,000 « une garniture de cheminée 1,500... glace... » — Elle appartient à la maison. .. Comme il est important de se rendre bien compte de tout avant de conclure un mariage ! Que de choses il faut examiner avant de savoir si on sera heureux !... et je commence à croire que je le serai. Maintenant il ne s'agit plus que de me faire agréer de la jeune personne et surtout de la mère... N'oublions pas d'offrir à celle-ci cet œuf de Pâques que je viens d'acheter chez Boissier, mais surtout n'allons pas nous tromper d'œufs et prendre celui de Célina pour le sien... Ce serait curieux... Cette pauvre Célina, quelle sera sa surprise lorsqu'en ouvrant son œuf elle apercevra le magnifique bracelet que j'y ai mis... C'est le cadeau de l'étrier... Aussi ai-je trouvé ingénieux d'y faire dessiner son nom avec une mèche de mes cheveux dans une guirlande de myosotis... ce n'est rien et c'est charmant !... Quelqu'un !

SCÈNE IX

DUREMÈRE, LUCIEN.

LUCIEN, entrant. Monsieur Duremère, je pense?

DUREMÈRE. Oui, monsieur.

LUCIEN, saluant. Monsieur! (A part.) Quelle figure! (Haut.) Mettez-vous donc là, je vous prie. Mon oncle ne peut tarder à rentrer.

DUREMÈRE. Ah! Monsieur est le neveu...

LUCIEN. De monsieur Durand, oui, Monsieur.

DUREMÈRE. Ma présence ici n'est probablement pas alors un mystère pour vous.

LUCIEN. En effet, Monsieur, j'ai appris....

DUREMÈRE. J'arrive dans des circonstances fâcheuses. Je ne me doutais nullement de ce que vient de m'apprendre le domestique qui m'a ouvert la porte... Il paraît que Monsieur votre oncle ne va pas très-bien.

LUCIEN. Dites plutôt qu'il va très–mal...

DUREMÈRE. En vérité!

LUCIEN. Oh! maintenant c'est fini!.. Heureusement qu'il ne se voit pas s'en aller....

DUREMÈRE. Et connaît-on la maladie?

LUCIEN. Il a une gastrite chronique arrivée à son dernier terme. Tous les médecins l'ont condamné... Mais à le voir on ne se douterait jamais qu'il est aussi mal. C'est ce qui

fait que ma tante et ma cousine se font sur son état une illusion que je ne peux malheureusement pas partager...

DUREMÈRE. Ainsi, la maladie présente des symptômes tout à fait inquiétants?

LUCIEN. Sa tête s'embarrasse facilement... ce sont des indigestions continuelles... Aujourd'hui encore, sans aller plus loin... Oh! Il est perdu!

DUREMÈRE. Mais, mademoiselle se porte bien?

LUCIEN. Hélas, Monsieur! ma pauvre cousine a une santé bien délicate... qui réclame bien des soins et des précautions; il lui faudrait l'air du midi... Elle tient malheureusement de sa mère.

DUREMÈRE. Comment, Madame Durand?

LUCIEN. Est attaquée de la poitrine, oui, Monsieur. Oh! il n'y a aucun remède, c'est héréditaire.

DUREMÈRE, à part. Ah, ça! mais je suis donc dans un hôpital ici!

LUCIEN. Voici mon oncle et ces dames.

SCÈNE X

LUCIEN, DUREMÈRE, M. et MADAME DURAND, LOUISE.

DURAND, à Duremère. Vous voilà donc, enfin! (A madame Durand.) Comme il ressemble à son père! (A Lucien.) Bonjour, Lucien. (Il lui serre la main.)

MADAME DURAND, à Duremère. Pourquoi Monsieur votre

père ne vous a-t-il pas accompagné? Nous comptions sur lui...

DUREMÈRE. Mon père est désolé, Madame, de n'avoir pu répondre à votre aimable invitation, mais avec une clientèle aussi nombreuse que la nôtre, il nous est impossible de nous absenter tous les deux en même temps.

MADAME DURAND. Combien je regrette...

DURAND. Il se porte toujours bien?

DUREMÈRE. Il va assez bien, Dieu merci... Mais vous, Monsieur? (A part.) C'est incroyable! le faciès n'est pas mauvais.

MADAME DURAND. En effet, et ton indigestion?

DURAND. Il y a longtemps qu'il n'en est plus question. (Se frappant l'estomac.) Avec un coffre comme celui-là! (Bas à Duremère.) Oh! Monsieur, comme cela baisse aujourd'hui!

MADAME DURAND, à Louise qui cause avec Lucien. Louise! (Présentant Louise à Duremère.) Ma fille, Monsieur. (Elle tousse.)

DUREMÈRE, saluant. Mademoiselle. (Louise tousse, — à part.) Elle a en effet, comme sa mère, une petite toux sèche qui n'annonce rien de bon.

(On s'assied.)

MADAME DURAND, bas à Louise. Parle-lui donc, on dirait qu'il te fait peur.

LOUISE, de même. C'est un peu vrai. (A part.) Quelle figure!

DURAND, il a pris un carnet et fait des comptes.—A part. Vendu cent *Mobil*... acheté cinquante *Espagnol*, dont dix.

LOUISE, à Duremère. Vous habitez Tours, Monsieur?

DUREMÈRE. Oui, Mademoiselle. C'est une ville agréable.

DURAND, sortant de ses comptes. Mais monotone... c'est toujours la même chose. Parlez-moi de Paris, voilà une ville

pour les surprises et les changements à vue... On habite la rive gauche, un mois après, on ne sait pas comment cela s'est fait, — mais un beau matin on se réveille sur la rive droite... Oh! mais ce n'est rien; nous en verrons bien d'autres dans quarante ans d'ici.

LUCIEN, bas à Duremère. Je vous disais bien qu'il ne se voyait pas s'en aller.

DUREMÈRE, de même à Lucien. Le fait est...

LOUISE, à Durand. Que nous apportes-tu donc là, père?

DURAND. C'est un pâté de foie de canards que j'ai acheté chez mon ami Corselet. (Il met le pâté sous le nez de Duremère.) Sentez-moi cela, Monsieur... Hein! quel parfum!

DUREMÈRE, avec étonnement. Et vous comptez en manger aujourd'hui?

DURAND. Je le crois parbleu bien. (A madame Durand.) A propos, Corselet m'a donné la recette de la sauce indienne qu'on nous a servie hier avec le homard.

MADAME DURAND. Elle était exquise.

(Elle tousse ainsi que Louise.)

DURAND. Il y entre du kari, du gingembre, de la moutarde et un verre de vinaigre.

LOUISE, toussant. Elle était peut-être un peu épicée.

DUREMÈRE, à madame Durand. Pardon, Madame... une simple question... Avez-vous un médecin?

MADAME DURAND. Oui et non... Nous avons un vieux médecin de famille, mais c'est comme si nous n'en avions pas... On ne le voit jamais...

DURAND. Quand on le fait demander, il ne veut seule-

ment pas se déranger ; il nous fait répondre qu'avec des santés comme les nôtres, il n'y a rien à faire.

LUCIEN, bas à Duremère. Vous comprenez.

DUREMÈRE, de même. Les malheureux!

MADAME DURAND, regardant la pendule. Déjà deux heures! et Alexandrine qui nous attend depuis midi pour essayer nos chapeaux ; ils ne seront jamais prêts pour demain... (A Duremère.) Monsieur, vous permettez?

DUREMÈRE. Madame, je vous en prie.

LOUISE. Viens avec nous, tu me donneras ton goût.

MADAME DURAND. Ton cousin ne peut pas nous accompagner... il faut qu'il rentre à son ministère.

LUCIEN. Je n'y retournerai pas aujourd'hui ; je suis tout à vous.

MADAME DURAND, saluant Duremère. Monsieur...

DUREMÈRE. Madame... Mademoiselle !

LUCIEN, bas à Durand. Monsieur va avoir avec vous un entretien sérieux... Du courage, mon oncle, du courage !

DURAND, de même. Que veux-tu dire?

LUCIEN, bas à Duremère. Mon oncle désirerait vous consulter. Devant ces dames, vous comprenez, il n'a pas voulu...

DUREMÈRE. Très-volontiers.

LUCIEN, bas à Durand, en lui serrant la main. Du courage... mon oncle... du courage. (Haut, en sortant, à la cantonade.) Pardon, ma tante, me voici.

SCÈNE XI

DUREMÈRE, DURAND.

DURAND, à part. Si je sais ce qu'il veut dire ! (Désignant un fauteuil à Duremère.) Monsieur !

DUREMÈRE. Après vous, Monsieur.

DURAND. Je n'en ferai rien.

(Ils s'asseyent.)

DUREMÈRE, d'un ton doctoral. L'art de soutenir le moral des malades constitue un des points les plus importants de la pratique médicale... Or, comme la première condition pour exercer sur le sujet une salutaire influence est d'avoir sa confiance... je viens réclamer la vôtre.

DURAND. Ma confiance ?

DUREMÈRE. Oui, puis-je compter que vous vous laisserez entièrement guider par moi, que vous ne ferez rien sans me consulter, sans m'en avoir demandé la permission ?

DURAND. C'est selon. (A part.) Diantre ! comme il y va !

DUREMÈRE. De mon côté, je ferai tous mes efforts, au milieu des exacerbations que je pourrai observer dans le cours d'une maladie qui va m'offrir des phénomènes graves et compliqués, pour être.....

DURAND, à part, pendant que Duremère parle. Que me chante-t-il là ? (Ouvrant un journal que Baptiste apporte.) Voyons un peu ce qu'a fait la Bourse ? (Faisant un bond sur son fauteuil.)

(A part.) Ah!... mon Dieu! quelle liquidation! (Haut.) Sacrebleu! me voilà bien!

DUREMÈRE, s'interrompant. Mon pauvre Monsieur!

DURAND, les yeux sur son journal. Ah! monsieur!... Quelle crise!... C'est terrible!... Hier, ma situation qui était si bonne!... Ah! je suis bien malade!... Je ne sais vraiment pas si je pourrai me faire lever demain!... Ah! voilà mes Gaz qui remontent... Faut-il les garder? Qu'en pensez-vous?

DUREMÈRE. Avec un pareil état de faiblesse, le mieux serait de vous en débarrasser le plus tôt possible.

DURAND. Allons, vous vous y connaissez; on voit que vous avez suivi les cours.

DUREMÈRE, d'un ton emphatique. Ah! Monsieur, on n'arrive pas à cette incroyable sûreté de coup d'œil qui me caractérise (mais dont il ne m'appartient pas de faire l'éloge), sans de longues études. Dieu sait tout ce qu'il en a coûté à mon père! Il est vrai que j'ai fait beaucoup d'opérations avec Bonnet. Que d'obligations je lui dois! Je ne vous le cache pas, je désespère de pouvoir jamais m'acquitter envers lui.

DURAND, à part. Ah! tu as des dettes, toi! C'est bon à savoir! (Haut.) Et combien lui devez-vous d'oblig?

DUREMÈRE, étonné. D'oblig?

DURAND. Oui, d'obligations?

DUREMÈRE. Mais beaucoup.

DURAND. Enfin, à peu près?

DUREMÈRE, à part. Le pauvre homme n'a plus sa tête. (Haut.) Permettez... (Il lui ouvre l'œil et regarde attentivement.) Très-bien, merci. (A part.) Il y a un peu d'anastomose.

DURAND, à part. Qu'est-ce qui lui prend?... Oui, oui, je

comprends, il veut détourner la conversation... Va, mon gaillard, ne crains rien, j'aurai l'œil ouvert sur toi. (Haut.) Oui, je crois que vous m'avez donné un bon conseil... Je suis décidé... il faut en finir... Je veux que l'opération soit faite demain. J'achèterai cent Mobiliers...

DUREMÈRE, à part. Il ne sait plus ce qu'il dit. (Haut.) Vous voulez acheter cent Mobiliers?

DURAND. Ils sont maintenant assez solides, et puis l'opération serait manquée si..,

DUREMÈRE. Mais quelle opération voulez-vous donc qu'on vous fasse?

DURAND. Que l'on vende mes Gaz, parbleu!

DUREMÈRE. Vos Gaz?

DURAND. Oui, mes dix actions de la Compagnie parisienne... Comment! c'est vous-même qui tout à l'heure...

DUREMÈRE. Ah! il est question d'affaires de Bourse... Expliquez-vous donc... je croyais que vous me parliez de votre maladie.

DURAND, étonné. De ma maladie!... De quelle maladie?

DUREMÈRE. De votre gastrite chronique.

DURAND. J'ai une gastrite, moi?

DUREMÈRE. Vous devez le savoir mieux que personne.

DURAND. Voilà la première nouvelle...

DUREMÈRE, souriant. Oh! Monsieur!

DURAND. Comment! là, sérieusement, j'ai une gastrite chronique? Je ne m'en suis jamais aperçu!

DUREMÈRE. Et cette indigestion que vous avez eue encore aujourd'hui!...

DURAND. (Haut.) C'est vrai. (A part.) Je ne me sens pas bien.

DUREMÈRE. Je crains que vous ne vous abusiez un peu trop sur votre état... et comme j'ai la conviction que le premier devoir d'un médecin... (Pérorant.) lorsqu'il est consulté dans un cas aussi grave que le vôtre, est... non pas, comme tant de praticiens se l'imaginent trop communément... d'entretenir chez le malade, à l'aide de grossiers mensonges... une illusion qu'il ne peut partager, mais de lui dire toute la vérité... à moins, toutefois, que cette vérité ne puisse influer d'une manière fâcheuse sur le moral du malade... ce qui arrive presque toujours. Permettez... (Il applique son oreille sur le dos de Durand.) Parlez fort...

DURAND, parlant très haut. Oh! avec moi il n'y a rien à craindre, on peut tout me dire... Vous ne me connaissez pas! On m'apprendrait là, à l'instant, que je suis perdu... cela ne me ferait pas plus d'effet que cela... Tenez... (Il fait un geste). Que voulez-vous, on est philosophe!

DUREMÈRE. S'il en est ainsi... Eh bien... (lui serrant la main). Oui!

DURAND, effrayé (à part). Grand Dieu! Qu'est-ce que j'apprends là! (Haut, d'une voix tremblante.) Ainsi, c'est fini... je n'en ai pas pour longtemps?

DUREMÈRE. Ce n'est pas probable... après cela qui sait!... Tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir... peut-être qu'en vous mettant, dès ce soir, au bouillon de grenouille... Avez-vous là une plume et de l'encre, je vais vous faire une ordonnance.

DURAND, il lui donne ce qu'il faut pour écrire. Et ce pâté?...

DUREMÈRE, écrivant et d'un ton léger. Merci. Savez-vous ce qui arriverait si vous en mangiez seulement une tranche?... Non?... eh bien, je vais vous le dire : Votre face deviendrait

terreuse, votre teint plombé et livide; votre peau aride et sèche... le pouls serait petit, fuyant, misérable!... vous tomberiez dans le marasme, et bientôt après dans un état comateux, au milieu duquel vous passeriez...

DURAND, de plus en plus effrayé, et se tâtant le pouls. Une, deux, trois, quatre... Oh! il est tout à fait misérable! Je suis perdu!

DUREMÈRE, se levant. Pardon si je vous quitte... mais je suis attendu auprès d'une jeune malade bien intéressante...— Voici l'ordonnance... Mon Dieu, que je suis distrait!... j'ai oublié d'offrir à madame cet œuf de Pâques... veuillez avoir la bonté de le lui remettre de ma part... ce sont quelques bonbons... A bientôt, ne vous dérangez pas, je vous prie.

(Il sort).

SCÈNE XII

DURAND, seul.

Que le diable soit de lui... il avait bien besoin... Après tout, c'est dans mon intérêt... Je suis perdu! J'aurais dû m'en douter. Depuis quelque temps j'avais un appétit qui n'était pas naturel... et même maintenant, si je ne me retenais, je crois que je dévorerais ce pâté... non, ce serait un suicide .. ma conscience n'est déjà que trop chargée... O Célina! que de remords n'a pas entraînés après elle la passion platonique, mais funeste, que tu m'as inspirée... C'est qu'elle est si drôlette cette petite danseuse... quelle solidité dans les pointes... quelle légèreté!... Mais à quoi vais-je penser là!...

Il s'agit bien de cela maintenant... j'ai presqu'envie de ne pas lui envoyer son œuf... Oui, mais que faire de ce bracelet où j'ai fait graver son nom en émeraudes... Saperlotte, pourquoi ma femme ne s'appelle-t-elle pas Célina !... Ah ! c'est elle ! Comment la préparer à ma perte, mon Dieu ! Elle va se trouver mal dès le premier mot, elle est si sensible !...

SCÈNE XIII

DURAND, à son bureau, MADAME DURAND.

MADAME DURAND. Sais-tu si le pâtissier est arrivé ?... je suis d'une inquiétude...

DURAND, tendrement. T'ai-je rendue heureuse, mon Isabelle ?

(Il lui tend la main.)

MADAME DURAND. J'ai bien le temps de t'écouter vraiment. Dérange ton fauteuil, il faut que j'ouvre cette armoire.

DURAND, se dérangeant. Ah ! ma pauvre amie !... Que nous sommes peu de chose sur la terre !...

MADAME DURAND. Ah! mon Dieu !... Qu'ai-je fait de mes clefs ? je les avais il n'y a qu'un instant !... Tu ne les as pas vues ?

DURAND, il se remet à son bureau. Il s'agit bien de tes clefs!... Mais regarde-moi donc...

MADAME DURAND. Eh bien ?

DURAND. Eh bien, mon affaire est réglée !

MADAME DURAND. Ah tant mieux! Il y a assez longtemps que cela traîne... Est-ce que tu n'aurais pas dû en finir plus tôt.

DURAND. Au fait!... Comment, madame Durand... ce sont là les sentiments que vous avez pour moi!

MADAME DURAND. Tu ne parles donc pas de ton affaire avec l'architecte?

DURAND. Comprends donc ce que l'on te dit. Il est question de l'état désespéré dans lequel je me trouve...

MADAME DURAND. Tu rêves, je crois. (Cherchant ses clefs.) Où peuvent-elles être? (S'approchant du bureau de Durand.) Ah ça! que fais-tu là? quelle est cette quittance?...

DURAND, à part. Diable! la quittance du bracelet!...

(Il veut la reprendre.)

MADAME DURAND, lisant. « Doit : monsieur Durand, un bra-« celet monté en émeraudes...mille francs!...» Mille francs!... Que veut dire cela?... Je ne l'ai pas vu, ce bracelet, moi?

DURAND, cherchant. Ce bracelet?... Ah! oui... c'était...

MADAME DURAND. Pour votre maîtresse, dites-le donc tout de suite... Est-ce que vous croyez que je ne vous vois pas rougir!

DURAND. Mais, ma chère amie!...

MADAME DURAND. Des mœurs pareilles... un vieillard!

DURAND. Attends donc que je t'explique...

MADAME DURAND. C'est cela, pendant que madame fait des économies, se prive de tout... monsieur se ruine pour des...

DURAND. Mais, Isabelle, écoute-moi donc...

MADAME DURAND. Oh! mais cela ne se passera pas ainsi... Je veux tout savoir... Comment s'appelle cette personne? Où demeure-t-elle? Que fait-elle?... Voyons, parlez!...

DURAND. Isabelle, y songes-tu?... Je n'ai...

MADAME DURAND. Et moi qui avais la naïveté de croire que vous alliez tous les soirs faire tranquillement votre partie au café de la *Régence*.

DURAND. Mais, ma chère Isabelle, écoute-moi donc! je n'ai...

BAPTISTE, annonçant. Monsieur Fabre!

DURAND. Notre notaire?

MADAME DURAND, à Baptiste. Faites entrer dans le petit salon. (Baptiste sort; à Durand). Je reviens à l'instant. Je veux connaître toutes vos fredaines... j'en sais déjà assez pour vous faire interdire.

DURAND. Je ne suis pas...

MADAME DURAND. Vous êtes un!... Je ne veux pas dire ce que vous êtes...

DURAND. Isabelle!

(Madame Durand lui ferme la porte au nez).

SCÈNE XIV

DURAND, seul.

Quelle journée!... Maudit bracelet! comment sortir de là... Voyons si ma fièvre a augmenté. (Se tâtant le pouls.) Parbleu!... Avec de pareilles émotions!... Il n'en faut pas plus pour m'achever!

SCÈNE XV

DURAND, LUCIEN.

LUCIEN. Eh ! bien, mon oncle, comment allez-vous ?

DURAND, d'une voix faible. Ah ! bien mal, mon pauvre Lucien.

LUCIEN. Que me dites-vous là ?

DURAND. Je suis tout simplement un homme perdu !

LUCIEN. Ah !... je vois ce qu'il en est. Vous venez de voir votre nouveau médecin, le docteur Duremère ; c'est lui qui vous aura mis martel en tête. Il n'en fait jamais d'autres...

DURAND. Tu le connais donc ?

LUCIEN. De réputation seulement, Dieu merci !... Il est connu partout pour un extravagant ; personne ne le prend au sérieux. Avec lui on a toujours une gastrite chronique.

DURAND. C'est justement ce qu'il m'a dit !

LUCIEN. Entre nous, il est un peu toqué.

DURAND. Mais alors, je ne suis donc pas malade ?

LUCIEN. Vous ! malade ! (Riant aux éclats). Ah ! mon oncle !... Ah ! ah ! ah ! ah !...

DURAND, naïvement. Mon Dieu... moi... Est-ce que je sais... Je croyais...

LUCIEN, riant toujours. Que c'est bête de rire comme cela ; j'en ai un point de côté.

DURAND, riant aussi. Ah ! ah ! ah ! ah !... As-tu vu la figure que je faisais ? Ah ! ah ! ah ! ah !...

LUCIEN. Ce que c'est que l'imagination !

DURAND. L'animal !... Me faire une peur pareille !.. Heureusement que je suis philosophe.

LUCIEN. C'est ma pauvre cousine que je plains; avec un mari comme celui-là, elle sera toujours malade.

DURAND. Mais, mon cher garçon, je ne suis pour rien dans ce mariage; c'est ta tante qui, malgré toutes mes représentations, a voulu absolument...

LUCIEN. Comment ! c'est elle ?

DURAND. Tu ne la connais pas ; c'est une femme d'un despotisme !

LUCIEN. Vraiment !

DURAND. Elle me traite comme un nègre... Mais il ne sera pas dit que je céderai toujours... Je veux faire ma volonté, au moins une fois dans ma vie. Avant huit jours, Louise sera ta femme.

LUCIEN. Ah ! mon oncle.., que de remerciements !

MADAME DURAND, à la cantonnade. . Merci mille fois de vos renseignements... A l'honneur de vous revoir...

DURAND. Ah ! sacrebleu !... Voilà ma femme qui revient déjà !... Et moi qui oubliais !... Que faire ? Que lui dire ?... Ah !... quelle inspiration ! Lucien ! il faut que tu me sauves la vie ! Voici un billet de mille. Cours vite m'acheter un bracelet monté en émeraudes... tu le mettras dans un œuf de Pâques.

LUCIEN. Comment, mon oncle, vous voulez ?...

DURAND. Mais dépêche-toi donc, malheureux ! (Lucien va pour sortir par la porte du fond.) Pas par là... Grand Dieu !... Tiens, ici, par le petit escalier ; tu le prendras pour revenir. Mais, va donc ! (Il le pousse et ferme précipitamment sur lui la petite porte de gauche. Madame Durand entre par le fond.) (A part.) Il était temps !

SCÈNE XVI

DURAND, MADAME DURAND.

MADAME DURAND. (Elle a aperçu le mouvement de son mari et se précipite du côté de la petite porte.) Comment !... Vous les amenez ici ?... chez moi !... Oh ! c'est trop fort ! (Elle ouvre la porte et sort. A la cantonade.) Remontez de suite, mademoiselle ! Ah ! c'est toi, Lucien ?... Non, rien, une méprise. (Rentrant, à part.) Pourquoi passe-t-il donc par là ?

DURAND. Oh ! Isabelle !... Peux-tu supposer...

MADAME DURAND. Après les turpitudes que vous venez de m'avouer, je vous crois capable de tout, monsieur !

DURAND. Je t'ai avoué quelque chose ? Moi ?... Je ne sais où tu prends cela.

MADAME DURAND. Mais ce bracelet ?

DURAND. Tu ne veux pas m'écouter tranquillement...

MADAME DURAND. Parlez. Voyons quel mensonge vous allez inventer ?

DURAND. Tu m'interromps toujours...

MADAME DURAND. J'attends, Monsieur.

DURAND. Tu te rappelles dans le *Pied de Mouton*, cette danseuse...

MADAME DURAND. Ah !... C'est une danseuse !

DURAND, à part. Allons bon !... Voilà maintenant que j'allais lui avouer... Je ne sais plus ce que je dis... Mon Dieu ! tâchons d'arranger cela... (Haut.) Ecoute-moi donc... Tu sais cette petite qui avait un air si éveillé.

MADAME DURAND. Ah ! il vous faut des airs éveillés à vous !.. Quelle dépravation !

DURAND. Mon Dieu ! laisse-moi donc parler... Enfin, cette brune...

MADAME DURAND. C'est cela, parce que je suis blonde ; ça change.

DURAND. Je ne dis plus rien.

MADAME DURAND. Oh! vous parlerez

DURAND. Tu te rappelles dans le *Pied de Mouton* cette... tu sais bien de qui je veux parler, enfin, celle qui danse un pas de caractère au premier acte...

MADAME DURAND. Eh bien ! après ?

DURAND. Tu te souviens que tu as remarqué le magnifique bracelet d'émeraude qu'elle avait au bras...

MADAME DURAND. Moi !... je n'ai rien remarqué du tout.

DURAND. Comment?... Mais tu as dit que tu n'en avais jamais vu un qui te plût davantage... Comme je voulais te donner un œuf à surprise pour tes Pâques, j'ai fait demander à cette petite l'adresse du monsieur qui avait été assez généreux pour...

MADAME DURAND. Si c'est pour moi que tu as acheté ce bracelet, tu dois l'avoir là.

DURAND. Sans doute, il est là dans mon secrétaire... Mais

comprends-tu qu'un homme soit assez bête pour donner un tel bijou à une pareille créature... car elle n'a rien pour elle, cette fille-là... tout au plus la beauté du diable.

MADAME DURAND. Eh bien ! ce bracelet ?

DURAND. Que les femmes sont curieuses ! Non, non ! ce soir à dîner.

MADAME DURAND. Non, à l'instant. Voyons, Monsieur, ce bracelet !

DURAND, *à part*. Et Lucien qui ne revient pas !

MADAME DURAND. Ouvrez donc ce secrétaire.

DURAND. Que je suis étourdi !... je ne me rappelais plus que je l'avais porté ces jours-ci chez le bijoutier pour changer quelques pierres qui n'étaient pas assez belles... On me l'a bien promis pour ce soir. Oh ! tu vas être bien surprise...

MADAME DURAND. Où demeure ce bijoutier ?

DURAND. Tu dois voir cela d'ici. C'est celui qui est au coin de la rue de Richelieu et du boulevard... Comment s'appelle-t-il donc ?

MADAME DURAND. Vous voulez parler de Janisset ?

DURAND. Justement.

MADAME DURAND. C'est bien. (*Elle sonne.*) Baptiste !

BAPTISTE, *entrant*. Madame !

MADAME DURAND. Allez immédiatement chez Janisset...Vous savez ce bijoutier où je vous ai envoyé l'autre jour. Vous demanderez le bracelet que monsieur...

DURAND. Eh non !... il est inutile d'y aller. Je me rappelle qu'on me l'a rapporté hier.

MADAME DURAND. C'est bien, Baptiste.

BAPTISTE. Pardon, Madame, mais le pâtissier vient d'arriver ; il apporte la note de madame.

MADAME DURAND. On passera payer.

(Pendant que madame Durand a le dos tourné et parle à Baptiste, Lucien entr'ouvre la petite porte.)

DURAND, à part. C'est lui !

LUCIEN, bas à Durand, en lui remettant un œuf enveloppé. Le voici... il est dans l'œuf !

DURAND. Enfin !... Je respire !

(Il pousse Lucien dehors, ferme la porte et met l'écrin dans sa poche.)

MADAME DURAND, se retournant vivement. On vient d'ouvrir cette porte?

DURAND. Je ne sais pas, je n'ai rien vu.

MADAME DURAND. Comment!... là !... tout à l'heure !...

DURAND. Vraiment ! ma pauvre femme, je crois que tu perds la tête.

MADAME DURAND. J'ai cru entendre... mais il ne s'agit pas de cela, trouverez-vous enfin ce bracelet ?

DURAND. Mon Dieu un peu de patience... Tâchons donc de nous rappeler... (Cherchant.) Ce matin je suis allé acheter un œuf pour l'y mettre... (Riant.) Ah ! ah ! ah!... Tu ne devinerais jamais où il est — dans ma poche!... Le voilà... Non, ce n'est pas ça, celui-là... ça c'est l'œuf que monsieur Duremère m'a chargé de te remettre... Quelques bonbons... Il veut te faire sa cour...

MADAME DURAND. Voyons, montre donc ? (Elle ouvre l'œuf et aperçoit le bracelet.) A Célina ! Elle s'appelle Célina !... Le malheureux !

DURAND. Mais ce n'est pas le mien... le mien le voici !

(Il tire l'œuf qu'il destinait à Célina.)

MADAME DURAND. Un autre !... Ah ! ça, mais vous pondez donc ! (Ouvrant l'œuf.) A Célina... toujours à Célina.

DURAND, à part. Bon ! .. Il manquait plus que cela ! Ah ! sapristi ! le diable s'en mêle !... (Haut.) Ces œufs-là n'ont jamais été à moi !... Je les renie ! Ce sont ceux de monsieur Duremère... Voici mon œuf à moi... Il est bien plus gros ! on les reconnaît tout de suite les miens.

MADAME DURAND. Encore un !

(Elle ouvre l'œuf.)

DURAND. Y a-t-il Célina sur celui-là hein ?

MADAME DURAND. Et ainsi, c'est monsieur Duremère qui me donne ces bracelets. Il sait que je m'appelle Célina, n'est-ce pas ?

DURAND. Il le suppose... il y en a tant de Célina ! Enfin ce qu'il y a de bien certain c'est qu'ils ne sont pas à moi... Car enfin, raisonne donc un peu... Ce n'est pas un secret entre nous... je porte la perruque... Eh bien, est-ce que j'aurai été en couper une mèche pour... Et encore, est-ce là la couleur de mon couvre-chef... jamais je n'en ai porté de ce blond-là... Ce sont bien là au contraire les cheveux de monsieur Duremère... et la preuve que ces bracelets sont à lui, vois ce D accusateur qui précède le nom de Célina... *Duremère à Célina*... voilà !

MADAME DURAND. Je ne sais si je dois te croire.. Mais... (Désignant l'autre bracelet.) Celui-ci est bien pour moi ?

DURAND. Mais sans doute... Est-ce que je songe à d'autres que toi ! Vraiment ta jalousie n'avait pas le sens com-

mun... Je ne suis pas comme ton monsieur Duremère, moi... j'ai des principes.

MADAME DURAND. A la veille de se marier! Quelle horreur!... Au surplus monsieur Fabre a pris des renseignements sur la position de fortune des Duremère. Ce n'est pas du tout ce qu'on nous avait dit... Le jeune homme passe pour un savant remarquable, mais son père ne lui donne qu'une dot insignifiante. Je crois décidément que nous ferons mieux de donner notre fille à Lucien.

DURAND. Mais, ma chère amie, tu me vois...

MADAME DURAND. Il est inutile de faire des objections. C'est une affaire convenue... Tu rendras ces œufs à monsieur Duremère.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, LUCIEN, LOUISE.

MADAME DURAND, à Lucien en lui donnant le bracelet de Durand. Mon cher Lucien... voici un bracelet pour ta corbeille de mariage.

LUCIEN. Que voulez-vous dire, ma tante?

MADAME DURAND. Je veux dire que sur mes instances, mon mari est revenu sur sa détermination et que nous t'accordons la main de Louise. (A Louise.) Si toutefois tu y consens?

LUCIEN, bas à Durand. Comment c'était pour moi ce bracelet ?

DURAND, de même. Tu ne vois pas que c'est une surprise que l'on voulait te faire.

LOUISE, bas à madame Durand en l'embrassant. Oh ! maman ! Que tu me rends heureuse !

LUCIEN. Ma chère Louise !

(Il lui baise la main.)

SCÈNE XVIII

Les Mêmes, DUREMÈRE.

DUREMÈRE, qui a vu le mouvement de Lucien, à part. Je me suis trompé... Si on allait se douter ! (Haut.) J'aurais dû me faire annoncer, j'arrive un peu à l'improviste...

DURAND. Nullement, Monsieur. (Bas à madame Durand.) Laisse-moi lui parler, je me charge de son affaire... tu vas voir. (Haut à Duremère.) Eh ! bien avez-vous vu votre jeune malade si intéressante. Comment va-t-elle ?

DUREMÈRE. Je l'ai trouvée bien mieux...

DURAND. Alors elle n'est plus au bouillon de grenouille... vous lui avez permis les deux œufs... c'est une très-bonne chose que les œufs... mais on se trompe souvent... vous y avez peut-être ajouté un poulet ?

MADAME DURAND. Que veux-tu dire ?

DURAND. Monsieur me comprend bien... (Bas à Duremère.) Je sais tout, Monsieur... Mademoiselle Célina, rue de Trévise, 7, la troisième porte au fond du corridor à gauche, *Frappez fort*. Voici vos deux œufs... Monsieur.

DUREMÈRE, bas à Durand. Mais je n'en ai qu'un...

DURAND, de même. Deux, Monsieur, deux ! (A part.) Total 2,000 francs, qu'on m'y reprenne... (Haut.) Oui, Monsieur, nous vous exprimons tous nos regrets. Mais nos enfants s'aimaient depuis longtemps, ils ne nous en avaient jamais rien dit. Et c'est seulement tout à l'heure que...

DUREMÈRE, à part. On me met à la porte. (Haut.) Je suis heureux, Monsieur, de pouvoir diminuer vos regrets en vous annonçant que je venais prendre congé de vous.

MADAME DURAND. Ah !.. vous veniez...

DUREMÈRE. Mon Dieu, oui... Je n'aurais pu... les embarras de ma clientèle... Monsieur pourra plus facilement que moi conduire mademoiselle, soit à Nice, soit à Oran... (A Lucien.) Monsieur, je vous recommande Oran, l'air y est d'une douceur !

DURAND. Vous croyez donc que ma fille est poitrinaire ?

DUREMÈRE. Je ne dis pas cela, mais enfin... le tempérament de madame sa mère.

MADAME DURAND. Comment, mon tempérament !... mais je n'ai jamais été malade.

DURAND. Ah ça, vous prenez donc ma maison pour un hôpital ?

DUREMÈRE. Non, mais pour une maison de santé ; et, puisque je ne peux en avoir la clientèle.., j'ai bien l'honneur de vous saluer. (Il sort.)

BAPTISTE, annonçant. Madame est servie ! (Bas à Lucien.) Avais-je raison, Monsieur ?

DURAND. Eh ! bien, puisque nous sommes ici dans une maison de santé, allons boire de la tisane... de champagne. (A part.) C'est égal, on a bien raison de dire qu'il ne faut pas mettre TOUS SES ŒUFS DANS LE MÊME PANIER... ni dans la même poche.

(Ils se dirigent vers la salle à manger, la toile tombe.)

FIN DE IL NE FAUT PAS METTRE TOU SES ŒUFS..

UN

PRINCE ALLEMAND

FANTAISIE

Musique de M. A. PRÉVOST-ROUSSEAU

A

M. A. DELAUNAY

Souvenir de l'atelier

PERSONNAGES :

LISBETH, jeune ouvrière.
BERTHA, son amie.
KELLNER, concierge de la maison.
FRANTZ, inconnu.

La scène se passe à Salzburg, dans le Tyrol, à la fin de la dernière guerre d'Italie (1859).

UN PRINCE ALLEMAND

Le théâtre représente une mansarde.— A gauche, porte d'entrée.— A droite, porte fermée et condamnée.— Au fond, une fenêtre avec des fleurs grimpantes et une petite cage.— Une vieille commode, un coucou, quelques chaises de paille.

SCÈNE PREMIÈRE

KELLNER.

(Costume de cordonnier. Il tient d'une main une paire de bottines et de l'autre un pot de bière.)

(A la cantonade.) *Ia ia... mein gott!... sapperment! — Che fas tescentre!...* (Entrant.) *Si on l'égoudait, on ne bourrait même pas reborder sa bedide ouvrache chez les bradi-*

gues... (1) (Souriant.) —Ah ! je suis chez mes colombes... il n'y a que là que je me trouve bien... elles sont si gentilles ces demoiselles !... Je comprends le chagrin des deux cousins Wilhem et Karl Miller en partant pour la guerre.... « Père Kellner — qu'ils m'ont dit — vous êtes un vieux soldat et un brave homme, veillez sur nos deux fiancées; elles et notre pipe, c'est ce que nous avons de plus cher au monde... » Je crois bien qu'elles sont fidèles, elles ne voient que les Mayer et moi... et mon bête de femme qui est jalouse. (Allant à la porte qu'il ouvre. — A la cantonade.) Choucroute ! (Revenant.) Déposons-là notre pot de bière et ici les bottines de ma petite Bertha !... mein gott !... quel amour de petit pied !

SCÈNE II

KELLNER, BERTHA.

BERTHA. Comment c'est encore vous !... Vraiment, père Kellner, vous êtes insupportable. Lisbeth et moi nous vous avons défendu cent fois de venir ainsi tourner dans notre chambre quand nous n'y sommes pas. Nous ne laisserons plus notre clef chez vous.

KELLNER. Mon cher petit cœur, ne vous fâchez pas... c'être une surprise que je voulais vous faire... une môss de ma bonne bière de Minich...

(1) Ces premiers mots, et quelques autres que nous avons laissés dans le courant de la pièce, peuvent suffire à l'interprétation de ce rôle.

BERTHA. Je vous remercie de votre charmante attention, mon bon monsieur Kellner, je sais combien vous cherchez toujours à nous faire plaisir, mais, là, franchement, vous êtes trop souvent chez nous. — Il n'est pas convenable que madame Kellner vienne ici tous les jours nous réclamer son mari, elle finira par nous en vouloir.

KELLNER, montrant le poing du côté de la porte. Ein altes verrüctes mutterchen !

BERTHA. Vous m'avez donc enfin apporté mes bottines ?

KELLNER. Ia, ia, mon pichon, vous allez voir comme ça vous ira bien.

BERTHA. Non, non, je les essaierai plus tard.

KELLNER. Ce ne sera pas long...(Voulant lui prendre le pied.) Ah ! Quel joli petit pied !

BERTHA. Mon Dieu, laissez-moi donc !... je n'ai pas le temps de badiner, il faut que je me mette à l'ouvrage.

KELLNER. Vous allez travailler aujourd'hui?... un jour de fête comme celui-ci !

BERTHA. Je dois livrer mon fil demain matin... voyez tout ce qu'il me reste à faire... je ne suis pas près d'avoir fini... Ainsi, père Kellner, laissez-moi travailler tranquillement.

(Elle se met à son rouet.)

KELLNER. Ia, ia. — Je vais me mettre sur cette chaise et vous chanter des chansons pour vous amuser.

BERTHA, à part. Comment?... il reste-là !... Il va se mettre à chanter !...

KELLNER. Ecoutez cette petite lieder...

(Il chante.)

La, la, itou,
Laitou
La, la...

BERTHA. En voilà pour toute la journée !

KELLNER, *de même.*

La, la, la, itou...

BERTHA, criant. Père Kellner !...

KELLNER, *de même.*

La, la, la, itou...

BERTHA. C'est à n'y plus tenir. (criant plus fort.) Père Kell ner ! votre femme vous appelle !...

KELLNER, se levant. Mon femme ! je descends...

BERTHA. Oui, oui, dépêchez-vous.

KELLNER. Je reviens tout de suite... A bientôt, mon petit amour !

(Il veut lui prendre la taille, Bertha se sauve. Il sort en chantant).

SCÈNE III

BERTHA, seule.

Que ce père Kellner est donc ennuyeux ! Enfin m'en voilà délivrée !... Ne perdons pas notre temps... (Regardant le cou-

cou). Déjà onze heures ! Lisbeth est bien longtemps à revenir de la messe.., elle sera probablement allée chez les Miller savoir s'ils n'ont pas reçu aujourd'hui des nouvelles de leurs fils... Voilà plus de deux mois qu'ils n'ont écrit, et la guerre continue toujours !... Allons, voilà mon fil cassé, c'est comme dans la chanson de ma grand'mère :

AIR

I

Je filais devant ma chaumière,
Vint à passer un chevalier,
Eperons d'or et baudrier ;
Comme il avait la mine fière !
— C'était un oficier du roi !
Dieu ! comme mon cœur battit vite,
Quand il s'approchera près de moi.
« — Bonjour, me dit-il, ma petite! »
Mais je ne l'écoutais pas,
Et je répétais tout bas :

Refrain.

File, ma mignonne, file,
L'esprit t'en croîtra ;
Puis, si tu deviens habile,
Hermann t'aimera...

(*Elle tourne son rouet*).

Brrr... il t'épousera,
Brrr... le bonheur est là.

II

Il vint s'appuyer sur ma chaise,
Et me tint des propos charmants.
En écoutant ces doux serments,
Je tremblais, mais j'étais bien aise.
Mon fil cassa ! — Dieu, que j'eus peur.
— J'étais fière d'en être aimée !...
Las ! après un mois de bonheur !
Par lui, je fus abandonnée !
Et je compris trop tard, hélas !
Ce que j'avais dit tout bas :

Refrain.

File, ma mignonne, file,
L'esprit t'en croîtra ;
Puis, si tu deviens habile,
Hermann t'aimera...

(*Elle tourne son rouet*).

Brrr... il t'épousera,
Brrr... le bonheur est là

(*Franz derrière la porte condamnée chante le refrain*).

Là !... j'en étais sûre !... Je ne peux pas chanter une seule fois sans qu'il ne m'accompagne... Il est très indiscret notre voisin... Oh ! comme je voudrais le voir !... rien qu'une toute petite fois... Il mène une vie si mystérieuse ! Il ne sort jamais avant que le soleil ne se couche et personne n'a encore pu savoir où il passe la nuit... Madame Mayer, notre voisine, dit qu'elle le voit toujours rentrer au moment où son coq commence à chanter, et qu'il est si pâle, si pâle,

qu'elle assure qu'il revient du sabbat... C'est peut-être bien possible, hier on a trouvé à sa porte un vieux manche à balais à moitié roussi... C'était son cheval de voyage qui l'attendait... Ah! voilà Lisbeth.

SCENE IV

BERTHA, LISBETH.

BERTHA. Eh bien?... Es-tu allée chez les Miller?

LISBETH. Ces pauvres parents sont dans la plus grande inquiétude... Ni Karl, ni Wilhem ne leur ont écrit, et l'on assure qu'on a livré aux Français une grande bataille, où des régiments entiers ont succombé.

BERTHA. Mon pauvre Wilhem!

LISBETH. Il ne faut pas te désoler ainsi, ma chère... Que veux-tu, nous n'y pouvons rien. Faisons comme notre mystérieux voisin, ayons de la philosophie.

BERTHA. Peux-tu parler ainsi, Lisbeth... Notre voisin chanterait-il s'il avait nos chagrins?... à t'entendre, on croirait vraiment que tu n'aimes plus Karl.

LISBETH. Mais lui, m'aime-t-il?... Quelle preuve nous ont-il donnée de leur affection?... Une lettre, une seule, depuis trois mois qu'ils sont partis!

BERTHA. L'ennemi peut intercepter les courriers...

LISBETH. Dis plutôt qu'ils ne pensent plus à nous.

BERTHA. Ne le crois pas, Lisbeth!... mais plutôt un

malheur!... Ah! s'il en était ainsi, que notre mutuelle tendresse nous aide à le supporter.

LISBETH. Que de consolations dans l'amitié!

DUO.

BERTHA, LISBETH.

Sainte amitié, présent si rare,
Tu fais le charme de nos jours ;
Que jamais rien ne nous sépare,
Ensemble il faut vivre toujours !...

BERTHA.

Faisons-nous bon ménage,
Jamais aucun nuage
Ne s'élève entre nous.

LISBETH.

Dans notre voisinage,
Notre bonheur, je gage,
A fait bien des jaloux.

REPRISE.

Sainte amitié, présent si rare, etc.

BERTHA. Ma sœur chérie!

LISBETH. Ma chère Bertha!

(Elles s'embrassent.)

BERTHA. Nos bons voisins doivent être dans la désolation!... Pauvres méres!... Ah! Lisbeth, je n'y tiens plus, je vais aller les voir.

LISBETH. Reviens vite. Tu sais que madame Mayer doit venir nous prendre pour nous mener au Volksgarten.

BERTHA. Vraiment, tu veux y aller?

LISBETH. Dieu me garde d'y manquer!... Tous les beaux messieurs de la ville y seront!... (à part). Qui sait?... Il y sera peut-être, lui!

BERTHA, lui tendant le front. Embrasse-moi donc.

LISBETH, l'embrassant. Chère amie!... Ne sois pas trop longtemps.

BERTHA. Je reviens à l'instant.

(Elle sort.)

SCÈNE V

LISBETH.

Chère Bertha! Quel excellent cœur!... Comme elle est toujours bonne pour moi... Ah! que ne lui dois-je pas pour m'avoir prise avec elle!... Oui, il y aura bientôt trois ans que je vins louer dans l'autre escalier de cette maison, la petite chambre qu'occupe maintenant cet inconnu... je venais de perdre mon pauvre père... j'étais seule au monde!... j'avais beau travailler, impossible de parvenir à payer mon loyer... On me menaçait de me renvoyer... le chagrin s'empara de moi... je tombai malade!... C'est alors que ma voisine, ma bonne Bertha, apprenant ma triste position, m'offrit de demeurer avec elle; et depuis ce jour, je suis si contente, si heureuse, que je ne désire plus rien. Plus rien!... Oh!... si!...

Je sais bien ce que je désire encore ! (Allant vers la porte condamnée). C'est de le voir, lui !... Depuis quinze grands jours qu'il est venu demeurer ici, je ne dors plus, je ne vis plus, je ne pense qu'à lui !... Oh ! que je voudrais donc le voir !... mais là, rien qu'un petit instant... On dit qu'il est si pâle, si pâle !... J'ai beau guetter... impossible de savoir quand il rentre ou quand il sort... Il faut qu'il passe par la fenêtre:.. C'est le diable en personne !... Et dire que... là... dans cette commode est la clef de la porte condamnée de mon ancienne chambre, et que si je voulais !... (On entend dans le lointain la musique de la fête jouer une valse.) Comment, déjà une heure ! Je n'ai que le temps de tresser mes cheveux... Faisons-nous belle, bien belle !... Peut-être sera-t-il à la fête, et puis, quand on est gentille, c'est à qui vous invitera à valser... (Tout en faisant sa toilette.) « — Mademoiselle veut-elle me faire le plaisir » de m'accepter pour cavalier ? — Impossible, mon cher, ma- » demoiselle valse avec moi ! — Vous voulez dire avec moi, » répond un troisième, mademoiselle en a pris l'engagement » à la fête dernière. — Eh quoi ? serait-il vrai ? » On rougit, on baisse les yeux, on semble embarrassée, mais au fond on est enchantée.

TYROLIENNE.

Valse enivrante,
Valse charmante,
Dès que j'entends
Tes accords entraînants ;
Mon pied s'agite,
Mon sein palpite,
Je sens mon cœur
Qui frémit de bonheur !...
A la danse
Qui commence,
Hâtons-nous d'accourir ;

A mon âge,
Je le gage,
Il n'est plus doux plaisir.
Tra la la...

(Frantz passe un billet attaché à une ficelle par la fente en haut de la porte condamnée.)

Mais que vois-je ?... Ce billet !... Oh ! si j'osais lui parler !... Comme le cœur me bat ! (Appelant à travers la porte.) Est-elle pour moi cette lettre ?

FRANTZ, dans la coulisse, d'une voix sombre. Oui, ma bien-aimée !

LISBETH. Quelle voix !... Il m'appelle sa bien-aimée !... Que peut-il m'écrire ? (Lisant.) « Connais-tu l'antique » forêt de Schminertal ? l'hiver, elle est sombre et hantée » d'esprits malfaisants... » Oh ! mon Dieu !... Voilà la peur qui me prend.

SCÈNE VI

LISBETH, KELLNER.

KELLNER, entrant brusquement. Parton, mam'selle Lispeth...

LISBETH, cachant vivement sa lettre. Que voulez-vous ?

KELLNER. Ne vous fâchez pas, mon petit cœur, mon petit trésor chéri.

(Il lui prend la taille.)

LISBETH. Voulez-vous bien finir... Je n'entends pas que vous preniez avec moi ces manières-là... Vous n'avez pas honte !... un homme de votre âge !...

KELLNER. Que vous êtes cruelle !

LISBETH. Enfin, que venez-vous encore faire ici ?

KELLNER. Je vous avais apporté une moss de mon bière de Minich, et...

KISBETH. C'est vous qui avez apporté cette canette ?

KELLNER. Ia, ia, pour boire une chope avec vous... mein ange !

(Il veut lui prendre la taille.)

LISBETH. Père Kellner ! je vais me fâcher !... Voulez-vous bien rester tranquille... Mais voyez-vous ce vieux schuhmacher !...

KELLNER. Ia, ia... je vas me tenir tranquille sur cette chaise et vous chanter une petite lieder.

La, la, la, itou,
Laitou...

LISBETH. Mon Dieu ! quel être insupportable !

KELLNER.

La, la, la, itou...

LISBETH. Voulez-vous bien vous en aller, ou j'appelle madame Kellner.

KELLNER. C'est pon, c'est pon... che m'en fas.

LISBETH. Oh !... mais de suite !... à l'instant !...

KELLNER. Mais, mon pichon...

LISBETH, ouvrant la porte et appelant. Madame Kellner ! venez donc chercher votre mari !

KELLNER. Atieu, bedide saufache !

LISBETH. Allons, dépêchons... c'est impatientant, à la fin !... et remportez votre bière.

(Elle pousse Kellner dehors et se remet á lire.)

KELLNER, rentrant sur la pointe du pied. A part. Une lettre !

LISBETH, lisant. « Connais-tu l'antique forêt de Schminer-
» tal ? l'hiver, elle est sombre et hantée d'esprits malfai-
» sants... »

KELLNER, à part. Connais-tu l'antique forêt de Schminertal ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

LISBETH, apercevant Kellner. Comment ! vous êtes encore là ?... Mais c'est une persécution ! (Appelant par la porte.) Madame Kellner ! madame Kellner !

KELLNER. Che m'en fas, che m'en fas...

(Il sort en laissant son pot de bière sur la commode.)

SCÈNE VII

LISBETH.

Ah ! l'ennuyeux bonhomme que nous avons là ! (Regardant par la porte.) Enfin, cette fois il est bien descendu. (Lisant.) « Connais-tu l'antique forêt de Schminertal ? l'hi-

ver, elle est sombre et hantée d'esprits malfaisants, mais vienne le printemps fleuri, alors on y respire la senteur embaumée des tilleuls, la lune inonde la clairière de ses bleuâtres clartés; le rossignol soupire, et les verghismeinnicht sourient au ruisseau argenté d'un sourire virginal... Ainsi quand tu parus, ô douce jeune fille, mon âme triste et dévastée reprit sous ton pur regard ses parfums et ses doux murmures... Oui, du jour où je t'ai vue pour la première fois, ô ma bien-aimée! j'ai abdiqué l'orgueil de ma race ; un amour insensé s'est emparé de mon cœur... Dis un mot, fais un signe, je brise cette faible porte ; je me précipite à tes pieds, et j'y dépose ma main, ma couronne et mes immenses richesses.

» Signé : Frantz XXIII,

» prince de Oldmackniedersachswersen. »

Un prince !. . c'est un prince !... Ah ! je comprends maintenant cette vie si mystérieuse, ce soin extrême qu'il prend de se dérober à tous les regards... Il voyage incognito et se cache dans cette ville, à cause, comme dit le journal de madame Mayer, de nos complications politiques... Un prince!... et c'est lui qui m'écrit cette lettre!... qui parle de m'épouser ! Si je devenais princesse, toutes les filles de Salzburg en mourraient de dépit... Ouvrons-lui bien vite ! (Elle cherche dans la commode.) La clef est dans ce trousseau... ce doit être celle-ci... Comme je tremble ! (Elle va pour mettre la clef dans la serrure.) Entrez, seigneur ! (Apercevant Bertha. A part.) Bertha ! (Elle cache la clef dans sa poche.)

SCÈNE VIII

LISBETH, BERTHA.

BERTHA. Je viens de rencontrer madame Mayer, elle va venir te prendre... Tous les parents de son mari sont venus la voir... Tu vas te trouver en grande société. Comme tout est tranquille aujourd'hui ; on se sent à l'aise et content... Tous nos bourgeois se dirigent vers le Volksgarten en tenant par la main leurs femmes et leurs enfants... On n'entend plus ces vilains cris de chaque jour, mais : « Bonjour, grand merci, la belle journée ! » Que cette joie contraste avec la douleur des Miller !... Mais qu'as-tu donc ?

LISBETH. Moi ?... rien.

BERTHA. Si fait... tu ne m'écoutes pas... tu es émue, troublée... Parle ! que t'est-il donc arrivé ?

LISBETH. Que veux-tu qu'il me soit arrivé ?... Je ne suis pas sortie d'ici.

BERTHA. Ce n'est pas bien... tu me caches quelque chose.

LISBETH. Tu te trompes, et...

BERTHA. N'en parlons plus, Lisbeth... Ah ! quand on veut savoir les nouvelles du quartier, il n'est tel que de s'adresser à madame Mayer. Elle m'en a appris long sur notre voisin.

LISBETH, *vivement*. Vraiment ?... Que t'en a-t-elle dit ?

BERTHA. D'abord, qu'elle l'a encore vu passer ce matin avant que son coq n'ait chanté... qu'il était plus pâle que

jamais, et si fatigué, mais si fatigué qu'il pouvait à peine se soutenir et manquait de tomber à chaque instant... ensuite, que monsieur le syndic avait donné ordre à ses estafiers, s'ils le rencontrent avant le coucher du soleil, de s'emparer de lui et de le conduire en prison.

LISBETH. En prison!... Quel mystère!... Pauvre prince!

BERTHA. Un prince!... c'est un prince?

LISBETH. Oui, Bertha, un grand prince!... Je ne veux pas avoir de secret pour toi... Tiens, lis cette lettre qu'il vient de me passer pardessus la porte.

BERTHA. Voyez-vous cela!... Je savais bien qu'il y avait quelque chose. (Lisant.) « Connais-tu l'antique forêt de Schminerthal?...

» Signé : FRANTZ XXIII,

» prince de Oldmackniedersachswerden. »

C'est charmant!... Eh bien! que vas-tu faire?

LISBETH. Je ne sais...

KELLNER, en dehors, appelant. Mam'selle Lispeth!

BERTHA. C'est la voix du père Kellner.

LISBETH. Eh bien, qu'y a-t-il?

KELLNER. Tous les Mayer sont en bas qui vous attendent. Dépêchez-vous de descendre!

LISBETH. Quel ennui!... Il n'y a pas moyen de faire autrement, il faut y aller... Ces Mayer sont insupportables!... Viens-tu, Bertha?

BERTHA. Tu sais bien que je ne peux pas sortir... il faut que je livre mon fil demain.

LISBETH. Ce soir je t'aiderai... A nous deux nous aurons bientôt fini... Allons, viens donc.

BERTHA. Non, franchement, je ne le peux pas... Madame Mayer m'a proposé comme à toi de me conduire au Volksgarten... j'ai refusé... j'aurais l'air de ne pas savoir ce que je veux.

LISBETH. Ainsi, tu me refuses?

KELLNER, criant. Mam'selle Lispeth!

BERTHA. Va vite, ne te fais pas attendre.

LISBETH, à part. Elle est bien pressée de me voir partir. (Regardant la porte de Frantz.) Je n'ai rien à craindre, j'ai la clef... C'est égal, je prends un prétexte et je reviens de suite.

SCÈNE IX

LES MÊMES, KELLNER.

KELLNER. Mais, tescentez tonc, mam'selle Lispeth!

LISBETH. Oui, c'est bien, je descends.

KELLNER, à Bertha. Le beau-frère de madame Mayer et son fâmme désireraient bien vous voir. Faut-il leur dire de monter?

BERTHA. Non, non, gardez-vous en bien! (A Lisbeth.) Je les connais, ils ne bougeraient plus d'ici. (A Kellner.) Je descends avec Lisbeth, je vais aller leur souhaiter le bonjour.

LISBETH. Allons, père Kellner, nous sortons... Venez et fermez la porte derrière vous.

(Elles sortent. — Kellner fait semblant de les suivre et rentre aussitôt. — Regardant de tous les côtés.)

Où diable l'a-t-elle mise?... Connais-tu l'antique forêt de Schminerthal... Ce n'être pas un billet d'amour... Ce n'être pas non plus une lettre des Miller... le facteur me l'aurait remise... Enfin je n'y comprendre rien... Ouf! il fait chaud aujourd'hui... j'ai une soif!... Eh, mais! voilà mon moss...

(Il boit.)

Chich gutt... Quelle bonne bière!

CHANSON.

PREMIER COUPLET.

Sous les tilleuls, l'amoureux,
Afin de n'être que deux,
Entraîne sa jeune amante...
Vieux barbon, moi je me dis :
Mieux vaut vider entre amis
Un pot de bière écumante.

(Il boit.)

Mais, suis je donc altéré?... J'ai comme une douzaine d'harengs-saurs dans le gosier.

DEUXIÈME COUPLET.

La fortune et les honneurs
Ne sont que des biens trompeurs,
Ce n'est pas eux que j'envie...
Se bien garnir l'estomac,
Et fumer de bon tabac,
Voilà le but de la vie!

(Il boit.)

C'est drôle, plus je bois, plus j'ai soif!... Ça ne tient rien,

les pots qu'on fait aujourd'hui... dans ma jeune âge, c'était à peu près comme une tonne.

TROISIÈME COUPLET.

Jupin serait vite las
De boire à chaque repas
Le nectar et le champagne,
Si son divin échanson
Lui présentait pour boisson
Notre bière d'Allemagne.

(Regardant dans le pot.)

Il y en a encore un peu.

(Il regarde si personne ne peut l'écouter, et, s'avançant sur le devant de la scène, il s'adresse au public.)

Personne ne peut nous entendre... Je m'en vas vous faire une petite confidence... c'être mon opinion politique...

QUATRIÈME COUPLET.

Ceux qui préfèrent le vin,
Sont des méchants, c'est certain,
Avec eux toujours la guerre...
La paix règnerait, je crois,
Sur la terre, si les rois
Ne buvaient que de la bière!

Mein gott!... cela va mieux!... mais il ne s'agit pas de s'amuser... Il faut se rendre utile à ma petite Bertha.

(Il se met au rouet.)

MADAME KELLNER, dans la coulisse. Kellner ! Kellner ! feux tu tescentre, filain coureur !

KELLNER, ouvrant la porte. Lass nich ruhig !... Ercot ! Picot ! sapperment ! (Il ferme brusquement la porte et se remet au rouet.) Cette fieille bête ne me laissera donc jamais tranquille !

(On frappe à la porte condamnée.)

KELLNER, regardant de l'autre côté. Entrez ! (Il va ouvrir la porte de gauche.) Personne !... Je n'ai donc plus mon tête aujourd'hui ! (Il se remet au rouet.— On frappe encore.— Il se lève et embrouille tout le fil.) Mais le diable est donc ici. (Il ouvre la porte.) Rien ! (Il retourne s'asseoir et cherche à débrouiller le fil.)

MADAME KELLNER, dans la coulisse. Kellner ! faut-il que j'aille te chercher !

KELLNER. Il va ouvrir la porte, et dans sa colère il renverse le rouet, les chaises et casse son pot de bière. Criant : Veux-tu te taire, vieille saboche ! (Il ferme la porte.) Oh ! la vilaine cicogne ! (On frappe.) Entrez !

FRANZ, chantant derrière la porte condamnée.

Pourquoi, ma bien-aimée,
Laissez-vous
Cette porte fermée
Entre nous ?...
Vous avez ma promesse
Et ma foi,
Je vous ferai princesse,
Ouvrez-moi !
Pourquoi donc vous défendre
longtemps,
Je serai le plus tendre
Des amants.

Croyez-moi, je vous aime
Comme un fou :
Otez à l'instant même
Le verrou !

KELLNER. Comment ! c'est ce méchant oiseau de nuit ! — Voulez-vous bien vous taire, grand suborneur !... Je suis le protecteur de mam'selle Lisbeth et de...

FRANTZ, dans la coulisse. Vivement. Ah ! c'est Lisbeth, qu'elle s'appelle !

KELLNER. Et de mam'selle...

(Bertha entrant sur ce mot.)

SCÈNE X

KELLNER, BERTHA.

BERTHA. Comment !... Encore vous ?... Mais vraiment, père Kellner, vous êtes terrible !... Grand Dieu ! que vois-je !... Que veut dire ce désordre ?...

KELLNER. Oh ! mon amour !... Tenez-vous bien sur vos gardes !...

BERTHA. Et mon fil qui est tout mêlé !... C'est désolant !

KELLNER. J'ai un grand secret à vous apprendre !

BERTHA. Non, non, je ne veux rien savoir : allez-vous-en !... Vous êtes un vilain !... M'avoir mis mon fil dans cet état !

KELLNER. Pardonnez-moi, ma petite colombe chérie.

BERTHA. Je ne suis plus votre colombe... Sortez! sortez vite!... Que je ne vous voie plus!...

KELLNER. Mais écoutez donc mon secret...

BERTHA. Non, je n'écoute rien... Allons, sortez!

KELLNER. Ah! mein ange! si vous saviez ce que je vais vous apprendre!

BERTHA, ouvrant la porte et appelant. Madame Kellner, venez donc chercher votre mari.

KELLNER. Je m'en vas, mein Gott! je m'en vas.

(Elle le pousse dehors.)

SCÈNE XI

BERTHA, seule.

Que ce père Kellner est donc ennuyeux!... Que de temps perdu!... Il m'a fallu conduire jusqu'au bout de la rue tous les Mayer, et voilà mon fil tout mêlé! (Elle débrouille le fil.) Quelle aventure!... Il n'y a pas à en douter, c'est un prince! Lisbeth a de la chance... Mais où a-t-il pu la voir!... Elle est gentille... Mais je ne suis pas mal non plus... S'il m'avait rencontrée avant elle, il aurait pu m'en écrire tout autant... (Un silence.) Ce n'est pas que j'y tienne, au moins!... Je serai aussi heureuse avec mon cher Wilhem que Lisbeth avec son prince... Ne pensons plus à tout cela et mettons-

nous à l'ouvrage. (Elle s'assied devant son rouet.) Après tout, rien ne prouve que cette lettre soit pour elle... Elle peut m'être tout aussi bien adressée... Mon Dieu... si je voulais, il ne tiendrait qu'à moi de m'en assurer... Mais, à quoi bon?... je ne l'aimerai jamais... Mon cœur ne m'appartient plus... (Rêvant.) Être une grande dame ! une princesse !... quel honneur !... Mon vieux père habiterait dans mon château... le dimanche je donnerais des fêtes dans mon parc, où viendraient danser toutes mes amies ; je tâcherais de trouver un prince pour Lisbeth... Oui, mais Wilhem ?... Eh bien ! je prierais l'empereur, mon beau-père, de le nommer feld-maréchal, et je le marierais à une des belles demoiselles de la cour... C'est cela... tout le monde ainsi serait heureux.

FRANTZ, frappant à la porte. Mais ouvrez donc, ma bien-aimée !

BERTHA. Ma foi, je n'y tiens plus, ouvrons-lui bien vite. (Allant à la commode.) Autant que je m'en rappelle, la clé doit être dans ce trousseau ; mais quelle est-elle ? Il y a si longtemps que l'on ne s'en sert plus... (Allant voir à la serrure.) Ce doit être celle-ci. « Entrez, seigneur. » (Apercevant Lisbeth —A part.) Lisbeth ! (Elle cache la clé dans sa poche.)

SCÈNE XII

BERTHA, LISBETH.

LISBETH, à part. Me voilà débarrassée des Mayer ; maintenant, tâchons d'éloigner Bertha...

BERTHA, à part. Si je pouvais trouver un moyen pour éloigner Lisbeth... Le prince ne voudra jamais se déclarer devant nous deux. (Haut.) Comment ! tu es déjà revenue, Lisbeth?

LISBETH. Oui, grâce à Dieu ! Il y a un monde à cette fête!... une poussière!... On y fait un vacarme! — C'est à n'y pas tenir !...

BERTHA. Et les Mayer ?

LISBETH. J'ai bien cru que je ne parviendrais jamais à m'en délivrer... les enfants s'étaient accrochés à ma robe, madame Mayer s'était emparée de mon bras et ne cessait de me répéter : « Ne nous quittons pas, ou nous ne pourrions plus nous retrouver. » Ce que voyant, je les ai tous mis sur des chevaux de bois, et quand la manivelle s'est mise à tourner, j'ai pris mon vol, et me voilà.

BERTHA. Tu as eu tort, ces braves gens vont être inquiets... ils te chercheront partout...

LISBETH. Eux !... Tu ne les connais pas, ma chère!... Ils sont en train de manger tranquillement leur sauerkraüt dans quelque bierhaüs, où toute la soirée ils vont s'emplir gravement de plus de bière que nous ne buvons d'eau dans un mois.

BERTHA. Es-tu moqueuse !

LISBETH. Dis-moi ?... et lui, tu ne l'as pas entendu ?

BERTHA. Non.

LISBETH. J'ai réfléchi à sa lettre, je suis bien embarrassée... Que ferais-tu à ma place?

BERTHA. Moi ?... je ne lui répondrais pas, et je me garderais bien surtout de lui ouvrir.

LISBETH. C'est ce que j'ai envie de faire.

(Un moment de silence).

BERTHA. Tu ne retourneras pas au Volksgarten?

LISBETH. Je le voudrais bien, mais je suis réellement trop lasse... tu devrais y aller, toi... je suis certaine que tu t'y amuserais beaucoup. La fête est charmante... il n'y a ni trop de monde, ni trop de bruit... ça à l'air de se passer en famille.

BERTHA. Ce n'est pas ce que tu disais tout à l'heure.

LISBETH. Si cela t'ennuie d'y aller seule, je t'y accompagnerai.

BERTHA. Non, tu me ferais aller sur les chevaux de bois.

LISBETH. Voilà qui est aimable !... Oh, va, je sais bien pour quoi tu reste, mais je ne lui ouvrirai pas.

BERTHA, se levant. Que veux-tu dire?

LISBETH. Tu me comprends bien.

BERTHA. Nullement, explique-toi !

LISBETH. Tu es jalouse de cette lettre qu'il m'a écrite.

BERTHA. Rien ne prouve que cette lettre soit pour toi.. il ne nous nomme ni l'une ni l'autre...

LISBETH. Cependant je...

BERTHA. Elle peut très bien m'être adressée.

LISBETH. A toi?

BERTHA. A moi !

LISBETH. Il m'est facile de vous confondre, je vais ouvrir.

BERTHA. Moi de même! et cette clef...

LISBETH. Cette clef.

(Elles tirent chacune une clef de leur poche).

BERTHA. L'aventure est étrange, (faisant la révérence). Ouvrez, Mademoiselle.

LISBETH, même jeu. Après vous, mademoiselle !

BERTHA, même jeu. Je n'en ferai rien, mademoiselle

LISBETH, essayant la clef. Ma clef n'entre pas !...

BERTHA, de même. Ni la mienne non plus !

(Elles cherchent dans la commode et bousculent leurs effets).

LISBETH et BERTHA. Impossible de la trouver.

FRANTZ, *derrière la porte.*

Pourquoi, ma bien-aimée,
Laissez-vous
Cette porte fermée
Entre nous ?
Vous avez ma promesse
Et ma foi :
Je vous ferai princesse,
Ouvrez-moi.

LISBETH. Que Votre Altesse nous pardonne si nous ne lui ouvrons pas, mais nous ne pouvons pas trouver la clef.

FRANTZ. Eh quoi ! c'est vous qui parlez ainsi, je ne puis croire à mon bonheur.

BERTHA, s'avançant vers la porte. Pardon, monseigneur, mais nous sommes deux.

LISBETH. L'une est charmante...

BERTHA, vivement. Et l'autre est belle.

FRANTZ. Lisbeth est le doux nom de celle que j'adore !

LISBETH, avec joie. C'est moi.

BERTHA, tristement. C'est elle !

FRANTZ, *chantant sur la guitare.*

Quand la nuit étendra ses voiles

Au Volksgarten je vous attends ;
Nous regarderons les étoiles,
Ces seuls témoins de nos serments.

LISBETH. Vous le voyez, c'est moi qu'il préfère.

BERTHA. C'est qu'il ne m'a pas encore vue ! dès qu'il me connaîtra...

LISBETH. Vous riez, ma chère, vous ! épouser un prince!... Regardez-vous donc un instant dans cette glace.

BERTHA. Quelle insolence ! C'est ainsi que vous me remerciez de tous mes bienfaits !...

ENSEMBLE.

BERTHA.

Quelle perfidie !
Quelle calomnie !
Quoi !... c'est une amie
Qui tient ce discours ?
Ma peine extrême
Et pourtant, de même,
Mon cœur toujours l'aime,
L'aimera toujours.

LISBETH.

Quelle jalousie !
O méchante amie !
A toi, de la vie,
Je n'aurai recours !
Voyez, comme elle m'aime.
Sa rage est extrême,
Mais à l'instant même,
Je pars pour toujours.

BERTHA, *à Lisbeth qui s'en va.*

Vous partez donc ?

LISBETH.

Je veux sur l'heure
Abandonner votre demeure.

BERTHA.

Eh quoi ! vous partez sans regrets ?

LISBETH.

Vous me reprochez vos bienfaits !

BERTHA.

O ma Lisbeth, je t'en supplie,
Ne quitte pas ces lieux !

LISBETH.

Non, vous n'êtes plus mon amie,
Je vous fais mes adieux !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*Lisbeth sort.*)

SCÈNE XIII

BERTHA, seule.

Lisbeth ! ma sœur !... Elle s'en va !... elle ne se retourne même pas !... L'ingrate !... et moi, qui la suppliais de rester... Oh ! c'est mal, c'est bien mal !... Ce soir, à la fête...

elle va le voir... lui parler... il se laissera séduire par sa coquetterie... Comme elle fera sa fière... Non, non, c'est impossible!... je veux aller au Volksgarten! Je suis plus jolie qu'elle, chacun le dit... le prince n'hésitera pas, il me donnera la préférence... Mettons notre plus belle toilette. (Elle cherche dans la commode). Eh mais! je ne me trompe pas! .. Oui... voilà bien la clef... Dire que nous l'avons cherchée si longtemps et qu'elle était là!... Je vais donc pouvoir lui ouvrir! (Elle aperçoit un bouquet fané qu'elle prend). Le bouquet de Wilhem!

ROMANCE.

Roses fanées,
Roses des bois,
Fleurs bien-aimées,
Je vous revois!

Pauvres fleurs, humble parure,
Que Wilhem à ma ceinture,
En partant voulut placer;
Pour lui, recevez ce baiser...

(*Elle porte le bouquet à ses lèvres.*)

Chaque rose exhale encore
Le parfum de nos beaux jours!
Wilhem! reviens, je t'adore!
Toi seul sera mes amours!

Roses fanées,
Roses des bois,
Fleurs bien-aiméés,
Je vous revois!

(*Elle s'assied dans le fauteuil.*)

Cher Wilhem! — Mais pourquoi,
Malgré moi,

Se ferme à la lumière
Ma paupière!

(S'endormant.)

Chaque rose... exhale encore...
Le parfum... de nos beaux jours !
Wilhem ! reviens, je t'adore...
Toi... seul... sera mes amours!

SCÈNE XIV

BERTHA, endormie, LISBETH.

LISBETH. Mademoiselle, je viens... tiens, elle dort... faisons notre petit paquet... ce ne sera pas long... Ah! le trousseau n'est pas riche pour une future princesse!... Voilà qui est fait. (Allant à la croisée). Le jour commence à baisser, je n'ai que le temps de me rendre au Volksgarten... mais, d'abord portons bien vite mes effets chez les Mayer... ils ne me refuseront pas l'hospitalité pour quelques jours... Vais-je m'ennuyer chez ces gens-là !... Allons !... un dernier adieu à notre petite chambre... Adieu, mon jardin sur le toit ! tes giroflées fleuriront au printemps, mais je ne serai plus là pour respirer leur doux parfum... Adieu, gentil chardonneret, dont la chanson joyeuse a si souvent égayé mon travail, adieu, je ne t'entendrai plus !... Que j'ai vécu heureuse dans cette petite chambre pendant ces trois années!... Cette chère Bertha a toujours été si bonne, si charmante pour moi... Ah ! j'ai été bien ingrate envers elle!... que cela me fait de peine de la quitter ainsi!... Il le faut pourtant... tout est fini entre nous ..

BERTHA, rêvant. Lisbeth !

LISBETH. Elle pense à moi dans son rêve ! (Se mettant à genoux près d'elle). Chère Bertha ! je te demande bien pardon de mon ingratitude... reçois ce baiser en signe de mes regrets.

BERTHA, se réveillant. Ce baiser !... quoi ! ... ma chérie !... C'est toi qui es à mes genoux ! mais viens donc sur mon cœur.

(Elle se lève.)

LISBETH. Tu ne m'en veux donc plus ?

BERTHA. Moi, t'en vouloir, ma mignonne !... Y songes-tu? Puis-je oublier qu'il n'y a qu'un instant nous disions :

REPRISE DU DUO DE LA SCÈNE IV.

Sainte amitié, présent si rare,
Tu fais le charme de nos jours :
Que jamais rien ne nous sépare,
Ensemble il faut vivre toujours !

LISBETH. J'ai été bien injuste envers toi !

BERTHA. C'est ma maudite jalousie qui en est cause... mais, pour te prouver que je n'en ai plus... tiens, voici la clef, je l'ai trouvée... elle était tout au fond du tiroir.

LISBETH. Comment ?... c'est toi-même qui ?...

BERTHA. Il fait encore un peu jour, il ne doit pas être parti, ouvre-lui bien vite.

(Elle va pour sortir.)

LISBETH. Tu t'en vas ?

BERTHA. Il faut bien que je me retire, ma présence ici pourrait...

LISBETH. Non, Bertha, reste.

BERTHA. Ne perds pas de temps. (Lui faisant une grande révérence, en riant.) A bientôt, chère princesse. (Revenant.) Tu me diras comment il est, n'est-ce pas ?

LISBETH, voulant la retenir. Bertha !

BERTHA, lui envoyant un baiser. A bientôt !

SCÈNE XV

LISBETH, seule.

Et c'est une pareille amie que j'allais perdre !... L'excellent cœur !... Pas un mot de ressentiment, pas un reproche !... Que je suis donc méchante et injuste !... C'est la faute de ce maudit prince de Oldmackniedersachswersen.. sans lui, sans sa lettre, tout cela ne serait pas arrivé... (Elle va pour ouvrir la porte.) Eh bien non ! je ne lui ouvrirai pas... et je renonce à aller à la fête... Contentement passe richesse... pauvre fille je suis, pauvre fille je veux rester !.. Il m'aurait donné de beaux équipages, de riches toilettes, c'est vrai ; mais j'aurais peut-être perdu dans son palais, mon bonheur et mon insouciante gaité. (Elle a ôté, tout en parlant, son bouquet et son fichu et repris son bonnet de grisette.) Je suis certaine que Bertha sera contente de moi... Vraiment je ne sais ce que j'ai, mais il me semble que si ce bêta de Karl était-là, oui, je crois que je l'embrasserais de bon cœur... Mais que veut dire ce bruit ?... Qu'y a-t-il ?

SCÈNE XVI

LISBETH, BERTHA.

(Bertha entre tout essoufflée.)

LISBETH. Que se passe-t-il donc ?

BERTHA. Il est arrêté !

LISBETH. Qui cela ?

BERTHA. Le prince !

LISBETH. Le prince de Oldmackniedersachswersen ?

BERTHA. Ah ! Lisbeth, quelle aventure !... Notre prince était un étudiant en médecine poursuivi pour ses dettes... Il était... je ne sais pas trop ce que cela veut dire... sous le coup d'une étreinte... non, d'une contrainte par corps, et c'est pour cela qu'il ne pouvait se montrer dans la rue que depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever... Ayant commis ce soir, sans doute dans son impatience de te voir à la fête, l'imprudence de sortir cinq minutes trop tôt, il n'a pas eû plutôt franchi la porte de la maison, qu'on s'est emparé de lui... On ne parle que de cela dans tout le quartier... Il paraît qu'il passait toutes ses nuits à boire et à faire les cent coups à la Bierhauss zur grossen tabaksheife, une vilaine taverne qui n'est fréquentée que par les mauvais étudiants.. Mener une vie pareille !... Ce n'est pas étonnant, s'il avait une figure si pâle et si fatiguée !...

LISBETH, toute confuse. Oh !... Comme il s'est indignement oué de moi !

BERTHA. Va, petite sœur, oublie ce méchant garçon... Mais, que vois-je? ce changement!... tu ne voulais donc pas aller à la fête?

LISBETH. Je n'avais pas besoin de cette leçon pour me punir de mon fol orgueil. (Lui rendant la clef.) Cette clef m'a été inutile.

BERTHA. Ah! c'est bien, c'est très-bien! mais viens donc que je t'embrasse!

(Elle l'embrasse.)

LISBETH, Ma bien-aimée Bertha!

SCÈNE XVII

Les Mêmes, KELLNER.

KELLNER, en entrant. A la cantonade. Feux-tu te taire schwazteufel! — Che te dis que j'ai affaire chez ces temoiselles. (Il ferme la porte brusquement.) Oh! la vieille carcasse! (A Bertha et Lisbeth.) Ah! mes petits lapins! quelle aventure!

LISBETH. Encore vous!

KELLNER, à Lisbeth. Fous ne serez-donc chamais aimâple pour moi, méchante!... Fous êtes cependant si chôlie!... Ah! qûelle amour de taille!

(Il lui prend la taille, Bertha lui donne un soufflet.)

KELLNER, portant la main à sa joue. Touché!

BERTHA. Cela vous apprendra!... Vous n'y reviendrez plus!... Voyons, donnez-moi vite cette lettre et allez-vous-en. (Ouvrant la lettre.) Grand Dieu! c'est de Wilhem!

LISBETH. De Wilhem!

KELLNER. Mein gott ! Il écrit qu'il est mort !

BERTHA, lisant. « La présente est pour te dire que je me » porte bien ainsi que le cousin Karl. Nous avons eu avec les » Français une bataille qu'on appelle la bataille de Solférino... » Je ne sais pas si nous avons été vainqueurs, mais ce que » je sais bien, c'est qu'il y faisait chaud, et que nous sommes » retournés assez vite chez nous... Vous devez avoir lu ça » dans le journal de madame Mayer... L'Empereur qui a » été très-content de nous, m'a nommé sergent et m'a donné » la croix parce que j'ai sauvé la vie à mon capitaine.... » (S'interrompant en essuyant une larme.) Le brave garçon !

KELLNER, pleurant. Ia, ia... C'être très-bien !

BERTHA, continuant. « Karl a été nommé caporal, il a reçu » aussi une médaille et une pension. »

LISBETH. Voyez-vous ça !

BERTHA, lisant. « Ça tombe à merveille, car la paix vient » d'être signée entre notre Empereur et Napoléon III, et » nous avons reçu tous les deux notre congé définitif... » Nous arriverons le vingt-cinq juillet qui est le jour de la » fête du pays. »

LISBETH, sautant de joie. C'est aujourd'hui ! Quel bonheur ! Ce cher Karl !

BERTHA, souriant. Et cependant tout à l'heure... Mais écoute donc, tu m'interromps toujours. (Continuant.) « Allons-nous vous faire valser, ce soir-là, au Volksgar- » ten... Allons-nous en vider Karl, et moi, des bock- » bier... A bientôt donc, ma chère Bertha, à bientôt, je » t'embrasse comme je t'aime.

» WILHEM MILLER,

» sergent au 1er dritten kaiserlichen régiment. »

LISBETH, tristement. Eh bien ! et mon petit caporal Karl ?

BERTHA. Attends donc, il y a un post-scriptum. (Lisant.) « Karl embrasse tendrement sa Lisbeth bien-aimée. Il a de-
» mandé comme moi ses papiers. Si cela convient à sa mère,
» nous ferons les deux noces le même jour. Les pauvres
» bonnes femmes vont être bien contentes de nous revoir... » (Pleurant.) Je crois bien qu'elles seront contentes !

LISBETH, pleurant aussi. Sommes-nous donc bêtes de pleurer comme cela !

BERTHA. Que veux-tu ?... C'est la joie !

KELLNER, sanglottant. Elles font téménacher !... Ah ! mein gott !

LISBETH, prenant la lettre. Il y a encore quelque chose... (Lisant.) « Présentez nos compliments à tous nos amis, aux
» Spachmann, aux Mayer, à cette pauvre madame Kellner... » (Riant et montrant ce qu'elle lit à Kellner.) « Son mari vous
» tourmente-t-il toujours comme autrefois ? »

KELLNER, pleurant plus fort. Moi !... Che fous dourmende !

BERTHA, riant. Mais non, mon père Kellner ; allons, ne pleurez pas comme cela... (A Lisbeth.) Vraiment, ce pauvre homme me fait de la peine.

LISBETH. Voyons, regardez votre petite Lisbeth...

KELLNER, sanglottant. Fous allez bardir !

BERTHA, lui prenant le bras d'un côté tandis que Lisbeth lui prend l'autre. Vous viendrez souvent nous voir. Allons, souriez à votre Bertha.

LISBETH, imitant son accent. N'êtes fous blus nodre ami... nodre fieux bère Kellner ! Foyons ! une bedide rissette à fotre Lispeth, fotre pichon chéri !

KELLNER. Ia, ia, ch'irai soufent fous foir et che ferai tanser

vos marmots sur mes chenoux en leur chantant des bedides lieder...

BERTHA. Comme ceux de tantôt, n'est-ce pas ?

LISBETH. Oui, cela les aidera à percer leurs dents.

(Voix dans l'escalier.)

Bertha ! ma chère Bertha !
Lisbeth ! Lisbeth !

BERTHA. Ce sont eux ! Comme le cœur me bat !

LISBETH, embrassant Bertha. O ma sœur ! ma Bertha bien-aimée !

(Ils se dirigent vers la porte.)

BERTHA et LISBETH, appelant. Karl ! Wilhem !

(Au moment où la porte va s'ouvrir la toile tombe.)

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE DU PETIT THÉATRE DE SALON.

TABLE

VERSAILLES. — IMPRIMERIE CERF, RUE DU PLESSIS, 59.

